

Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande
Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise
Band: 99 (2004)

Artikel: Châteaux, donjons et grandes tours dans les Etats de Savoie (1230-1330) : un modèle: le château d'Yverdon : époques moderne et contemporaine: transformations, adaptations
Autor: Raemy, Daniel de / Pradervand, Brigitte / Grote, Michèle
Kapitel: Un château adapté à de nouveaux usages
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-835797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un château adapté à de nouveaux usages

La République Helvétique et l'arrivée de Pestalozzi (1798–1803)

Après le départ du bailli à la suite de la déclaration d'indépendance du 24 janvier 1798, le château devient bien national. Il est géré par le nouveau canton du Léman. Durant cette période, seules les prisons sont encore utilisées en permanence, alors que le reste du château sert occasionnellement de caserne. Très rapidement, les anciennes défenses périphériques, qui avaient déjà été réduites du côté de la ville à une simple limite de propriété, sont démolies, moins par idéologie que pour des raisons très pratiques. Afin d'agrandir sa place publique, et poursuivant ainsi un mouvement multiséculaire, la ville demande, en août 1798 déjà, la cession des terrains des fossés, leur pavage et la démolition des «murets et balustrades» qui les entourent. En novembre, l'autorisation accordée, ces travaux sont entrepris, visiblement sans grand mouvement de terre sinon un simple abaissement¹, puisque la zone des fossés se situait même au-dessus du niveau de la place adjacente. En 1800, on démolit le boulevard des lices orientales, car son emplacement gêne le cours de la rivière qu'il s'agit de corriger et d'élargir pour éviter ses débordements. Le tout est remplacé par le mur de terrasse actuel, œuvre du maître maçon Wolff. Toujours dans le but d'agrandir la Place, on décide en 1806 de déplacer le hangar bernois que l'on juge toujours utile : il est installé à l'arrière du château, au pied de la grande tour². Cela entraîne la démolition des braies méridionales (fig. 887), dont les matériaux sont récupérés pour les nouvelles prisons édifiées à l'emplacement des anciennes écuries du château³.

Les autorités du canton du Léman se sont soucies de rentabiliser l'édifice, en prévoyant d'y aménager quatre grands logements. Cependant, certainement à cause de l'investissement qu'il aurait fallu consentir au départ, le

887



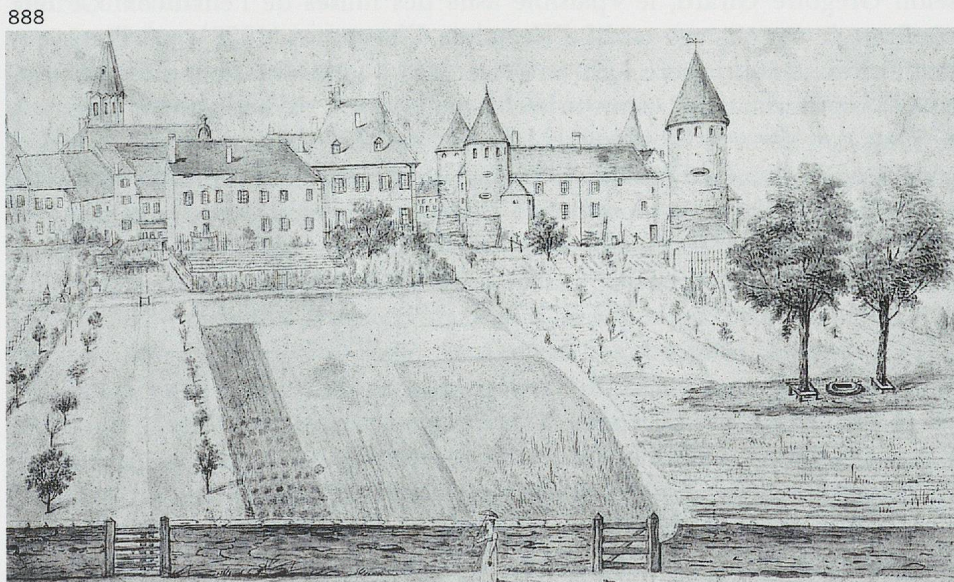
887. Le château d'Yverdon, selon Louis de Meuron, 1805. Cette représentation est la première connue du monument au début de sa période communale, contenue dans un petit volume de portraits et de dessins conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. Fait très intéressant, c'est la seule représentation «réaliste» connue des braies méridionales ponctuées de leur tour d'artillerie, dans un état d'abandon déjà avancé. (BPU-NE)

projet n'est pas réalisé. Par chance, le devis des réparations, conservé, donne une description précise des appartements au moment du départ de LL.EE. (annexe 4) : il confirme ce qu'on en a dit et permet notamment de se rendre compte que seules deux pièces sont aménagées dans l'étage de l'aile nord, soit [209] et [207]. En 1804, Pestalozzi, le pédagogue déjà réputé, décide de s'établir dans le canton de Vaud et d'y transférer son institution. La ville s'empresse de lui proposer le château, qui lui paraît tout à fait apte à recevoir l'institut⁴. L'achat de l'édifice est d'ailleurs subordonné à sa venue, le tout nouveau canton de Vaud posant comme conditions à la vente que le château soit mis à la disposition du pédagogue et que la ville fournisse quatre prisons de district pour remplacer celles du château qu'il faudra supprimer. En juillet 1804, la ville est propriétaire des anciens fonds de LL.EE. pour la somme de 44 870 francs⁵. En août, la Municipalité procède à la visite du château avec Pestalozzi pour déterminer les travaux à effectuer ; la première estime que les demandes du second sont « instantes et très modérées »⁶. La renommée internationale de Pestalozzi et surtout la fréquentation de son école par les enfants d'une élite fortunée et cultivée, essentiellement germanique, ne pouvaient être que profitables à la ville, à sa renommée et à la marche de ses affaires.

Alors commence une série de transformations qui vont s'échelonner de 1804 à 1816, afin que l'édifice puisse accueillir une institution en rapide croissance jusqu'en 1810, puisqu'elle passe de quelque 20 pensionnaires au début de 1805 à 80 l'année suivante. En 1809, les effectifs les plus considérables sont atteints : 165 élèves, desquels 137 étaient logés au château, encadrés par une équipe de 31 maîtres⁷. On comprend dès lors que les transformations les plus importantes de cette période soient intervenues en 1809 et 1810 justement. En 1814, la baisse des effectifs se fait déjà sentir puisque la ville estime leur nombre entre 100 et 150 personnes, maîtres et domestiques compris⁸. Cette année-là d'ailleurs, la ville n'accepte plus de payer l'entier des travaux mais souhaite que Pestalozzi y participe pour le tiers. En 1816, elle refuse l'aménagement de nouveaux locaux pour les maîtres dans le demi-étage de l'aile nord (niveau 3, sans modification de la charpente), non seulement à cause de difficultés très matérielles, mais aussi parce que « les divisions qui régnaient alors dans l'intérieur de votre maison et la diminution successive de vos élèves, ne paraiss[ent] pas devoir nécessiter cette augmentation d'emplacement »⁹. Les dégradations physiques qu'on déplore dans l'édifice sont à l'image de la « tour de Babel »¹⁰ qu'était devenue l'œuvre de Pestalozzi.

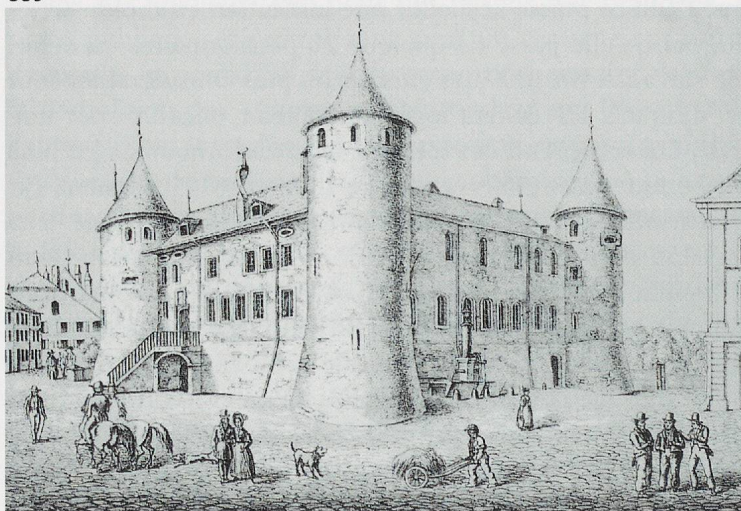
À la toute fin 1815, la femme de Pestalozzi, Anna Schulthess, décède (fig. 888). Pestalozzi en est profondément affecté et cela se ressent sur le fonc-

888. Le pré du château, vu des Jordils. La tombe de Madame Pestalozzi, décédée en décembre 1815, a été placée entre les deux noyers, au premier plan. Les jardins sont à la disposition de l'institut, pour les ébats des enfants mais aussi pour les divers plantages, potagers ou botaniques. Derrière l'un des arbres on remarque le hangar-bûcher de 1780, qui servira encore dès 1841 de local pour la pratique de la gymnastique. (MY, Fibbi-Aeppli)



tionnement de l'institut. Ce dernier, en 1816, est placé sous la férule d'un de ses anciens élèves, Joseph Schmid; ce changement provoque le départ de la plupart des maîtres restés fidèles à Pestalozzi, en particulier de ses soutiens français. Le nombre des élèves est dès lors en chute libre. En 1824, l'institut ne compte plus que 15 pensionnaires et, dans ce contexte, la ville refuse des travaux qui avaient été devisés à plus de 4 800 francs en 1821 déjà. «Enfin, à l'expiration de l'année 1824, il n'y avait plus ni professeurs, ni élèves, et dans cet immense bâtiment qui avait à peine suffi pour loger l'institut en 1812, MM. Schmid et Pestalozzi se trouvèrent tout seuls»¹¹. En 1825, Pestalozzi quitte Yverdon, mais la procédure de saisie est très lente, à cause des conventions qui en principe accordaient le château à Pestalozzi sa vie durant, avec une clause supplémentaire passée en 1816, laissant l'édifice à son successeur après sa mort, pour autant que l'institut comptât au moins 50 pensionnaires. C'est bien le décès de l'illustre pédagogue qui permettra à Yverdon de récupérer son bien en 1827 et de le proposer à Messieurs André Rank, un ancien disciple de Pestalozzi, et Georges Kreis, dont le pensionnat subsistera jusqu'en 1837, année où le bail n'est pas reconduit, afin qu'on puisse disposer du château pour les écoles publiques.

889



890



Derrière l'air antique et guerrier qu'il conserve, le château, en raison de sa nouvelle fonction et des nouveaux aménagements qui en ont découlé, pourtant peu nombreux, a subi une métamorphose radicale¹² puisqu'il devient, selon Grégoire Girard, le «paisible asile des muses de l'enfance». Ce que confirme le témoignage tardif d'Herminie Chavannes (1853): «À l'intérieur tout était riant et prospère.» On va présenter ici un inventaire rapide des principales transformations. Comme le château est entré dans le giron communal, le point de référence ne sera plus la cour intérieure – en position dominante par rapport à la place publique voisine – qui symbolisait le microcosme du souverain disparu par opposition à l'entité communale, mais justement la Place, qui s'étend désormais tout contre les courtines dénudées du château, privé de ses braies et de ses fossés (fig. 889). Les gardes ont disparu, et, à l'époque de Pestalozzi, il n'y a même pas de concierge. Chacun peut entrer et sortir à sa guise¹³. De ce fait, il faudrait adopter la même désignation que les autorités de l'époque: ainsi les caves deviennent le rez-de-chaussée, l'ancien rez-de-chaussée sur cour devient le premier étage, et l'étage, le second. Cependant, pour faciliter la cohérence de notre présentation, on s'en tiendra ici à la terminologie employée dans les chapitres précédents.

L'innovation essentielle apportée par Pestalozzi, c'est d'avoir dévolu à l'habitation pour la première fois de façon complète tout l'étage, qui va rece-

889. Le château d'Yverdon dans les années 1840, gravure de Jean-François Wagner. Cette vue montre que la place s'étend jusqu'au pied même des murailles du château. On voit aussi que la façade nord a adopté les fenêtres à linteau droit, tandis que celle de l'ouest présente des baies à arc surbaissé. (MY)

890. Château d'Yverdon, les escaliers d'accès édifiés en 1804. La balustrade en fer a été réalisée par François Dubret de Jougue. Les marches en granit, fournies par l'entrepreneur Francis Landry, ont remplacé en 1889 de plus anciennes en grès de La Molière. Etat en 2003. (Fibbi-Aeppli)

voir les dortoirs. Pestalozzi part aussi à la conquête des tours et de leur couronnement même, pour y aménager des cabinets utiles à son institut. Comme au Moyen Âge d'ailleurs, celles-ci continuent à servir de refuge : c'est là que Pestalozzi et ses disciples se retirent. Il ne s'agit plus de l'isolement passif du guerrier attendant que l'assiégeant se lasse, mais plutôt de la retraite intérieure qui permet à l'esprit de revenir aux sources, de s'enrichir afin de se tourner ensuite vers l'extérieur et les autres, comme en témoigne l'un des hagiographes de Pestalozzi, Roger de Guimps, qui peut-être avait lu Montaigne : « Tous les [maîtres] n'ont pas de chambre personnelle où ils puissent se retirer ; quand ils ont besoin d'un travail tranquille, ils se construisent de petits cabinets en planches dans les étages supérieurs des tours rondes qui se dressent aux quatre coins du château. »¹⁴

Les transformations réalisées pour Pestalozzi

(Plans 6-23, bleu)

■ **L'entrée** — Elle est modifiée : l'ancienne rampe bernoise, toujours à l'emplacement de l'escalier du Moyen Âge, est abattue en novembre 1804 pour être remplacée par l'escalier actuel, accroché contre la tour orientale. La petite poterne est désaffectée et sera transformée en fenêtre en 1810 seulement. Les marches en grès sont fournies par le carrier de Chavannes-le-Chêne¹⁵. Leur seront substituées en 1889 les actuelles en granit par Francis Landry¹⁶. La balustrade en fer semble être l'originale, posée en 1806 et peinte en vernis noir¹⁷ (fig. 890). Comme les caves seront mises en location, il faut les pourvoir d'accès indépendants. Cela nécessitera l'ouverture de deux grandes portes cochères, l'une située dans la façade nord sous l'entrée de l'étage, l'autre près de la tour des Juifs, à l'arrière du hangar bernois, qui n'a pas encore été déplacé¹⁸. Quatre caves peuvent ainsi être louées. On destinait celle de l'aile sud à Pestalozzi ; à cette fin, on avait prévu de la séparer de celle située du côté de l'hôtel de ville par un mur et de réouvrir une ancienne porte dans le mur oriental pour la mettre en communication avec le jardin par l'intermédiaire de la cour de la grande tour. Enfin, il aurait fallu remettre en service un ancien escalier débouchant dans l'angle ouest de la cour¹⁹. Son vis-à-vis [011], dans l'angle nord, est démoli en 1813 à la demande du locataire de la cave, le receveur Vulliemin²⁰.

■ **Le rez-de-chaussée sur la cour intérieure** — En suivant les inventaires des réparations dressés entre 1821 et 1826, on peut tenter de saisir la façon dont l'institut a occupé le château²¹. Le *rez-de-chaussée sur cour* est peu modifié. L'ancienne chambre d'audience [107-1+107-2] devient le « bureau », probablement pièce d'accueil pour les visiteurs. Ses deux voisines [107-3 et 109-1] à l'ouest sont les salles n^{os} 2 et 3 (ce dernier numéro figurant encore sur l'encadrement de menuiserie de 1778, maintenant réutilisé pour l'accès à la salle [107-3+108]), destinées à l'enseignement. Il n'est pas exclu de penser que ces deux pièces, avec celle à l'angle nord, aient d'abord servi d'appartement à Pestalozzi, en attendant les aménagements de 1809 à l'étage. La chambre de compagnie [110], au bout du corridor, est devenue « la pièce à recevoir où sont les portraits des chefs et des acolytes » ; elle reste donc d'un certain standing, à l'usage de réceptions en dehors du strict cadre du travail et du fonctionnement quotidien de l'Institut. Dans l'aile ouest, la salle à manger [115-4] et la cuisine [115-5] gardent leur même usage. Suivent les petites chambres n^{os} 7, 8 et 9

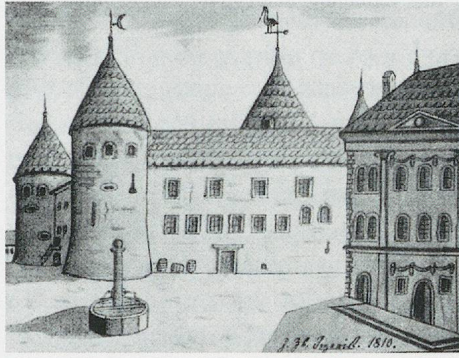
[115-6, 115-7, 116], anciennement réservées aux domestiques et à la gouvernante; peut-être ont-elles gardé en partie cette fonction. C'est en effet ici que l'on pourrait situer l'appartement du couple Krüsi, qui assurait l'intendance de l'institut, notamment son abondant ravitaillement et la confection des repas²², à moins qu'il ne faille le voir dans l'extrémité orientale de l'aile nord en [204] et [207]. Dans ce cas, l'une ou l'autre aurait pu héberger un hôte ou un maître, mais ces derniers dormaient dans les dortoirs des élèves. Ce secteur a dû être modifié en 1804, puisque le corridor qui s'interrompait contre la chambre des domestiques [115-7+115-3] a été prolongé au détriment de cette dernière jusqu'à la grande porte bernoise communiquant avec l'aile sud, pour aboutir dans le grand vestibule [120-1 à 4] éclairé par les fenêtres ouvertes en 1778 et en 1779²³. C'est peut-être à ce moment-là que cette porte a été surélevée avec le décor architectural de 1536-1539 et a reçu son linteau à arc surbaissé. Les chambres 7 [115-6] et 8 [115-7], situées dans le tiers méridional de l'ancienne grande salle, prennent encore jour par une fenêtre originale à croisée de pierre: en témoigne le dessin de 1810 de Jean-Jacques Siegrist, un élève de l'Institut, qui les représente plus élevées que ses voisines²⁴ (fig. 891).

Dans la partie occidentale de l'aile sud se trouve toujours le «grand vestibule» [120-1 à 4], devenu peut-être la «grande salle». À côté de l'ancienne chambre de la gouvernante [116], près de la tour, on installe en 1805 un escalier à rampe droite pour relier les nouveaux dortoirs: le maître carrier Michoud fournit à cet effet de la pierre de Chavannes-le-Chêne, soit du grès coquillier²⁵. En 1820, Pestalozzi aurait voulu agrandir la «salle des armoiries» [120-5], en déplaçant la cloison médiane de cette aile dans le prolongement du corridor de l'aile occidentale. Si la demande était intervenue dix ans plus tôt, la ville aurait réalisé cette transformation, mais la situation périllicite de l'institut principalement la pousse à renoncer, invoquant des difficultés techniques et des surcoûts²⁶. À moins qu'elle ne se soit trouvée dans l'une des petites salles de l'aile occidentale, on serait enclin à situer à cet endroit l'imprimerie de Pestalozzi. La salle voisine [120-5] est devenue salle de classe également; c'est celle qu'Alphonse Jullien décore avec ses camarades pour l'anniversaire de Pestalozzi en 1813 ou en 1814: «À présent je m'en vais te faire la description de l'anniversaire de M. Pestalozzi; je m'en vais commencer par la description de notre classe. La classe représentait la campagne; en entrant, il y avait une haie carrée; en face de la haie, il y avait une maison de paysan entourée de champs et de jardins. Ces jardins étaient bordés de buis. À la fenêtre qui donne sur le jardin, il y avait un bosquet et en dedans une table, couverte de jeux d'enfants; au haut de ce bosquet il y avait un transparent avec cette inscription: *Nous apprenons et nous travaillons, c'est le vœu de notre père ...* Vers la fenêtre qui donne sur la cour était une pyramide... Sur le fourneau il y avait un buisson qui semblait sortir d'un rocher. De chaque côté du fourneau étaient des murs de lierre...»²⁷ Alors, les fenêtres sont encore l'une à meneau sur la cour et l'autre ouverte en 1686 dans la courtine sud, à l'est de la galerie (fig. 892). L'accès se fait toujours depuis le «grand vestibule» adjacent. Si on ne l'utilise plus comme boulangerie, le local voisin [123] à côté de la cour de la grande tour renferme encore le four et diverses chaudières. C'est ici que se font les lessives de l'Institut²⁸.

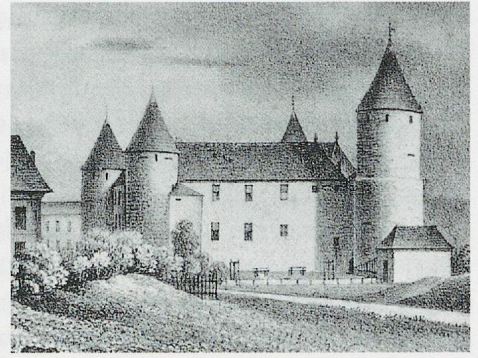
Pestalozzi obtient en 1809 l'espace [126] de l'arsenal et des anciennes prisons, utilisées en 1806 encore, en attendant l'achèvement de celles qui ont remplacé les écuries²⁹. Le mur médian est alors démoli et un jour de fenêtre, sans doute rectangulaire, est ouvert dans la courtine orientale³⁰. C'est là que Pestalozzi aménage sa «salle de prière» (*Gebetsaal*), comme elle est sans cesse appelée, le terme «chapelle» n'apparaissant jamais. Est-ce un hasard s'il renoue avec la fonction primitive de l'endroit? Sans doute pas. Lors des travaux, les montants de la fenêtre de 1294 avaient dû être visibles et, en une

891. Dessin de l'élève Jean-Jacques Siegrist, de l'institut Pestalozzi, 12 juillet 1810. Avec celle de Ducros, cette vue est la seule qui représente encore la fontaine octogonale de la Place, laquelle sera remplacée par l'actuelle à deux bassins contre le château par le marbrier David IV Doret (1766–1840) à la fin de 1810 déjà. Sur la façade, les deux fenêtres de droite sont plus élevées que les voisines. Il s'agit encore des fenêtres à croisée du XIII^e siècle qui ne seront supprimées qu'en 1838. (Pestalozzianum, Zurich)

891



892



892. Le château et ses jardins vus depuis le sud. Litho de Weibel-Constant, dans les années 1830 (détail). Les braies méridionales ont disparu. Au premier plan, on voit encore les reliefs des anciens remparts bastionnés, puis la promenade derrière le château, appelée encore la «promenade aux monuments», soit l'actuelle rue Pestalozzi, ouverte en 1827. Au pied de la grande tour, l'ancien hangar bernois de 1780, situé jusqu'en 1806 contre la façade occidentale. Les trois fenêtres de l'étage ont été ouvertes en 1806. Au-dessous, on peut encore voir dans ses dispositions originales la fenêtre de 1686 ajourant l'ancienne chambre des armoiries. Elle est encore à meneau, de type gothique, alors que ses voisines à l'ouest, de 1778 et 1779, sont simplement rectangulaires et de plus amples proportions. La tour-latrines contre la tour des Juifs a été installée en 1806 et dessert les dortoirs de l'institut. (MY)

époque où l'on redécouvrait l'architecture gothique, ils ont pu suggérer à Pestalozzi ce que cette pièce avait été et pouvait redevenir. Alphonse Jullien décrit dans une de ses lettres ce qu'il en advenait le jour de Noël: «La veille de Noël, à six heures du soir on est allés à la salle de prière où il y avait vis-à-vis de la porte à la fenêtre qui donne sur la Plaine un bosquet fait de branches de sapin... Au milieu de la chambre il y avait un grand sapin où pendaient tout plein de choses, par exemple des noix dorées et argentées, des petites boîtes de papier de toutes les couleurs où il y avait dedans des noisettes; là où celui qui prêche se tient était la musique...»³¹

Le maître Karl Justus Blochmann écrit en 1813, à l'occasion du nouvel an: «Chacun s'est levé joyeusement, et après des Bonne année! fusant de tous côtés, s'est dirigé vers la salle de prière. Celle-ci était magnifiquement éclairée; il y avait près de la fenêtre, une sorte de petit temple, dont les piliers éclairés de deux cents lumières de couleurs variées, et qui offraient un spectacle merveilleux. Au milieu se dressait un autel avec une belle flamme éclairant les mots: Vérité, Travail, Amour, Foi! À droite, où se tenait auparavant le piano, petit mais tout neuf, se dressait l'orgue, orné de couronne, et sur lequel était inscrit: Gloire au Dieu Très-Haut! Puis un chant de fête retentit, pour la première fois accompagné à l'orgue. C'était émouvant et saisissant...» L'orgue, de petites dimensions, «ressemblant à une armoire», à quatre jeux, est actuellement entre les mains du «Pestalozzianum» de Zurich³².

Au nord, les deux pièces adjacentes [127 et 128-2] n'ont pas été fondamentalement modifiées. Elles renferment les 2^e et 3^e classes de l'Institut. La deuxième classe est décrite par Adolphe Jullien: «Maintenant je vais te faire une description de la 2^e classe... À la fenêtre qui donne sur la Plaine, il y avait une petite montagne où se trouvaient dessus quelques pierres et cristaux... Comme la fenêtre de cette classe se trouve dans un enfoncement, à l'angle gauche de cet enfoncement il y avait le buste de M. Pestalozzi peint en transparent. À côté il y avait quelques sapins; du côté gauche de la chambre se trouvait une jolie chaumière; dedans il y avait contre le mur des tablettes et beaucoup de choses qui concernent la méthode; il y avait des petites fenêtres et une porte... Au haut de cette porte il y avait cette inscription imprimée *Notre père nous a conduits pendant toute l'année dans la nature; c'est pourquoi nous lui apportons aujourd'hui la nature dans la chambre.*»³³ La fenêtre est toujours celle à meneau de 1571; le terme «enfoncement» correspond à la profonde embrasure qui la caractérise, restaurée en 1978. On entre encore dans ces deux salles par le vestibule intérieur qui leur est commun. Délimitées par le mur nord de corps de logis, la chambre vers le puits [128-1/ouest], accessible par la porte en plein cintre, ainsi que sa voisine à l'est existent toujours. En 1810, l'accès à cette dernière depuis la cour d'entrée a été supprimé. Dans la cour intérieure, le puits est encore en service, il fournit notamment l'eau nécessaire à la toilette matinale des élèves, qui se pratique en plein air: «À sept heures, à la fin de la première leçon, les élèves venaient faire leurs ablutions dans la cour; l'eau, pompée au puits, parcourait un long tuyau percé,

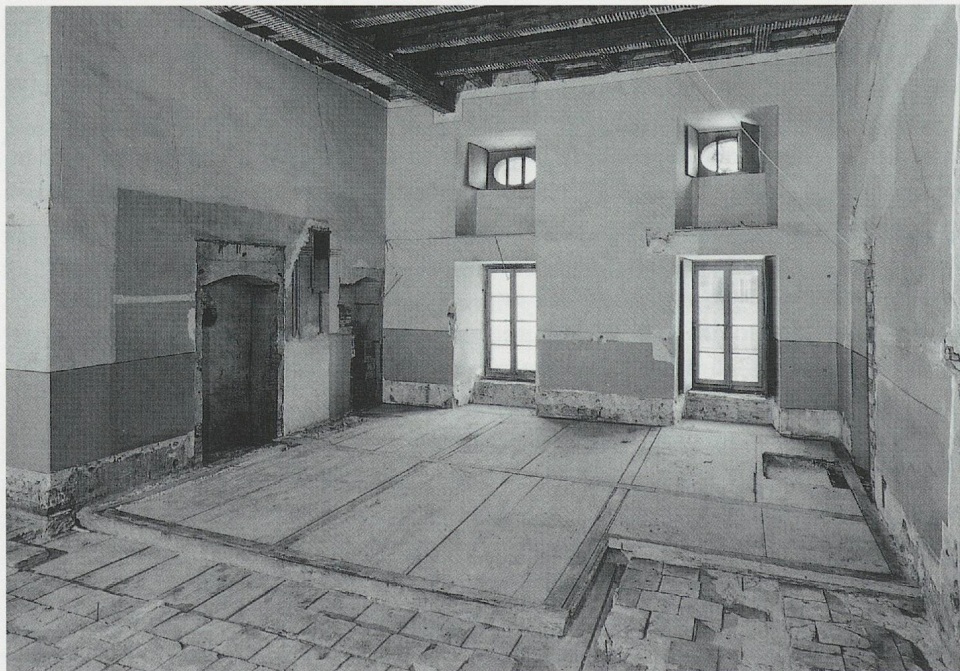
sur les deux côtés, de trous par lesquels chaque enfant recevait son jet pur et froid; les pots et cuvettes étaient inconnus.»³⁴

Les diverses salles du rez-de-chaussée ne servent pas seulement de salles d'enseignement; dans les circonstances exceptionnelles, elles sont également utilisées comme elles l'étaient à la période bernoise, pour recevoir les convives lorsque des banquets et des bals sont organisés, par exemple à l'occasion du 40^e anniversaire du mariage de Pestalozzi, qui rassemble 300 personnes dans cinq salles³⁵. Si l'appartement de Pestalozzi a connu un caractère privé et un degré d'intimité qui n'ont sans doute jamais été le lot des résidences baillivales, la polyvalence des locaux de l'institut fait écho à celle qui prévalait à la période bernoise pour pratiquement toutes les pièces habitables du château.

■ **L'étage, l'appartement de Pestalozzi, les dortoirs** – Les transformations les plus sensibles se produisent à l'étage. D'abord localisé dans les deux pièces de l'aile nord – celle de l'est [207+208-1] éclairée par une baie ouverte en 1724, celle de l'ouest [209] toujours pourvue des fenêtres à encadrement de molasse de 1649-1650 – et peut-être au rez-de-chaussée – l'appartement de Pestalozzi va s'étendre dans la partie septentrionale [210] de l'aile ouest, dans la «grande chambre à resserrer» héritée des Bernois. Dans la partie nord, le maçon Landry, le charpentier Rapit et le menuisier Specht aménagent en 1809 un cabinet [210-2] adjacent à la chambre de madame Pestalozzi [209]; celui-ci reçoit un plancher à frises de chêne formé de 6 panneaux, enlevé en 1995. La chambre était chauffée par une cheminée, disparue vers 1913, dont il ne subsistait jusqu'en 1993 qu'une partie du trumeau. Le plafond est installé grosso modo à la hauteur de ceux des pièces de l'aile nord. Il ménage donc une sorte de demi-étage de deux mètres de haut environ, qui prend jour par deux *oculi* ouverts dans la façade nord (fig. 893). On y accède au moyen d'un escalier installé contre la tour nord, qui a récupéré une partie des aménagements de la «chambre à débarras» (synonyme de «chambre à resserrer»!) de 1727³⁶. Deux fenêtres rectangulaires éclairent ce cabinet; elles sont placées sous les œils-de-bœuf et dans l'axe induit par celles du premier étage. Dans la partie méridionale [210-1] de l'espace, Pestalozzi veut aménager un auditoire à gradins. La ville, sans l'interdire, refuse son financement. Il n'a sans doute pas été réalisé.

D'abord loués à des particuliers de la ville, les anciens greniers sont accordés progressivement à Pestalozzi pour qu'il puisse y aménager des dor-

893



893. Château d'Yverdon, extrémité septentrionale de l'aile ouest, partie nord de la salle [210]. Etat en 1990. Le volume unitaire de cette salle tel qu'on le voit sur cette photo a été réalisé en 1887 pour la classe de physique et chimie du collège. Cet espace a ensuite été utilisé par le musée pour l'exposition des sciences naturelles depuis 1914. Le plancher de sapin à frises de chêne a été posé en 1809 pour la chambre de madame Pestalozzi. C'est à cette occasion que sont ouvertes les deux fenêtres ainsi que les *oculi* qui les surmontent. On devine les restes du trumeau en plâtre de la cheminée qui chauffait la pièce dont le plafond se situait juste au-dessus des fenêtres. Au premier plan, le sol en terre cuite remonte aux travaux de 1536-1539 pour les greniers de LL.EE. (Fibbi-Aeppli)



894. Château d'Yverdon, courtine sud, porte installée au plain-pied de l'étage permettant d'accéder aux latrines édifiées en 1806 pour remplacer celles qui avaient été supprimées contre la courtine ouest. La transformation en fenêtre simple interviendra à l'époque des écoles publiques, lorsque ces latrines seront supprimées (1839) et remplacées par celles construites dans la tour des Juifs ou dans l'épaisseur de la courtine sud. Etat en 1974. (P. Margot)

toirs. En 1805, le premier est installé dans l'aile occidentale. Pour ce faire, on démolit l'ancien chemin de ronde et on rhabille le mur avec de la brique et les pierres de tailles en molasse, récupérées du parement original. Un galandage en brique est élevé à la place d'une cloison en bois qui définissait le côté sud de l'ancienne «chambre à débarras» de 1727 [210]³⁷. Puis on ouvre six fenêtres (plans 23, 35.2) dans l'axe de celles de l'étage inférieur ; leur encadrement en pierre jaune de Hauterive, en arc surbaissé, s'y conforme également³⁸.

Quelques mois plus tard, en février 1806, l'aile sud reçoit son dortoir, desservi par l'escalier à l'angle occidental. Le maître maçon Landry doit y percer quatre jours de fenêtres, dont une, contre la tour, éclaire l'arrivée de l'escalier ; elle est plus étroite que ses voisines car «elle ne doit pas symétriser vu son rapprochement de la tour» (cf. fig. 892 et fig. 894). Au cours du chantier, cette baie sera toutefois transformée en porte pour desservir la tour-latrines que l'on construit alors. Les trois autres sont placées dans l'axe des fenêtres préexistantes à l'étage inférieur. Les armatures de l'ancien arsenal sont enlevées. Pour rendre la pièce moins froide on recouvre le plafond de tuiles liées à un amalgame de chaux et de sciure³⁹.

Le grenier oriental subit le même sort en automne 1807. Au-dessus de la salle de prière, on décide de créer une salle destinée à l'enseignement. Celle-ci est séparée du reste de l'étage par un galandage charpenté, qui est placé sur l'ancien mur nord de la chapelle. À encadrement en pierre jaune de Hauterive, de proportions élancées et sommées d'un linteau en arc surbaissé, trois fenêtres seulement sont ouvertes par Landry : l'une éclaire cette pièce [223], les deux autres, placées dans l'axe de celles du premier étage⁴⁰, le dortoir attenant [224], qui conserve le sol carronné de l'ancien grenier. Il est important que ces dortoirs soient vastes : Pestalozzi souhaite que les enfants puissent non seulement y dormir mais également s'y ébattre durant les périodes de mauvais temps ; il était en effet néfaste que les corps enfantins soient privés de mouvement⁴¹. Comme dans les deux autres dortoirs d'ailleurs, il n'y a plus trace de moyen de chauffage : les levers au plus froid de l'hiver devaient être difficiles, même pour une population plus aguerrie qu'actuellement. Cependant Pestalozzi lui-même a procédé à ses frais à l'installation de fourneaux en fer⁴², qui ont tout de même tempéré ces locaux, d'autant que ces derniers peuvent aussi servir de réception et réfectoire pour les grandes occasions. Ainsi le dîner du nouvel an 1813 – repas auquel sont conviées les jeunes filles de l'institut Niederer, le pensionnat installé dans l'ancien logis de l'Hôtel de ville – se déroule dans le «grand dortoir», soit celui de l'aile sud ou celui de l'aile ouest. Certainement spartiate à ses débuts, la vie de l'institut a dû se relâcher à l'époque de Schmid, qui n'a visiblement pas lésiné sur le chauffage, car, après 1816, les réparations aux poêles sont fréquentes et la ville se plaint en 1821 qu'ils sont endommagés car surchauffés⁴³. Si l'on ne sait rien de ce qu'il en était de la température, l'ambiance était chaude en tout cas grâce à l'animation musicale ; après le repas tout le monde ressentait le besoin de s'aérer en allant «patiner et luger»⁴⁴, ce qui prouve que le climat, à l'extérieur en tout cas, était alors rigoureux.

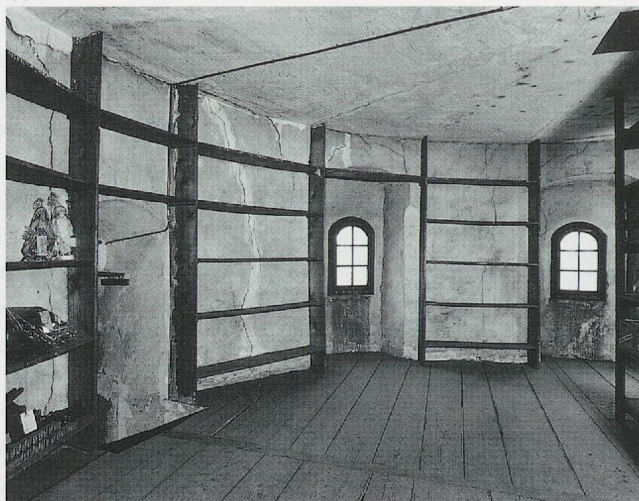
■ **La cour d'entrée. Pestalozzi médite, observe et étudie dans la tour du soleil levant** – Le secteur de l'entrée est profondément modifié par des travaux dont l'impulsion a été donnée avec l'aménagement progressif de l'ancienne tour des gardes. Celle-ci tout d'abord reçoit dès le mois de juin 1809 le cabinet d'histoire naturelle, dans l'étage du couronnement [401] (fig. 895). Le charpentier Rapit y installe un plancher de sapin orné d'une «croisée» de chêne, toujours existant, et le menuisier Specht munit les sept ouvertures de fenêtres⁴⁵. Dans la foulée, il est décidé de créer un étage supplémentaire au-dessous pour que Pestalozzi puisse y disposer, sur la voûte de 1536–1539 de la

chambre des gardes, un cabinet de travail [201] (l'actuelle chambre Pestalozzi) et, au-dessus, «une espèce de cuisine qui servira de laboratoire de chimie» [301], équipée d'une hotte de cheminée et de son conduit (plan 27). Le nouveau solivage est installé à la hauteur du plafond de la chambre d'arrêt, qui devait correspondre à ceux des appartements de Pestalozzi⁴⁶. L'ancienne porte médiévale a été partagée en deux et agrandie vers le haut et vers le bas pour aménager les accès à chacun de ces nouveaux étages, dont l'inférieur en tout cas est éclairé par une baie rectangulaire orientée vers la Plaine. Si le laboratoire reçoit immédiatement son second œuvre, il semble qu'il ait fallu attendre 1816 pour que le cabinet de travail devînt utilisable, puisque c'est cette année-là seulement qu'un plancher est installé sur le «marrin» («tout venant» sableux de remplissage) de la voûte, et que les parois sont blanchies, sommées par un plafond en plâtre⁴⁷.

Dans l'ancienne *cour d'entrée*, le fort mur séparant la grande de la petite porte est abattu, ce qui entraîne la disparition de l'escalier qui s'y accrochait peut-être et, au-dessus, la démolition de la chambre d'arrêt. Simultanément, on abaisse le plancher séparant le rez-de-chaussée de l'étage, établi jusqu'alors à la hauteur de celui de l'aile est, pour qu'il corresponde désormais au niveau du corridor [206] de l'appartement de Pestalozzi. Il est ainsi possible d'agrandir celui-ci au-dessus de l'entrée avec la démolition du mur oriental de l'aile nord pour permettre au corridor de desservir une pièce supplémentaire [204], aménagée à l'emplacement de la chambre d'arrêt, qui dispose désormais d'une hauteur suffisante. Comme on l'a écrit plus haut, cette chambre, avec la voisine, aurait pu abriter le logement du couple Krüsi; elle a certainement récupéré le poêle de molasse de l'ancienne chambre d'arrêt, contre lequel Pestalozzi se blesse en 1812⁴⁸.

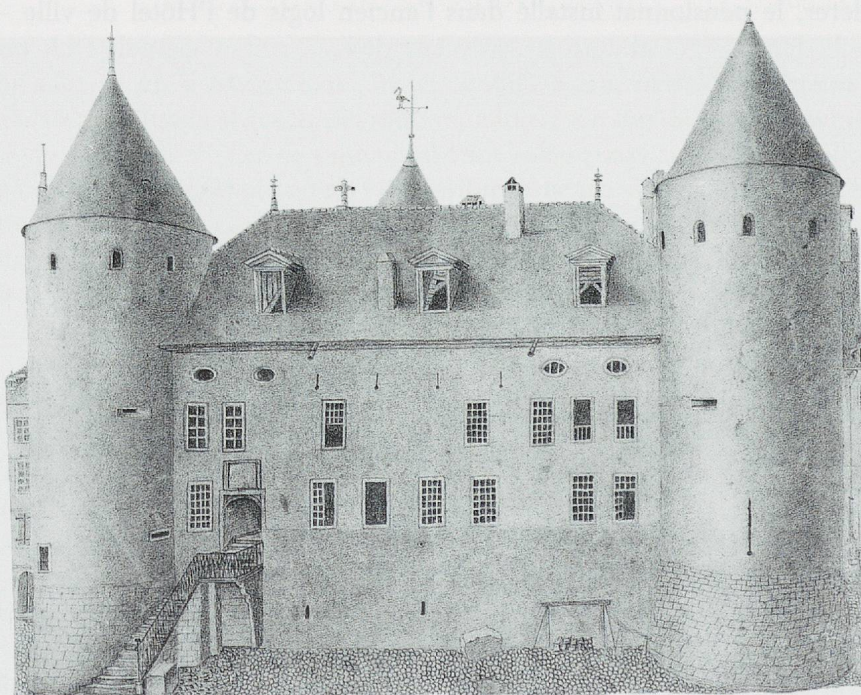
Pour améliorer le confort de ces appartements, le corridor [206] est recouvert d'un plafond, qui prolonge celui des chambres et qui s'étend également dans la zone de l'entrée [302 jusqu'à la courtine orientale]⁴⁹. Désormais, le demi-étage [niveau 3] est entièrement formé et occupe alors toute la surface de l'aile nord et de l'ancienne entrée. On y accède par un escalier installé dans

895

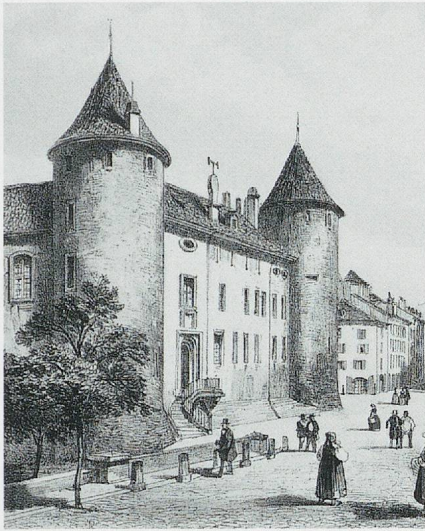


895. Château d'Yverdon, tour orientale, étage du couronnement, vue vers le sud. Etat en 1993. Le plafond en plâtre, l'enduit des parois, les châssis de fenêtre sur les jours de l'époque bernoise et le plancher à frises de chêne ont été posés en 1809 pour le cabinet de sciences naturelles de Pestalozzi déplacé en 1816 dans la tour des Juifs. Le plafond a été enlevé en 1994 afin de laisser visible la charpente de 1489. (Fibbi-Aeppli)

896



896. Château d'Yverdon, face nord avant 1821, dessin d'enfant de l'institut Pestalozzi. Ce dessin peut être daté d'avant 1821 parce qu'on sait que cette année-là le château est pourvu de tuyaux de descente alors qu'on ne voit ici que de simples gargouilles. L'ordonnance des fenêtres est quelque peu fantaisiste (les axes induits par les *oculi* n'ont pas été respectés). (MY, Fibbi-Aeppli)



897. Château d'Yverdon, la façade nord vers 1840, gravure de Deroy, lithographiée par Müller. Cette façade, le résultat d'apports divers, avait fini par obtenir une certaine tenue dans l'esprit néoclassique qui admettait les grandes surfaces crépies. Les deux fenêtres surmontées des œils-de-bœuf en dessus de l'entrée ont été conçues en 1810 de façon symétrique par rapport aux ouvertures proches de la tour nord, créées en 1809. Cette organisation suggérerait ainsi une façade tripartite, formée d'une large zone centrale flanquée à ses extrémités de deux corps latéraux à deux axes, soulignés encore par les tuyaux de descente placés en 1821. L'entrée, et certaines baies qu'il a fallu adapter aux structures pré-existantes, rompent cependant avec la stricte symétrie, en un mouvement que n'aurait pas dédaigné l'esthétique médiévale. Une récurrence qu'a imposée la nature première de l'édifice. (MY, Fibbi-Aeppli)

le corridor [206] contre la paroi de la chambre [207] (plan 22). L'actuel escalier en grès coquillier est accroché dans le vestibule [105] contre le mur nord de l'aile orientale, ce qui entraîne la condamnation de l'ancienne porte bernoise. Dans la courtine orientale, qui est alors fortement amincie pour donner plus de dégagement au palier, une ancienne baie(-créneau?) est remplacée par une grande fenêtre copiée sur celles du dortoir adjacent [224]. Coupée par le nouveau plancher du demi-étage, la partie inférieure de celle-ci, avec une autre baie ouverte à l'emplacement de l'ancienne petite poterne, éclaire l'escalier et tout le palier [104+105] au niveau de l'entrée. La partie supérieure donne jour au demi-étage [> 302], et complète ainsi les deux œils-de-bœuf créés à cette occasion. Ceux-ci surmontent deux fenêtres rectangulaires percées pour la nouvelle chambre [204] de l'appartement. Le tout est d'ailleurs conçu symétriquement aux ouvertures de 1809 près de la tour nord⁵⁰ (fig. 896 et 897). Les œils-de-bœuf se seraient peut-être étendus sur toute la longueur de la façade nord si la ville avait consenti à la demande de Pestalozzi, qui désirait l'aménagement de six chambres pour les maîtres de son institut dans le demi-étage de couronnement (niveau 3). La ville y renonce car l'institut, en 1818, est déjà sur un déclin manifeste⁵¹.

La tour des Juifs semble aussi utilisée sur toute sa hauteur : Pestalozzi obtient en 1816 que l'étage de couronnement soit aménagé pour abriter son cabinet de minéralogie, de plantes et d'histoire naturelle⁵². Les travaux sont exécutés par Landry et le gypsier Gendroz. Le second étage est doté d'une cheminée en 1820, mais on ignore sa destination⁵³. Peut-être logeait-elle un maître, à proximité des dortoirs. En dehors des aménagements, payés par la ville, que nous venons de décrire, les étages des tours semblent avoir reçu aux frais de Pestalozzi de sommaires cabinets de travail construits en planches, dans lesquels les maîtres pouvaient se retirer⁵⁴. Cependant, le niveau de couronnement de la tour nord n'est pas modifié : il sert simplement de chambre «à resserrer», comme d'une façon générale les combles des corps de logis, jusqu'ici inutilisés⁵⁵. Ainsi, avec le début de l'époque communale, les dépôts ont investi les vrais combles dans les charpentes elles-mêmes, auparavant sans usage particulier, si ce n'est d'assurer la liaison d'une tour à l'autre.

Le château est-il ouvert ou fermé ?

De la sorte, avec Pestalozzi, le château est devenu le temple de l'éducation. Du point de vue des élèves fréquentant l'institut, il ne représente plus comme auparavant un monde coupé de l'extérieur, une structure fermée sur une cour intérieure, à l'image de l'architecture monastique. En effet, tout le monde est libre d'entrer ou de sortir. L'enseignement de Pestalozzi abolit la césure entre l'espace clos de la salle de classe et celui ouvert de la nature. Les élèves passent continuellement de l'un à l'autre. Marc-Antoine Jullien souligne la différence entre les milieux carcéraux des collèges classiques et l'institut de Pestalozzi, pour qui le lieu d'action est la nature entière, que tout dans le château invite à découvrir : «Dans la plupart de nos anciens collèges où les écoliers n'entraient que par des espèces de guichets fermés avec des portes de fer et des verrous, où les classes ne recevaient qu'une faible lumière par des fenêtres grillées, où les cours consacrées aux récréations étaient resserrées entre de hautes murailles⁵⁶, l'enfance captive soupirait... Mais supposons un beau ciel, un heureux climat, un séjour enchanteur où des paysages pittoresques et variés charment de tous côtés les regards ; une habitation saine et agréable dont les portes s'ouvrent avec le jour et permettent d'aller respirer les bienfaisantes émanations du matin dans un vaste enclos, planté d'arbres, bai-

gné par une petite rivière, d'où la vue s'étend au loin sur des prairies et des plaines cultivées, que bornent à quelque distance des coteaux en amphithéâtre, surmontés par des cimes élevées de montagnes. Dans cette habitation, si propre à inspirer les sensations les plus douces par la vue ravissante des beautés de la nature semées avec profusion autour d'elle, supposons maintenant une réunion nombreuse d'enfants...»⁵⁷

Par la dernière phrase de cette citation, on se rend compte que les murs de l'édifice ont disparu. Les enfants ne sont pas enfermés dans un château mais ont bien l'air d'être au milieu des champs, dans la nature, dont l'observation attentive, par les méthodes intuitives, est au centre du système éducatif de Pestalozzi. Si l'on considère la réalité matérielle de l'édifice, elle a tendu vers cette fusion avec la nature. La disparition des braies, des lices et des anciens fossés a mis à nu le château, dont les nouvelles fenêtres, maintenant nombreuses, procurent une belle vue sur la campagne alentour. La lumière pénètre désormais en abondance et est encore vivifiée par les amples surfaces blanches des parois et des plafonds plâtrés qui sont alors créés ou simplement rafraîchis. Idée sans cesse cultivée plus tard lors de la période scolaire du château, la blancheur, la propreté des locaux ne peuvent avoir qu'une incidence positive sur la pureté des âmes, ce qu'exprime justement le professeur de latin en 1819, tout en se plaignant que les travaux de transformation acceptés par la ville ne soient pas suffisants : « Ici au château, chacun est occupé à nettoyer les chambres, à blanchir les corridors et à donner à l'ensemble un aspect plaisant sur la vie intérieure. »⁵⁸ Les fenêtres permettent non seulement à la lumière d'entrer mais elles autorisent aussi une bonne ventilation de l'édifice, car un autre avantage que l'on reconnaît à l'institut est la qualité de son aération⁵⁹, un air que de nombreux témoignages de voyageurs estiment de qualité dans la région d'Yverdon. Pestalozzi lui-même tend à vouloir abolir les obstacles matériels qui isolent encore le château, à l'image de l'invite qu'il fait aux pensionnaires de l'institut voisin, ravis de participer aux jeux des enfants dans le jardin à l'arrière de l'édifice : « Un jour qu'on avait allumé un feu de broussailles au jardin, les plus grands élèves s'amusaient à sauter par-dessus la flamme et au travers de la fumée ; Pestalozzi était là, et les encourageait. Quand la flamme fut tombée, quand il n'y eut plus guère que de la braise et de la fumée, les plus petits enfants sautèrent à leur tour. Mais cette scène avait des témoins : les petites filles de l'institut Niederer, dont le jardin était voisin de celui du château, regardaient à travers les palissades et la belle flamme et les joyeux sauteurs. Pestalozzi les aperçut, alla les chercher, et les amena pour les faire sauter aussi par-dessus les restes du feu. Jamais on ne vit si grande allégresse à si peu de frais ! »⁶⁰

Les élèves de l'institut ne se contentent pas de jouir de la vue depuis le château, d'y laisser entrer l'air et la lumière ; ils sortent, et chaque particularité de la campagne avoisinante est soigneusement observée, notée, mesurée, à tel point que celle-ci, ainsi accaparée, se retrouve à l'intérieur du château sous forme de maquette ou de décor⁶¹. Ce phénomène de mise en abyme joue réciproquement avec l'édifice lui-même, qui de l'intérieur se donne à voir depuis dehors : à l'occasion des réjouissances de Noël ou de l'anniversaire de Pestalozzi, dans l'une des salles, toutes métamorphosées en scènes bucoliques, parsemées de diverses « fabriques » d'architecture, de pyramides (inspirées des architectes utopistes de la période révolutionnaire tels que Ledoux ou Boullée ?), apparaît le château, majestueusement souligné par une perspective de peupliers. Le tout est peint sur un papier transparent, éclairé par la fenêtre (la lumière naturelle venant de l'extérieur !) ou par des chandeliers.

Avec plus de force encore, ce phénomène de mise en abyme apparaît sur un projet de transparent de Johann Heinrich Meyer, daté de 1812⁶² (fig. 898). Dans une pièce, d'un style néogothique étonnamment précoce⁶³, Pestalozzi est assis près de la fenêtre qui s'ouvre sur la ville d'Yverdon et le Montélaz. On y

reconnaît aisément la silhouette du château. Or dans quel lieu se trouve Pestalozzi ? Ne faut-il pas y voir une représentation symbolique de la chambre de prière où l'on venait de redécouvrir les restes de la grande baie médiévale ? Cette salle était l'une des plus importantes de l'Institut, sinon la plus importante, puisque s'y déroulaient les assemblées les plus solennelles, réunissant l'ensemble des élèves⁶⁴. Ces mises en abyme soulignent que, du point de vue de Pestalozzi et de ses proches, il ne saurait y avoir de limite matérielle entre l'intérieur et l'extérieur. Il faut s'ouvrir au monde et simultanément le monde se trouve contenu dans le château puisqu'on y rencontre selon le père Grégoire Girard «l'Europe en petit»⁶⁵. Fini le repli peureux masqué par les formidables et opaques murailles qui, à l'inverse, suscitent à l'extérieur le respect, la crainte, voire la terreur. L'imposante masse de la forteresse, dont le passé guerrier est évoqué alors dans les romans chevaleresques ou dans les livres d'histoire, n'inspire désormais que les jeux inoffensifs et pourtant combien sérieux des enfants partis à l'assaut d'une citadelle de neige construite dans le jardin, transposition éphémère du modèle voisin : «En hiver, la neige nous servait à construire une puissante forteresse, que les uns attaquaient, les autres défendaient héroïquement.»⁶⁶

Fig. 898. Johann Heinrich Meyer, «Pestalozzi à Yverdon», projet de transparent, 1812. (Zurich, Graphische Sammlung, Sign. I,33)

Une étude iconologique approfondie de cette illustration serait à entreprendre. Johann Heinrich Meyer (1755–1829) est connu comme paysagiste et graveur. Il a aussi produit des «transparents». Celui-ci a été réalisé pour le fabricant David Esslinger, un ami proche de Pestalozzi. Le décor néogothique apparaît ici comme précoce. Mais cela n'étonne guère : avec Goethe, en 1771, naît le courant allemand de sensibilisation au gothique, qui est en particulier une manifestation du sublime et du génie national. Pestalozzi et son entourage n'y étaient assurément pas indifférents et peut-être ont-ils pu apprécier la découverte des restes murés de l'ancienne baie de la chapelle. C'est pourquoi on serait tenté d'interpréter l'intérieur dessiné ici comme la représentation idéalisée de celle-ci (soit les prémices de ses restaurations de 1903 et de 1980!).

Au moment où est peint ce transparent, Pestalozzi est âgé de 66 ans, au soir de sa vie. L'image est un résumé de la carrière pédagogique du personnage. L'Institut d'Yverdon, dans le château que l'on voit par la fenêtre, fait partie de la réalité ainsi peinte : Pestalozzi tourne le dos à une représentation du château de Berthoud, soit une étape révolue de sa carrière, ici image dans l'image, accrochée non pas devant une vraie fenêtre mais également une image de fenêtre, un trompe-l'œil, qui prend la forme d'un remplage gothique aveugle. *Léonard et Gertrude*, l'œuvre maîtresse par laquelle Pestalozzi a fait connaître ses idées, est évoquée dans le vitrail avec l'inscription *Gertrud lehrt ihre Kinder*.

On pourrait encore suggérer une lecture franc-maçonnique de cette image : plusieurs signes y invitent. Tout d'abord, c'est un clair de lune qui éclaire le château au dehors et qui est la véritable source de lumière de la pièce, laquelle baigne dans une certaine pénombre. Ensuite, Pestalozzi, en une attitude recueillie et contemplative, a le regard fixé sur ce qu'il faut interpréter comme un transparent où est représenté un arbre (de vie ?), surmonté d'un soleil qui projette ses rayons de façon beaucoup plus matérielle, lesquels pourtant ne provoquent étonnamment aucune ombre portée. Enfin on observera le carrelage, des carrés inscrits dans des losanges, et le fait que la vue est tournée vers l'orient, comme la verrière de l'ancienne chapelle médiévale d'ailleurs. Voilà quelques constats, qui ne sont pas encore de véritables clefs de compréhension.



La recherche devrait être poursuivie. Il est attesté en tout cas que Pestalozzi faisait partie des illuminés de Bavière (STADLER 1993, t. 1, p. 275. Sur la franc-maçonnerie et ses représentations, voir en dernier lieu Musée historique de la ville de Vienne 1992).

Mais, si l'on se place dans la perspective des habitants d'Yverdon, la rupture est-elle si marquée? N'y a-t-il pas également une continuité frappante dans la destinée du vénérable édifice? Certes, l'antagonisme – qui aurait pu de tout temps dégénérer en conflit ouvert – n'existe plus entre la ville et l'ancien souverain bernois, qui occupait un édifice symbole de domination. Le château est lui aussi devenu bien communal. Mais ses occupants, comme les précédents, sont issus en majorité du monde germanique. Et, en dehors des autorités et d'une minorité de sympathisants cultivés, la césure entre la population yverdonnoise et les pensionnaires était assurément bien réelle. La silhouette de l'ancienne forteresse inspire toujours le respect, ainsi qu'en témoigne le père Girard: «L'institut d'Yverdon, quand on y arrive, présente quelque chose de grand qui en impose au spectateur, des circonstances qui réveillent puissamment l'intérêt, des singularités qui frappent et semblent tenir à la fois de la bizarrerie. Il est établi dans un château-fort, destiné jadis à repousser des insultes; et ce château avec son air antique et guerrier est aujourd'hui le paisible asile des muses de l'enfance. Tout à l'entour, au loin et au large, l'on n'entend que l'idiome français. On entre, et partout d'autres sons viennent frapper l'oreille. On dirait qu'une petite portion de la Germanie s'est détachée de la masse, pour venir occuper, loin de chez elle, une place qui se trouvait ici vacante.»⁶⁷ Cet isolement aurait même suscité des réactions de méfiance ou encore de rejet de la part des couches populaires de la ville, si l'on peut se permettre d'interpréter ainsi quelques méfaits perpétrés par des enfants au détriment de l'institut, heureusement demeurés fort rares⁶⁸.

Si l'effort de Pestalozzi pour les pauvres ou à l'égard des classes défavorisées a été par ailleurs réel, le château est d'abord réservé à une élite; chaque pensionnaire doit s'acquitter d'une pension de 720 francs par année⁶⁹, somme qui a irrémédiablement interdit l'entrée du «temple du savoir» à la majorité des enfants yverdonnois, entassés dans un collège trop petit, vétuste et insalubre, pour lequel l'édilité n'a pas consacré la moitié de ce qu'elle a dépensé pour l'institut de Pestalozzi⁷⁰. On évaluera l'importance de cette pension en sachant que les régents les mieux payés des écoles primaires ne touchaient guère que 12 francs de plus, et encore pour l'année 1849⁷¹. Le château, à nouveau forteresse vide comme au Moyen Âge, n'a-t-il pas subi entre 1825 et 1827 un long – le seul! – siège de la part de ses propriétaires mêmes, qui ont dû livrer bataille à Pestalozzi, heureusement restée sur le seul plan juridique, pour récupérer leur bien après la fermeture de l'institut? Si les idées de Pestalozzi, entre autres, ont vraiment été à l'origine d'une réforme radicale des méthodes d'enseignement et du développement de l'instruction publique au cours du XIXe siècle, son institut, héritage de l'esprit élitiste du siècle des Lumières, a généré la vogue des pensionnats, contre lesquels il a fallu lutter pour imposer l'instruction gratuite pour tous. L'historiographie apparue sous la nouvelle Confédération helvétique dès 1848 a fait de Pestalozzi un symbole de la cohésion nationale que l'instruction publique officielle a été sans cesse chargée de consolider. Dans l'idéal d'instruction gratuite et ouverte à tous, les thuriféraires de Pestalozzi – des enseignants pour la plupart – ont alors mis en avant le côté réellement altruiste du personnage, qui s'est aussi dévoué pour le petit peuple, les pauvres et les orphelins. Ils n'ont pas tenu compte du contexte de la fin du XVIIIe siècle, qui n'était pas encore parvenue à l'idée de l'école gratuite.

899. Château d'Yverdon, coupe de la grande tour par Francis Landry, détail montrant l'ancienne glacière, telle qu'elle a été projetée en 1835 et réalisée ensuite. (ACV, AMH, B3418, R. Gindroz)

Le pensionnat de prestige de Pestalozzi a attiré les faveurs de l'édilité yverdonnoise, laquelle s'est alors complètement détournée de sa propre population scolaire. Il y a là matière à réflexion.

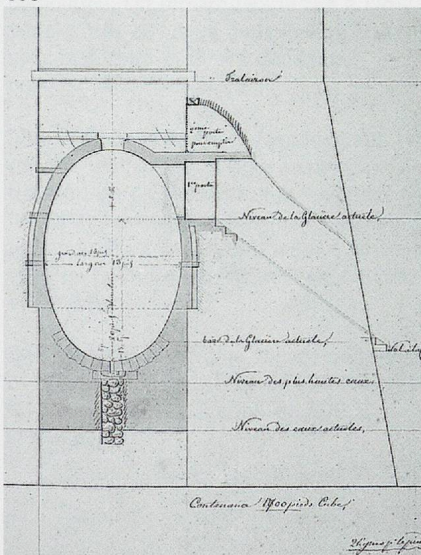
Au château, les transformations du début du XIXe siècle s'inscrivent dans un mouvement inauguré par LL.EE. de Berne dès le début du XVIIIe siècle, qui a visé à faire de l'antique forteresse un hôtel particulier. On a pu constater l'amoindrissement progressif de l'importance militaire des braies et des fossés avec les divers travaux entrepris par LL.EE., qui simultanément commencent à percer, vers 1716–1720, les fortes courtines de vastes fenêtres qui serviront de modèle à celles ouvertes, à l'étage surtout, dès 1805. Au rez-de-chaussée, Pestalozzi, à peu de chose près, tire parti de l'aménagement intérieur qu'il trouve, le malmène plutôt, car les enfants et leurs maîtres n'ont que faire de l'apparat, se contentant du fonctionnel. Mais les salles décorées par les pensionnaires de paysages et de fabriques diverses, dans un but essentiellement pratique et didactique certes, ne sont-elles tout de même pas un lointain écho des «vedute» de Sidler, commandées par un bailli sensible surtout à la beauté de ces représentations et à l'ouverture sur l'extérieur, invitant aussi à nier la matérialité des forts murs de la forteresse ?

Les travaux réalisés sous Pestalozzi n'ont rien de particulièrement spécifique, puisqu'ils poursuivent simplement un mouvement amorcé, à Yverdon comme dans les autres forteresses médiévales, au début du XVIIIe siècle. Ce qui nous apparaît en revanche plus original, c'est que, pour la première fois, à la période de Pestalozzi seulement, une autre image du château apparaît, celle, subjective, révélée par ses occupants, qui ont laissé des descriptions, certes encore trop rares. Lorsque les anciens élèves de Pestalozzi narrent leur vie à l'institut, ils suggèrent le décor, soit leur perception de l'édifice, ce qui est nouveau dans l'histoire du château. On l'a vu, la sorte de pannaturalisme qui anime ses occupants a tendance à nier la réalité architecturale de leur cadre de vie. Bien sûr, cette attitude n'est pas la cause à elle seule de la disparition de l'appareil défensif de la forteresse, ni de la création des nombreuses fenêtres, toutes transformations qui n'auraient pas manqué de se produire, quelle qu'eût été l'utilisation de l'édifice, dans la palette des fonctions que le XIXe siècle aurait pu lui assigner. Il se trouve que cette ouverture sur l'extérieur correspond parfaitement à la découverte du monde vécue par les élèves de l'institut au moyen de la méthode très particulière que leur propose Pestalozzi.

Le château, propriété de la ville (dès 1804)

■ **Divers usages de la grande tour** — Peu à peu, les gens d'Yverdon occupent le château, qui sert de cadre à des activités très diverses, au gré des demandes de location par des particuliers et surtout par les «sociétés» qui se multiplient, phénomène associatif en grand essor au XIXe siècle. Dès 1804 déjà, les caves étaient louées pour le négoce et resteront surtout dévolues à ce qu'elles ont toujours été : un lieu d'entrepôt pour les vins.

Durant l'hiver 1809, la ville décide d'aménager une *glacière* au fond de la grande tour, particulièrement indiquée par la bonne isolation que procurent ses murailles épaisses de 6 m. Pour y accéder de la cour intérieure, on perce un escalier dans l'épaisseur de la maçonnerie⁷². L'encadrement de la porte, en pierre jaune de Hauterive, montre la date de 1810 sur le linteau. Ce millésime ne donne pas l'âge de l'encadrement proprement dit mais bien celui de l'installation de la glacière. On l'a déjà dit, cette porte a été récupérée de l'an-

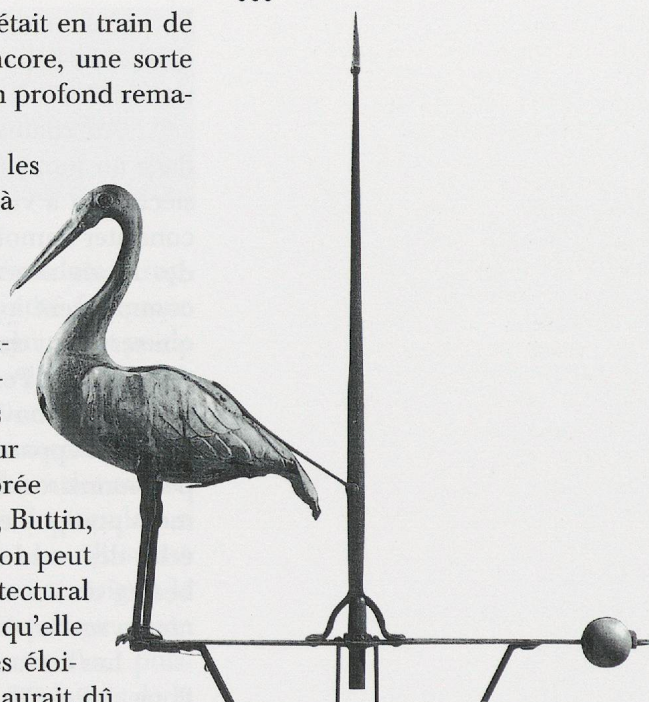


cienne chambre d'arrêt de 1778, au-dessus de l'entrée, qu'on était en train de démolir cette même année 1809. La glacière qui subsiste encore, une sorte d'énorme œuf en brique (fig. 899), résulte pour l'essentiel d'un profond remaniement qu'elle subit en 1834, dû à Francis Landry⁷³.

Cette seconde glacière n'a pas l'air de produire tous les effets escomptés puisque, au premier août 1835, la glace est déjà épuisée. Sa location est en général assurée par les confiseurs de la ville, mais la glace doit également rester à la disposition des médecins, car elle est appréciée en application pour soigner les maladies inflammatoires surtout. En 1835, c'est le docteur Olloz qui a la charge de son débit. Des mille livres produites (environ 500 kg) pour 50 francs, 280 ont été vendues aux médecins, 190 aux confiseurs et 514 aux particuliers pour l'usage de la table⁷⁴. La glacière a sans doute été encore améliorée durant l'hiver 1835-1836. En 1838, le pharmacien de la Place, Buttin, assure l'exploitation au tarif de 30 francs par année⁷⁵. Ici aussi, on peut mettre en évidence la continuité qu'a imposée le cadre architectural très contraignant de la tour : certes il n'était plus question qu'elle reçoive des prisons, mais la glacière n'est finalement pas très éloignée de la fonction primitive que le fond de la grande tour aurait dû remplir en temps de siège, celui du stockage des vivres et de l'eau.

Au sommet du toit, la bannière bernoise a été enlevée et a fait place dès 1808 à une girouette à l'imposante cigogne (fig. 900), œuvre du ferblantier Trosset, qui indique désormais le régime des vents⁷⁶. On y pose sans doute à cette date un paratonnerre, l'invention de Benjamin Franklin, réparé en 1834⁷⁷. En 1867, la cigogne, en mauvais état, avait quitté son support, ce qui a inquiété quelques habitants qui en ont demandé la réparation⁷⁸. En 1890, lors des premiers projets de distribution d'eau sous pression, on a voulu faire de la grande tour un château d'eau. On y a renoncé, mais ce projet était tout à fait réaliste puisque la ville de Romont, dans les années 1940, a affecté la grande tour du petit château à cet usage, dispositif qui existe toujours, avec les pompes installées au fond de la tour et le réservoir en béton armé dans l'étage de couronnement, ce dernier récemment désaffecté. En revanche la grande tour a servi de support, comme le reste de l'édifice d'ailleurs, à des transformateurs et à des lignes électriques, installés par la Société électrique des Clées en 1897, au grand dam de ceux, toujours plus nombreux, qui commençaient à s'intéresser à la valeur historique du monument, et qui n'appréciaient pas cette grande tour sous tension, devenue relais électrique⁷⁹.

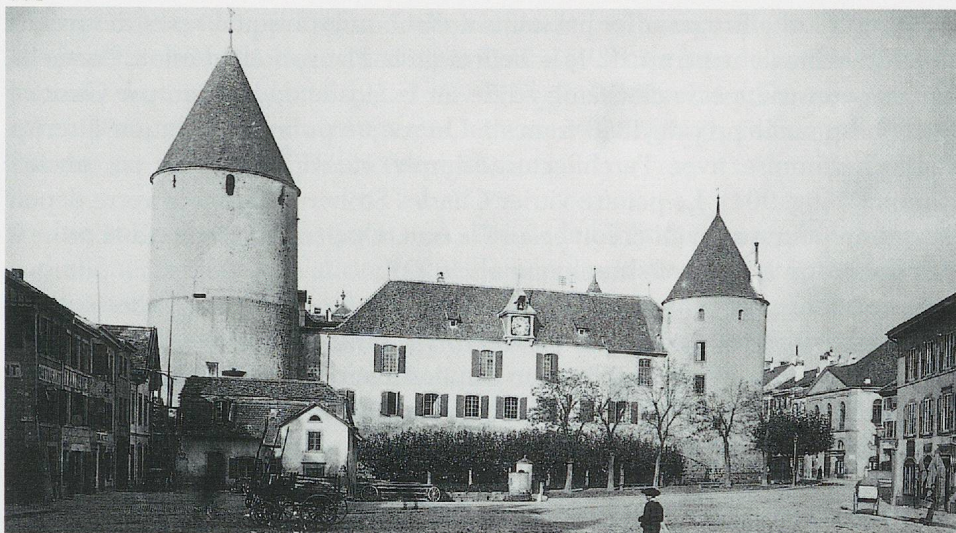
■ **L'horloge du château et la façade orientale** — En 1890, le château reçoit une horloge installée dans un petit campanile situé à peu près au centre de la façade orientale (fig. 901). Elle a remplacé la tour-horloge de la Plaine (fig. 902), enfin démolie à la suite des réitérées demandes de la majeure partie des voisins. Sa situation nouvelle la mettait en effet définitivement hors d'atteinte des pattes levées ; elle n'attirerait plus les miasmes produits par les soulagements des fêtards sortis trop tard des cafés proches. Témoignant du savoir-faire neuchâtelois, la tour avait été réalisée en 1709 sur des plans de l'architecte neuchâtelois Joseph Humbert-Droz, très actif à la fin du XVIII^e siècle, et par le maître maçon Moïse Huguenin⁸⁰. Le mécanisme de l'horloge est attribué avec certitude aux frères David et Pierre Ducommun, horlogers et bourgeois de Valangin. Si la tour a été sacrifiée sur l'autel de l'hygiène, l'âme de cette horloge a tout de même été sauvée puisque le mécanisme a été placé dans le petit campanile, ainsi que la cloche de 1710, réalisée par le maître fondeur et bourgeois de Neuchâtel, Gédéon Guillebert ; elle continue à rythmer la vie yverdonnoise de sa sonorité ronde et cossue⁸¹.



900. Château d'Yverdon, la cigogne de la girouette de la grande tour, œuvre du ferblantier Trosset, installée en 1808. Sur la hampe métallique, il est inscrit : « R. Trachsel à Yverdon en 1808 », en l'honneur de celui à qui on a confié la mission périlleuse d'installer la girouette. Etat déposé en 1999 avant restauration. (Fibbi-Aeppli)

901. Château d'Yverdon, la façade orientale en 1895. Le bâtiment de l'ancienne fromagerie bouche toujours la perspective sur la partie sud de la façade et la grande tour. La façade et les tours sont encore entièrement crépies. On remarquera également les menuiseries des fenêtres. Celles de la bibliothèque à l'étage, toutes à petits carreaux, sont assurément aussi anciennes que les jours eux-mêmes, de 1807 pour les trois de gauche, et de 1810 pour celle de droite. Les baies du rez-de-chaussée sont plus tardives, de 1837 et 1865. Un support pour l'acheminement de l'électricité est déjà visible sur le faîte de la toiture de l'aile orientale. (MY)

901



902



902. Yverdon, tour-horloge de la Plaine dans les années 1880, peu avant sa démolition. On remarquera le toit à l'impériale, très en vogue dans le Jura français, beaucoup plus rare dans nos régions. (MY, Couturier)

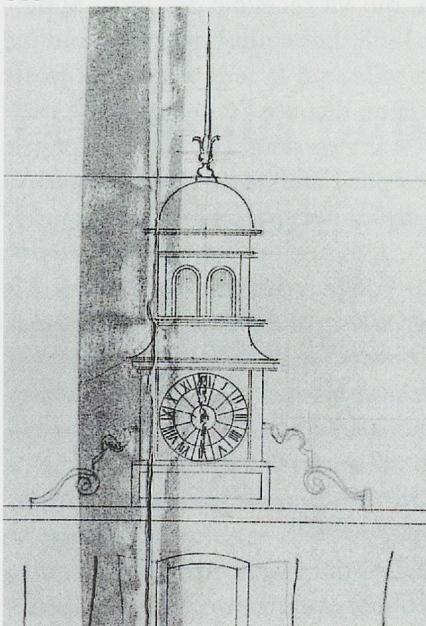
903. Château d'Yverdon, façade orientale, projet d'un campanile pour remplacer la tour-horloge de la Plaine, par les architectes de La Harpe et Bertholini. Le lanternon abritant la cloche s'inspire de celui de la tour de la Plaine. (ACV, AMH, R. Gindroz)

904. Château d'Yverdon, façade orientale, campanile de 1891. Etat en 2001, après les travaux de restauration de 1999. (Fibbi-Aeppli)

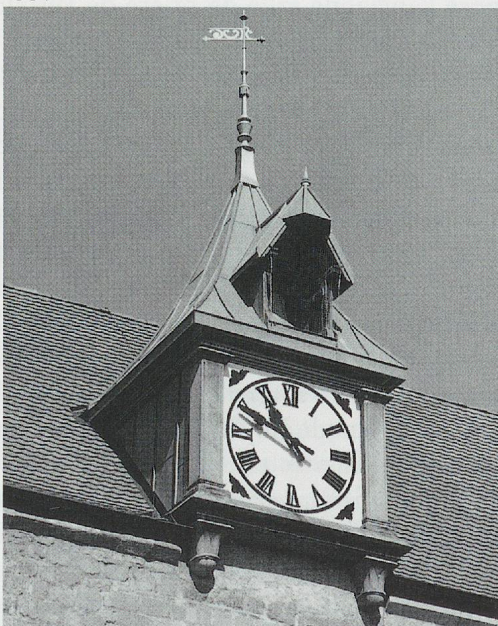
L'édilité avait en fait voulu la disparition de la tour en 1856 déjà, alors surtout dans le but de mieux mettre en évidence l'espace de la vaste avenue de la Plaine au moment où l'on avait l'idée d'installer la gare ferroviaire à son extrémité⁸². Il s'agissait de créer une perspective large et dégagée sur l'entrée de la ville proprement dite, à savoir sur le pont de la Plaine désormais majestueusement souligné par l'imposante façade du château. À cette fin, les boutiques flanquant le pont et le quai du Canal oriental avaient été démolies, mais il fallut attendre 1896 pour que disparaisse leur pendant, l'ancienne fromagerie qui, elle, dissimulait la grande tour et la partie méridionale de la façade du château. La tour subsista tout de même car les opinions étaient très partagées. En 1866, une nouvelle pétition des habitants de la Plaine incita la ville à élaborer un premier projet de campanile pour le château. Les architectes lausannois Achille de La Harpe et Bertholini, ainsi que Jules Landry d'Yverdon, produisirent des projets en 1868 (fig. 903). Celui des Lausannois est jugé satisfaisant parce qu'ils donnent des dimensions qui paraissent suffisantes pour ne point jurer avec le reste de l'édifice, alors que celui de Landry choque car : « La petitesse de ce clocher sur un énorme bâtiment et entre deux tours massives forme un contraste qui nous a frappés. »⁸³

Rien ne se fit cependant cette année-là, car l'édilité n'était pas encore convaincue que le déplacement fût des plus utiles. Le clocher du château n'eût

903



904



pas rempli son office pour les habitants du faubourg puisqu'il serait désormais «en ville». Finalement, en 1891, le beffroi de la Plaine a été démoli, l'actuelle fontaine construite et le clocheton édifié sur la façade du château par Gustave Michoud pour le prix de 1350 francs⁸⁴. On a opté pour une solution discrète «qui s'harmonise avec l'architecture simple et imposante de cet ancien manoir»⁸⁵ (fig. 904). Le peintre-vitrier Charles Striberni fournit le verre dépoli du cadran pour que celui-ci soit éclairé la nuit. L'ingénieur Gaulis, de l'usine à gaz, pourvoira à la source lumineuse en 1892⁸⁶.

■ **La bibliothèque publique** (*plans 10-14, rose*) – Si le pensionnat Rank-Kreis perpétue jusqu'en 1837 la nouvelle destination du château amorcée par Pestalozzi, les autorités communales se réservent l'étage supérieur de l'aile orientale pour y aménager la bibliothèque publique, trop à l'étroit à l'hôtel de ville. Complétant ainsi sa vocation éducative, le château devient maintenant temple de la culture, mais toujours très fermé, réservé à une minorité aisée et instruite⁸⁷. Les premières intentions de ce déménagement se manifestent en 1825. Les travaux ne débiteront qu'en 1829 et les livres seront transportés de l'hôtel de ville au château le 24 mai 1830. Le maître maçon Landry réalise toute la maçonnerie, qui consiste surtout à blanchir les murs et à poser un plafond en plâtre, le premier que l'étage du château ait reçu. Les menuiseries des étagères, en partie récupérées, sont complétées par les menuisiers Specht et Rapit. Tout l'espace de l'aile orientale [224] est destiné au dépôt des livres, alors que la pièce [223], au-dessus de l'ancienne chapelle, reçoit la salle de lecture. Celle-ci est pourvue en 1832 d'un énorme poêle, dessiné par l'architecte Henri Perregaux et réalisé par un potier de terre d'Estavayer qui s'est spécialisé dans leur confection, Casimir Lichtenstein. Vingt ans plus tard déjà, ce poêle, peu utilisé et prenant trop de place, est démonté. La pièce, dès ce moment-là, paraît servir de salle de musée⁸⁸. Perregaux a également conçu la porte monumentale de la bibliothèque (fig. 905), surmontée de son fronton rectiligne sur lequel a dû être inscrit, en lettres d'or, «Bibliothèque publique»⁸⁹. Pour que la porte puisse exprimer toute la monumentalité qu'on voulait lui conférer, il a fallu supprimer, sur la moitié sud du secteur de l'entrée [202], le plafond du demi-étage afin d'exhausser la cage d'escalier.

■ **La chapelle catholique** – Le 27 avril 1832, les catholiques du canton de Vaud obtiennent le libre exercice de leur culte. Georges Kreis, le locataire du château et aussi un des dirigeants laïques de la nouvelle communauté, propose l'ancienne salle de prière de Pestalozzi, qui va recevoir dès lors l'appellation explicite de «chapelle», et ce jusqu'en 1838. Les catholiques demandent officiellement sa location aux autorités de la ville, qui la leur accordent le 10 février 1832. En juin, le plancher est remplacé, on dispose l'autel contre le mur nord et vis-à-vis, à environ 1 m du mur sud, on dresse deux colonnes en pierre jaune de Hauterive, d'ordre toscan, dessinées par l'architecte Francis Landry. Celles-ci soutiennent le grand poêle de la salle de lecture de la bibliothèque. Elles survivront à ce dernier jusqu'en 1935, lorsqu'elles seront enlevées et récupérées par le syndic du moment, Charles Vodoz, pour sa campagne de La Villette au-dessus du hameau de Clendy. Ces colonnes sont toujours attachées aux destinées de la communauté catholique, puisqu'en 1964, à l'occasion de la restauration de son église, le curé Marcel Roulin les récupère au moment de la destruction de La Villette pour les placer sous la tribune de l'orgue. Comme à l'origine, elles se sont retrouvées dans l'axe du maître-autel⁹⁰. Faisant écho à celle de l'ancienne chapelle médiévale, on relèvera la curieuse destinée de ces colonnes, appelées à rejoindre leur situation originelle.

En 1838, les catholiques se sentent à l'étroit et demandent une autre salle. La ville leur propose l'«ancienne salle des armoiries» [120-5], encore

905



905. Château d'Yverdon, secteur de l'entrée. Porte de la bibliothèque, 1830, par les menuisiers Specht et Rapit, d'après un dessin d'Henri Perregaux. C'est le seul témoin de la bibliothèque publique de 1830, dont tous les aménagements ont disparu. À gauche, on remarque les trous d'ancrage du plafond posé en 1810 et enlevé pour l'installation de la porte. (Fibbi-Aeppli)

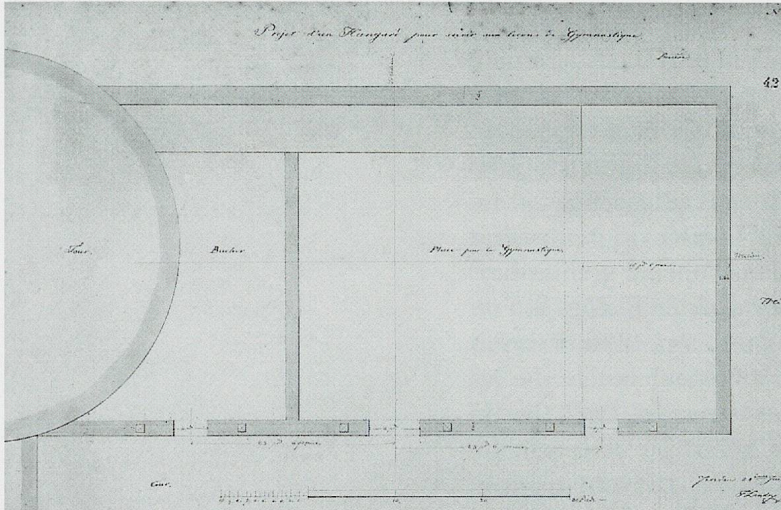
906. Château d'Yverdon, Francis Landry, «projet d'un hangar pour servir aux leçons de Gymnastique, 1872»: 1. Plan; 2. Elévation. Sur le plan, on observe le mur de braie oriental, reliant à l'origine la grande tour à la tour d'artillerie méridionale. Son épaisseur est de 1,70 m environ. L'élévation montre que ce hangar est plutôt un couvert. Sur la face occidentale, les poteaux soutenant la toiture reposent sur un petit mur-bahut. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 42 et 43, Fibbi-Aeppli)

connue sous cette appellation. Celle-ci n'étant pas beaucoup plus grande que la chapelle, les catholiques déclinent l'offre et obtiennent la moitié nord de l'ancien dortoir occidental [215-1+2+5+6] de Pestalozzi, qu'ils occupent jusqu'en 1841, année où ils inaugurent leur nouvelle église⁹¹, édifiée par Francis Landry sur des plans d'Henri Perregaux.

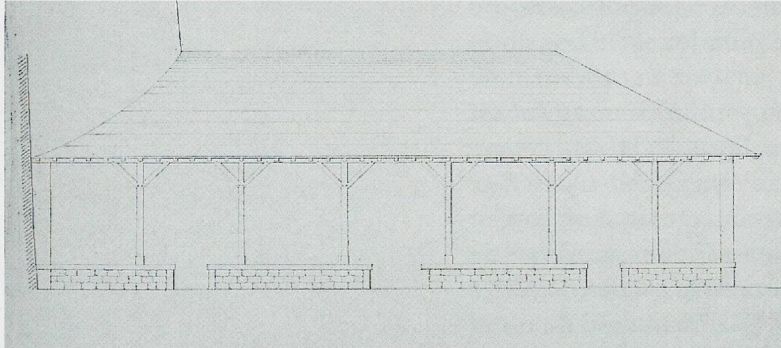
■ **Une salle de gymnastique** – À côté de la bibliothèque ou de la chapelle catholique, le château n'abrite pas seulement les institutions propres aux pré-occupations spirituelles ou intellectuelles de certains Yverdonnois, mais accueille aussi les adeptes de la gymnastique, qui peuvent pratiquer vers 1850 leur discipline au sommet de la tour orientale, dans l'ancien cabinet des

sciences naturelles de Pestalozzi, modeste espace de 45 m², qui peut être considéré comme la première salle de gymnastique d'Yverdon. Une commission permanente du Conseil communal constate toutefois en 1852 «que le local accordé à la société de gymnastique n'est point convenable à cause des dangers qu'il présente pour le feu et par l'ébranlement. En effet, il est ouvert à tous les vents, le plancher est couvert d'écorce, et d'ailleurs en fort mauvais état. Les gymnastes s'y rassemblent le soir aux lanternes; peut-être y viennent-ils avec le cigare, toutes circonstances qui jointes à celle de la proximité de la bibliothèque rendent urgent le remplacement de ce local par un autre». Tenant compte de cet avis, les autorités vont attribuer à la société la tour des Juifs, puis le hangar derrière le château, déjà consacré à cet usage depuis 1841 pour les élèves des écoles⁹². Ce local, agrandi pour la circonstance, sera transformé en 1872 par le charpentier Gendroz, sur des plans de Francis Landry (fig. 906). Il ne s'agit encore que d'un «couvert»⁹³. Ce dernier sera remplacé à la toute fin du XIXe siècle par un hangar en bois, fermé, à l'emplacement de la salle de gymnastique actuelle qui sera finalement construite en 1922⁹⁴.

906.1



906.2



Les écoles publiques (1838–1974)

Pourquoi avoir choisi le château?

Les événements de 1830 portent les libéraux au pouvoir. Une nouvelle constitution vaudoise entre en vigueur. Le mouvement libéral est issu des milieux cultivés, professeurs, avocats, médecins, du monde de l'industrie, de la finance et du commerce. Ils croient au bonheur et à la liberté, le tout garanti par des lois, et ressentent la nécessité de développer l'instruction, surtout l'«éducation populaire»: sous leur régime est fondée l'école normale en 1833. Plus tard, la loi du 24 janvier 1834 élargit le programme d'études en introduisant notamment les sciences naturelles, l'histoire suisse ou le dessin linéaire. Des prescriptions très précises sont données quant à l'hygiène et aux conditions

de travail. Les salles doivent mesurer 9 pieds en hauteur (2,7 m), être suffisamment éclairées, et fournir un espace vital de 4,5 pieds carrés (1,82 m²) par élève⁹⁵. Ceux-ci ne seront pas plus de 60 par classe. Si le maître est secondé d'un sous-maître, ce nombre peut être porté à 90. On crée également l'école moyenne. Elle vise à donner un enseignement à ceux qui ne peuvent suivre la filière essentiellement classique du collège. On y développe toutefois un éventail de connaissances très large, où les sciences ont une importante part. À l'intérieur du bâtiment scolaire, filles et garçons sont strictement séparés, de même qu'au collège-école moyenne de l'école primaire. Ces prescriptions évolueront constamment jusqu'à nos jours, s'adaptant aux nouvelles exigences et aux changements de mœurs.

Autrefois apanage du pasteur qui y était tout puissant, l'école est désormais dirigée par une Commission scolaire. Roger de Guimps, l'ancien élève de Pestalozzi, en fera partie et y jouera un rôle prépondérant. L'avocat Antoine Varnéry, à la fois président de la commission des écoles et conseiller communal libéral, va donner une impulsion décisive pour que les écoles puissent occuper le château. En effet, l'ancien collège ne correspondait plus aux exigences nouvelles. Il faut donc trouver de nouveaux locaux plus spacieux. La Municipalité élabore un projet avec l'architecte Louis Landry (élu conseiller municipal libéral en 1836) pour installer les écoles dans l'ancien grenier bernois, vis-à-vis du château, et dans la fromagerie, à la rue de la Plaine. Si l'on ne connaît pas les dispositions de la fromagerie disparue en 1896, l'ancien grenier ne satisfaisait absolument pas aux exigences de hauteur posées par les lois de 1833 et 1834, puisqu'il était subdivisé en étages trapus (cf. fig. 646), de 2,20 m de hauteur environ. Seul le rez-de-chaussée aurait pu convenir. La Municipalité, sans doute soucieuse de satisfaire au plus vite aux volontés cantonales, ne s'intéresse pas immédiatement au château, puisque celui-ci est loué jusqu'à fin 1838: elle demande toutefois à l'architecte Henri Fraisse, de Lausanne, une évaluation des travaux à entreprendre pour le cas où l'on choisirait l'ancienne forteresse.

Le Conseil communal est saisi du dossier et une commission *ad hoc* est nommée en septembre 1835. Elle est composée de Béat de Weiss, Pierre-François Correvon de Martines, ancien député libéral au Grand Conseil et ancien syndic, le fabricant de cigares Devos, le futur commandant du 6^e arrondissement Charles Monnier et Trachsel⁹⁶. La Commission se sent investie d'une mission très importante, un des principaux enjeux de la société du XIX^e siècle, soit du «principe le moins contesté, le plus généralement senti de notre époque: celui de l'éducation populaire». Elle combat le projet de la Municipalité en soutenant celui de réaménagement du château. Ce dernier pourrait remplir sa nouvelle destination à bien moindres frais que l'ancien grenier et la fromagerie, qu'il faudrait transformer radicalement. On souligne que les dispositions intérieures de l'édifice sont particulièrement bien adaptées à ce qu'on veut en faire, et que, somme toute, on ne fera que perpétuer ce que le château a été depuis l'arrivée de Pestalozzi: «Mais surtout, Messieurs, songeons que, bien loin d'arracher le château à la destination qui semble lui être acquise depuis un grand nombre d'années, on ne ferait que la sanctionner. La nouvelle législation en effet, plus large, plus complète que jamais, fera dater pour notre éducation publique une nouvelle ère. Or quoi de plus naturel, de plus légitime que de placer dans ce local des établissements qui sans doute marcheront bien et recommanderont Yverdon aux amis de l'instruction populaire?»⁹⁷

La Municipalité, si elle engage Henri Fraisse à pousser l'étude, campe néanmoins sur ses positions. Il est très intéressant d'examiner ses arguments, qui démontrent en fait que si les méthodes nouvelles de Pestalozzi ont été en partie récupérées par l'enseignement public, la forme institutionnelle que ce

dernier a engendrée, à savoir le pensionnat, se pose maintenant en concurrence avec l'instruction officielle. D'ailleurs, à l'image de celle du maître, certains disciples de Pestalozzi restés à Yverdon, comme Rank et Kreis justement, ont fondé de nouvelles maisons dispensant un enseignement de qualité mais réservé seulement à une élite aisée, aux yeux de laquelle l'acquisition des connaissances n'est permise qu'aux catégories sociales fortunées, prolongeant en cela l'esprit du XVIII^e siècle. Pour la Commission, ce genre d'institution est révolu : « Pourquoi faire irruption dans ce château qui depuis 30 ans sert au développement d'une méthode qui a assuré à Yverdon une certaine célébrité ? La réponse est facile. Sans examiner la question de plus ou moins de mérite de cette méthode, il faut reconnaître que la cause première de l'élan et de l'enthousiasme primitifs manque : Pestalozzi est mort et ses nombreux adeptes se sont dispersés dans le monde entier pour appliquer les principes de sa méthode. En même temps donc que l'homme n'y est plus, la concentration de son enseignement dans Yverdon ne peut plus exister. Il est donc permis de croire que quelles que soient l'intelligence, l'aptitude pédagogique du locataire actuel du château, sa moralité et toutes ses qualités qui dès longtemps lui ont valu l'affection et l'estime de ceux qui le connaissent, son établissement n'est pas destiné à prendre des développements qui appartiennent au passé. »

La Municipalité souhaite le maintien du pensionnat Rank-Kreis ; elle s'oppose donc à ce que les écoles occupent le château. Pourtant, on devait être loin des effectifs atteints à l'époque de Pestalozzi, puisqu'une enquête révèle qu'en 1832 il n'y a en tout et pour tout que neuf pensionnaires, un étranger et huit Vaudois !⁹⁸ L'édilité ne perçoit pas les enjeux à venir ; elle campe sur une position très rétrograde, celle qu'elle avait déjà adoptée en 1804 pour faire venir Pestalozzi. Il s'agit en effet de « favoriser ici les pensionnats, dont une espèce attire l'autre ; et qui en définitive donnent une sorte de célébrité au lieu où ils existent, et contribuent au bien-être des habitants⁹⁹... L'établissement d'un institut au château tel qu'il existe actuellement est d'un avantage trop reconnu tant sous le rapport de l'augmentation des ressources pour l'éducation que sous celui d'attirer dans notre ville une grande foule d'étrangers. »¹⁰⁰ On le voit, l'idée démocratique de l'enseignement pour tous, alors à ses balbutiements, ne figure pas dans les priorités des politiques, surtout soucieux de voir arriver les grandes fortunes. Si Pestalozzi, avec les pédagogues de son temps, a généré un renouvellement profond de l'enseignement, base de pensée pour les esprits éclairés du XIX^e siècle, l'institution qu'il a créée à Yverdon a été au contraire une entrave au développement de l'enseignement public, puisqu'il servait de référence aux défenseurs des pensionnats, à la tête de certains desquels se trouvaient d'ailleurs ses successeurs immédiats, et qui étaient toujours réservés à une élite fortunée.

Que les institutions privées portent préjudice à l'enseignement public, c'est bien ce que constate la nouvelle Commission nommée pour statuer sur le projet du château : « Les établissements d'instruction publique sont loin d'avoir acquis à Yverdon le degré de développement, d'importance et d'intérêt, qu'ils ont atteint dans plusieurs villes du canton. Son collège est à cet égard dans un état d'infériorité déplorable... Une des causes principales et qui a le plus contribué à empêcher le collège d'Yverdon de prendre une bonne direction et se développer d'une manière convenable a été incontestablement l'existence dans cette ville des institutions particulières d'éducation, qui sont venues lui faire concurrence et lui enlever les enfants de presque tous les parents riches ou aisés. Dans les autres villes du canton, les enfants de toutes les classes, riches ou indigents, fréquentent le collège public, et ce mélange, qui sous les rapports politiques et sociaux est un grand bien, produit aussi les meilleurs résultats sur la marche et la tenue des établissements publics où il se réalise. »¹⁰¹

Contre l'avis de la Municipalité, pour laquelle le château doit continuer à abriter des institutions privées prestigieuses, la Commission pense au contraire qu'«un si beau et si vaste local» ne pourrait être mieux à même que de satisfaire aux besoins de l'instruction publique, dont elle se fait une haute idée et sur laquelle la gloire des institutions privées, de Pestalozzi notamment, doit rejaillir. Ce transfert, c'est le château qui va le réaliser: «Conservant le souvenir de l'éclat que Pestalozzi et sa méthode ont jeté, voyant aujourd'hui encore le château préféré au collège, il lui répugne d'installer l'instruction publique dans un si beau et si vaste local; dans son opinion, ce serait ainsi qu'elle le dit elle-même le *sacrifier*... Votre commission est portée d'un point de vue différent, envisageant l'instruction publique comme le plus grand des bienfaits dont l'administration puisse doter ses ressortissants et comme une de ces institutions utiles au développement de laquelle l'avenir, le bien-être et la moralité de la jeunesse sont intéressés, elle estime qu'aucun local n'est trop beau ni trop bon pour elle; bien loin de vouloir favoriser à ses dépens des institutions particulières et qui peuvent lui nuire, elle voudrait, dans la réorganisation qui va avoir lieu, donner aux établissements d'instruction publique d'Yverdon le pas et la suprématie sur tous les autres. Plus le château offre d'avantages pédagogiques, plus aussi il lui paraît qualifié pour devenir l'institut communal d'Yverdon, et si ce bâtiment n'appartenait pas déjà à la commune, elle émettrait le vœu qu'il fût acheté pour recevoir cette destination.»¹⁰²

Non seulement la morphologie de l'édifice est particulièrement bien adaptée à sa destination scolaire, mais, selon la Commission, qui ne croyait pas prévoir si juste, c'est surtout les possibilités d'extension qu'il offre qui sont prépondérantes, et avec un minimum de transformations, donc à moindres frais: «Quoique les écoles primaires et secondaires y soient au large, toute la place n'est pas employée, on l'utilisera lorsque la nécessité s'en fera sentir et pendant des siècles, il suffira presque sans frais nouveaux, à toute augmentation de population.» Le Conseil communal, lors de sa séance du 24 mars 1836, accepte la proposition de la commission et adopte les plans d'Henri Fraisse pour l'installation des écoles au château. Ainsi l'antique édifice est définitivement intégré à la vie communale. Il n'en garde pas moins son prestige et sa place, tant symbolique qu'architecturale, au sommet de la hiérarchie¹⁰³. Ce n'est plus celle du Moyen Âge qui consacre la puissance militaire, mais celle d'un siècle dont la préoccupation majeure a été l'instruction, non plus appelée à sanctionner le rang par la naissance, mais, dans l'idéal certes, la notion démocratique qui veut que chacun puisse accéder, par ses connaissances, son travail, son intelligence, à d'autres sommets, dont le pouvoir politique ne représente qu'un but parmi d'autres. Ainsi, à nos yeux, loin de disqualifier le château, cette fonction nouvelle permet au contraire de dégager toute la qualité de son architecture, qui, tout en s'adaptant à moindres frais à des destinées nouvelles, n'a rien perdu de son identité originelle, puisqu'elle n'a fait que conserver sa première place symbolique dans une hiérarchie des valeurs complètement inversée.

Cette fonction nouvelle a aussi résolu l'épineuse question de l'entretien du château, assuré par l'édilité. Celui-ci, même à transformations moindres, est resté onéreux. Les services que rendait l'édifice permettaient en effet de faire accepter à la collectivité les dépenses nécessaires. On reste d'ailleurs dans une certaine continuité puisque dès l'origine, le château, plus qu'une simple demeure privée, a toujours été l'instrument polyvalent de l'exercice du pouvoir public, concentré entre les mains d'un seul seigneur, soit les comtes et duc de Savoie puis LL.EE. de Berne. Ainsi le château a échappé à la ruine ou à des destructions bien plus fortes, qui sont souvent le lot de ceux qui deviennent de simples biens privés, coupés de leur base foncière et banale (soit la seigneurie). L'expérience contemporaine le démontre: seul celui qui dispose d'une

très grosse fortune peut prétendre entretenir un tel édifice, car il s'agit de compenser la disparition de ces revenus traditionnels.

Avec l'apparition, dès 1897 à Yverdon, d'édifices spécifiques à ce type d'activité, comme la monumentale réalisation du collège secondaire de la Place d'Armes, cette adéquation entre l'architecture du château et l'enseignement public, vérifiée pourtant jusqu'en 1974¹⁰⁴, a progressivement perdu de son évidence. En devenant un bâtiment scolaire parmi d'autres, le château n'est ainsi plus à la première place qui avait toujours été la sienne. Le remettre sur son piédestal, voilà à quoi s'est attaché, consciemment cette fois, l'Association fondée en 1956, qui va dès lors le restaurer pour y concentrer surtout des activités culturelles. On y reviendra.

L'accroissement de la population scolaire entre 1840 et 1900

En 1836, en prévoyant déjà large, pensait-on, Fraisse proposait 3 classes de garçons pour 229 élèves et 4 classes de filles pour 163 élèves. Voici quelques données qui montrent l'accroissement spectaculaire du nombre d'élèves, à la veille des premières constructions scolaires entreprises en dehors du château (1890: pavillon scolaire derrière l'hôtel de ville, démoli en 1984). Simultanément, la population yverdonnoise fait plus que doubler entre 1841 (3490 habitants) et 1900 (7985 habitants). Étonnamment, le collège et l'école moyenne restent très stables dans leurs effectifs. Aucune nouvelle classe n'est en effet ouverte à leur intention au château entre 1836 et 1895, année de leur départ sur la Place d'Armes.

	Garçons	nbre de classes	Filles	nbre de classes	Collège/école moyenne	Total
1836	~190	3	~163	4	125	378
1845	donnée globale de 400 élèves				50	450
1855	199	4	228	5	?	
1856	?	?	?	?	78	
1863	donnée globale de 490 élèves				99	589
1864	227	5	256	5	?	
1866	?	?	?	?	76	
1870	278	5	348	6	?	
1877	donnée globale de 682 élèves				120	843
1882	donnée globale de 721 élèves				~130	~850
1888	donnée globale de 813 élèves				~130	~940
1891	donnée globale de 870 élèves					

L'apport de la période scolaire aura surtout été pratique, dicté par le souci d'accueillir des enfants toujours plus nombreux (voir encadré ci-dessus) et d'améliorer constamment l'hygiène des locaux. Pour y parvenir, et dans le but de favoriser la qualité de l'enseignement, on introduit notamment la notion de volume d'air vital et l'on s'efforce de diminuer le nombre d'élèves par classe¹⁰⁵. Les travaux sont essentiellement de nature utilitaire¹⁰⁶, entrepris par une édilité imprégnée, non sans un certain paternalisme condescendant, de la mission qu'elle doit accomplir pour sortir la masse populaire de sa crasse et de son ignorance. En 1882, certains enfants n'arrivent-ils pas encore pieds nus à l'école?¹⁰⁷ Cette attitude et celle qu'on adopte désormais vis-à-vis du château sont tout entières contenues dans ce propos de l'inspecteur scolaire du second arrondissement, dénonçant l'état de dégradation et de saleté des locaux, autrefois pourtant les plus belles pièces, et venant de prescrire une série de mesures pour y remédier: «Toutes ces réparations sont urgentes; les salles qui en ont

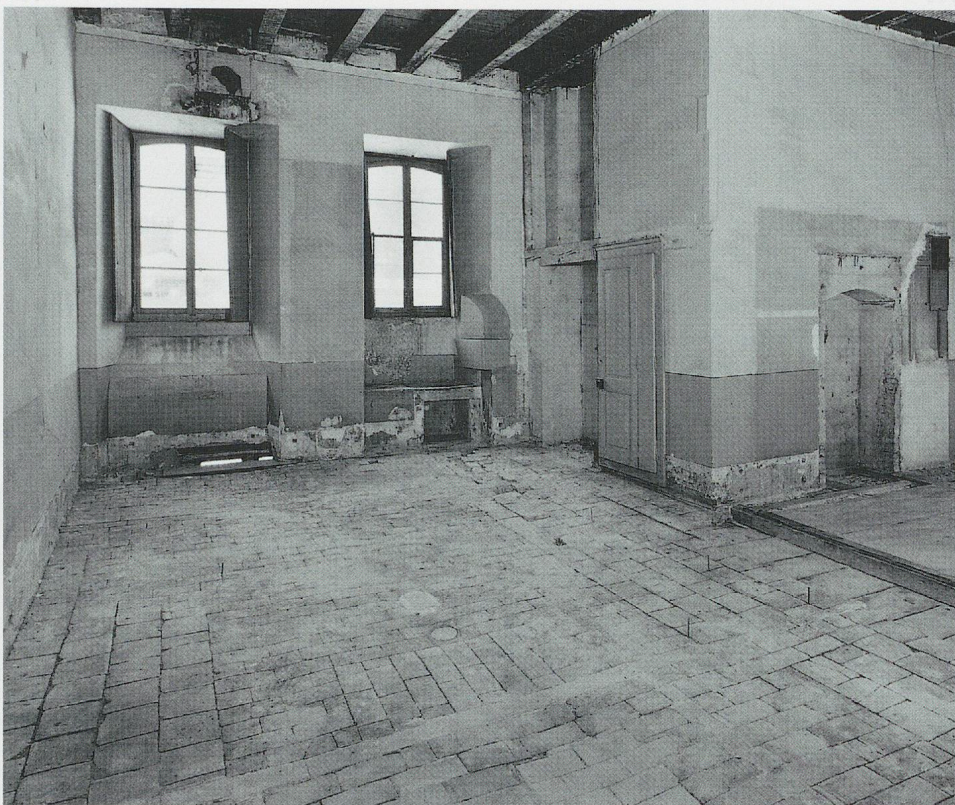
besoin renferment il est vrai les enfants du peuple, mais ceux-ci ont droit d'être placés dans des locaux convenables et, si les salles d'école ne sont ni des palais, ni des salons, elles ne doivent pas non plus être des écuries.»¹⁰⁸

Les répartitions étudiées avec les effectifs de 1836 et le premier plan général des salles de classe de 1864 (fig. XXXVII-907) montrent une profonde discrimination entre les écoles primaires et le collège/école moyenne. En effet, 423 m² sont réservés pour les 125 élèves du collège-école moyenne (3,38 m²/élève); 218 le sont pour les 190 garçons (1,14 m²/élève) de l'école primaire et 256 pour les 163 filles (1,57 m²/élève); cela en comptant la totalité des espaces, corridors compris. La commission de 1836 révèle que l'architecte avait prévu en fait moins de 1 m² par élève dans les écoles primaires (entre 0,75 m² et 0,86 m²/élève). La faveur dont jouit le collège/école moyenne, certes justifiée par un enseignement plus poussé et plus spécialisé, restera par la suite toujours une réalité. Ce fait, dans la mesure où les écarts paraissent parfois immenses, sera parfois dénoncé. Ainsi en 1845, Louis-Edouard Piguet, rapporteur de la Commission de gestion du Conseil communal, remarque que le collège compte 50 élèves et les écoles primaires 400; à l'unité, les premiers coûtent 221,30 francs à la collectivité, dont 115,30 à la charge de l'Etat, et les seconds, 14,35 francs seulement!¹⁰⁹ Un collégien vaut plus de 15 élèves primaires. En 1893, la construction du collège a été entreprise, opération qui a coûté environ 440 000 francs, soit à peu près l'équivalent d'un budget communal annuel de l'époque: ce bâtiment a été destiné aux 160 élèves environ qui le composaient¹¹⁰. Les quelque 850 élèves primaires, même s'ils ont gagné de la place, ont continué à s'entasser au château. Aux voix qui s'étaient élevées et avaient dénoncé cette discrimination, il a été répondu avec condescendance que les écoles primaires avaient pu moderniser tout leur mobilier en 1894 grâce à un legs de 20 000.- d'une dame Cordey¹¹¹. À cette occasion se généralisent les pupitres à deux places; certaines classes sont même pourvues de tables Mauchain réglables.

■ **Les dispositions générales** — Voici, décrits à grands traits, les aménagements et les principales transformations qui ont affecté le château durant cette période scolaire. Au collège-école moyenne on attribue les deux étages de l'aile sud, qui sont les mieux éclairés. Pour amplifier encore la lumière, on décide de supprimer la tour-latrines extérieure. Puis l'école des garçons prendra place dans l'aile orientale, disposant d'une belle lumière, le matin surtout. Et enfin, et ce n'est pas un hasard, l'école des filles sera logée dans les locaux, certes les plus confortables jadis, mais les moins bien situés, au rez-de-chaussée de l'aile nord et dans la partie septentrionale de l'aile ouest. La partie sud de cette dernière est encore réservée au collège qui y dispose de sa salle et de son laboratoire de physique et chimie [115-6/7+116]. Les filles entrent par l'escalier nord, alors que les garçons et les élèves du collège accèdent à leurs classes par l'entrée ouest et l'escalier de la cour intérieure¹¹².

Le directeur du collège/école moyenne était logé au château, à l'étage de l'aile nord, dans l'ancien appartement de Pestalozzi (fig. XXXVIII-908, 909). Celui-ci comportait, à proximité de la tour nord, une cuisine [210-2], éclairée par une fenêtre du côté de l'hôtel de ville, dans laquelle ont été aménagées une remise et une chambre de domestique¹¹³ (fig. 910). La cuisine desservait une salle à manger (l'ancien cabinet de 1809 pour Pestalozzi). Dans l'aile nord proprement dite, d'ouest en est, se succédaient le salon [209] (ancienne chambre de Mme Pestalozzi), le vestibule [208-2] encore borgne où débouchait l'escalier [108] de l'ancienne cuisine baillivale, rapidement transformé en cabinet avec l'ouverture d'une nouvelle fenêtre (l'escalier a été supprimé en 1864), puis deux chambres, la première [208-1+207] disposant d'une cheminée et d'armoires, dont il subsiste quelques restes; la seconde [204], aménagée en

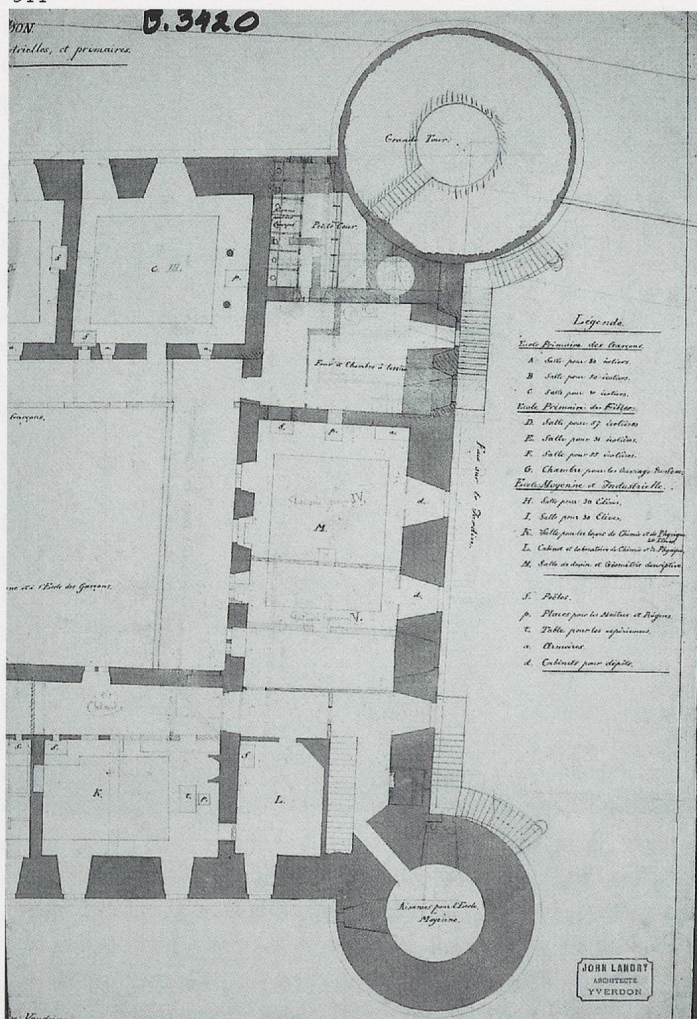
910. Château d'Yverdon, aile ouest, étage, ancienne cuisine [210-1] du directeur du collège/école moyenne, vue vers l'ouest. Etat en 1990. Le sol de terres cuites, en partie celles carrées de 1536-1539, montre les traces des cloisons ayant renfermé la dépense et la chambre du domestique. Au fond, dans l'embrasure de la fenêtre de droite, on aperçoit encore deux évier de pierre. À gauche, avant le percement de la fenêtre en 1877, se trouvaient une cheminée (dont on voit les traces du canal) et un potager à trois trous en molasse. Cette aire a ensuite servi de salle de chimie et physique, alors que la salle à manger adjacente [210-2] (l'ancien cabinet de Pestalozzi) a fait office de dépôt pour le matériel utilisé dans l'enseignement de ces deux disciplines. Au fond à droite, la porte fermée donne sur l'escalier allant à la tour nord et sur le demi-étage, au-dessus de [210-2]. Cet ensemble, édifié en 1809, a été enlevé en 1994 pour revaloriser le chemin de ronde et l'entrée médiévale de la tour. (Fibbi-Aeppli)



1810, n'a pas subi de modifications profondes. Le prix de la location était évalué en 1859 à 300 francs par an. Hormis la cuisine et peut-être la salle à manger, toutes les chambres étaient pourvues de papiers peints, dont quelques restes ont été retrouvés dans l'ancien salon [209]. Le directeur Grandjean occupera l'appartement jusqu'à sa mort, survenue en 1865. Renouant en quelque sorte avec l'institution de la garde, la ville engage un concierge, chargé de nettoyer les locaux et aussi de surveiller les entrées et surtout les sorties. Celui-ci dispose d'un petit local [104], qu'on lui construit en 1838 dans le vestibule d'entrée, ainsi que du rez-de-chaussée et de l'étage de la tour est [101 et 201].

Les travaux vont dès 1838 viser à accroître la luminosité des salles, et surtout leur hygiène: elles seront fréquemment repeintes et leur plancher, rapidement usé, changé souvent. De façon assez systématique aussi, les embrasures des fenêtres sont élargies afin de fournir une lumière plus abondante. À cette période, et jusqu'en 1903, les dernières baies à encadrement rectangulaire ou à arc surbaissé sont ouvertes. Les poêles en fer, qui sont installés lors des premiers aménagements, sont rapidement remplacés par d'autres comportant une carapace intérieure en terre réfractaire. La fonte des premiers dégageait, à la longue et par très forte combustion, du monoxyde de carbone. Les derniers poêles n'ont disparu que très récemment, au moment de l'introduction du chauffage central en 1972. Pratiquement jusque dans les années 1890, le mobilier scolaire comportait de longues tables et des bancs sur lesquels les élèves s'entassaient en se faisant face probablement.

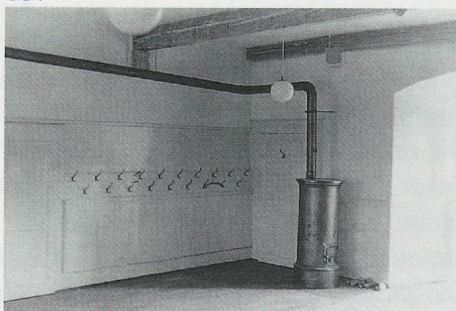
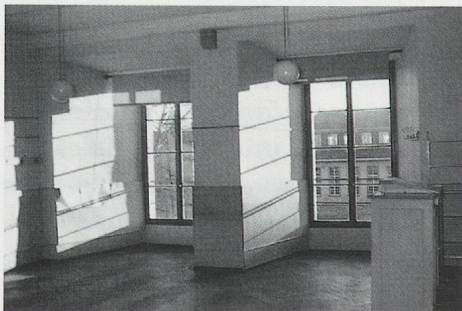
■ **Les transformations principales** – *Les premiers travaux de 1838 (plans 6-23, rose)* – La plupart des travaux de maçonnerie sont conduits par l'entrepreneur et architecte Francis Landry, qui a assurément fortement influencé la façon de leur exécution. L'aile nord, qui abrite l'école primaire des filles, ne subit pratiquement aucun changement. Seule la cloison séparant l'ancienne chambre d'audience et celle du bailli est démolie afin d'obtenir un vaste local unique [107] pour la première classe des filles; on lui substitue une colonne en fer (cf. fig. 674). Dans l'aile occidentale, on ferme le corridor [115-1+2] dans le



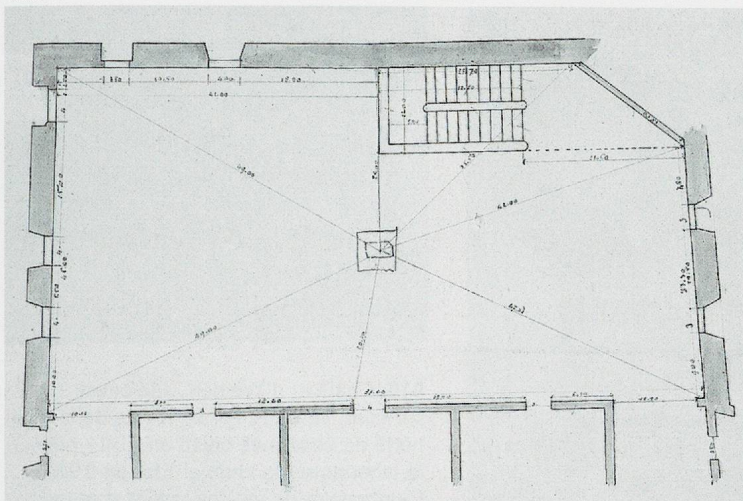
prolongement de la cloison entre l'ancienne cuisine [115-5] et la salle attenante au sud [115-6], cela pour séparer de façon complète l'école des filles du collège. Le corridor [115-3] desservant ce dernier reçoit une nouvelle porte, qui remplace la fenêtre à meneau; les deux pièces adjacentes ont été réunies en une salle unique [115-6+7], destinée à l'enseignement de la physique et de la chimie, pour laquelle on supprime les deux dernières fenêtres à croisée de pierre, trop hautes et pas assez lumineuses, au profit de celles à arc surbaissé, toujours copiées sur leurs voisines. La pièce attenante au sud [116] devient un dépôt pour le matériel nécessaire aux expériences de physique et de chimie.

L'aile sud, sur deux étages, est destinée au collège/école moyenne (fig. 911 et 912). La salle [120-2] qui avait été refusée à Pestalozzi est enfin construite, sa cloison ouest est placée dans le prolongement de la façade sur cour de l'aile occidentale et continue ainsi son corridor [120-1] jusqu'à la courtine sud. On perce à cette occasion une nouvelle baie, qui dédouble celle ouverte en 1779 (fig. 913). La salle est desservie par un vestibule [120-3+4] qui donne aussi

911. Château d'Yverdon, aile sud, rez-de-chaussée, aménagement des salles d'école par Francis Landry, 10 janvier 1838, échelle de l'original: 1:100. Seule la moitié sud de ce plan est conservée. Le plan a reçu de nouvelles adjonctions vers 1870, soit le projet des escaliers d'accès depuis le jardin sud, ainsi que de nouvelles latrines dans la cour de la grande tour. Il faut observer deux fenêtres à meneau de 1536-1539 dans la façade sur cour de l'aile sud. La salle M n'a jamais été réalisée puisque la cloison en pan de bois séparant [120-5] de [120-1 à 4] a été maintenue. Le vestibule [120-3+4], non prévu sur ce plan, a pourtant été réalisé. On réunit les salles [115-6] et [115-7] pour la future salle de physique. (ACV, AMH, B3420, R. Gindroz)



912. Château d'Yverdon, aile sud, étage, projet d'aménagement pour trois salles de classe du collège, par Francis Landry, novembre 1838, 1:100, qui sera réalisé. Ces dispositions ont perduré jusqu'à la restauration de ce que Pierre Margot pensait être la *camera domini*, en 1978. Une des fenêtres à croisée de pierre subsiste toujours. L'étage de l'aile ouest n'est pas encore aménagé en salles de classe. (ACV, AMH, B3423, R. Gindroz)



915. Château d'Yverdon, relevé de la cour intérieure par John Landry, alors âgé de 15 ans, daté du 20 mai 1864, échelle de l'original: 1:100 (détail). En bas, on remarque les vestibules construits en 1838 pour desservir chacune des trois classes de l'école primaire des garçons. Dans l'angle ouest, une porte a remplacé la fenêtre à meneau et l'ancienne porte de 1700 a été obturée. La cage d'escalier de 1779 est particulièrement bien représentée. (ACV, AMH, B3419, R. Gindroz)

913. Château d'Yverdon, aile sud, étage, salle [120-2], vue vers l'ouest. Etat en 1960, avant la restauration de la salle des Pas-Perdus. La fenêtre de droite est ouverte en 1839, celle de gauche existe depuis 1779. Elles ont sans doute été agrandies vers le bas par la suite. À l'emplacement de celle de droite se trouve maintenant la partie orientale du contrecœur de la cheminée de l'*aula* médiévale, restitué en 1963 par Pierre Margot. Comparer avec fig. 567. (P. Margot)

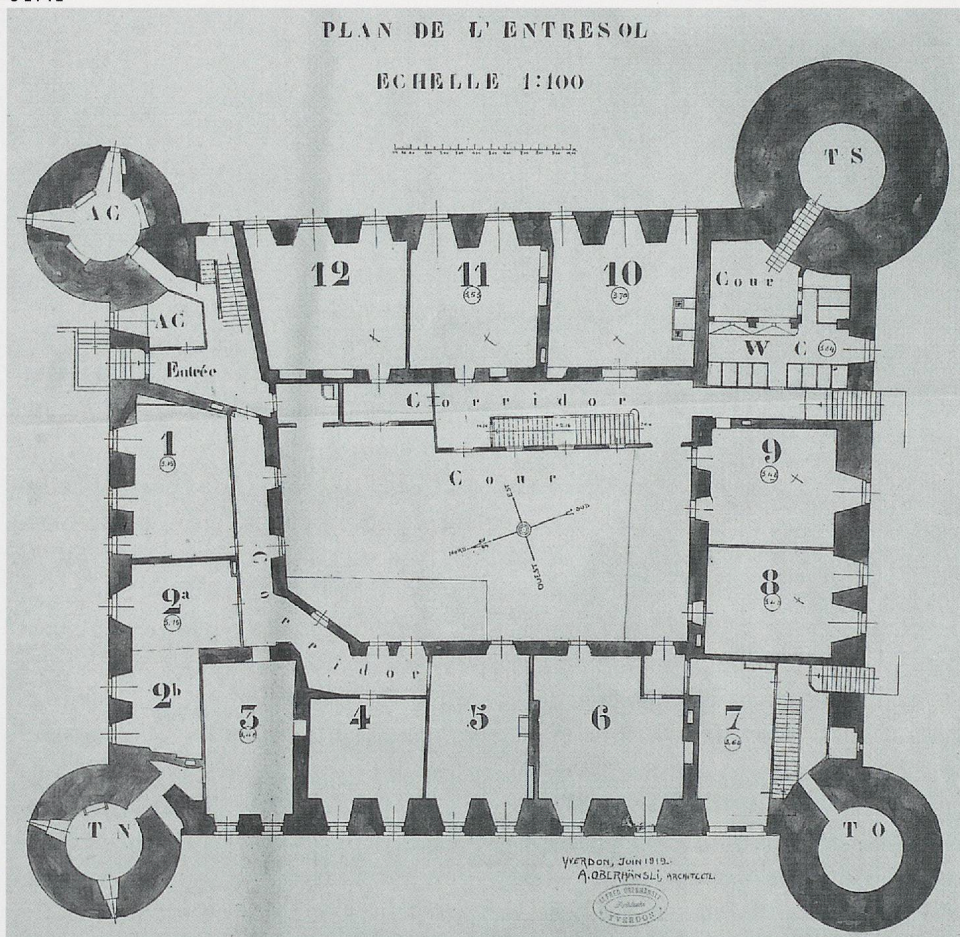
914. Château d'Yverdon, aile sud, rez-de-chaussée, salle de classe dans l'ancienne chambre des armoiries [120-5], vue en direction du sud. Etat en 1960, avant la restauration de la salle des Pas-Perdus. Les médiocres photographies de Pierre Margot sont les seuls témoins représentant les salles de classe avant leur disparition. Ces salles sont déjà vides, le mobilier et les élèves sont partis. Les deux portes donnent dans des niches murales, celle de droite aménagée dans l'ancienne cheminée de la boulangerie bernoise, celle de gauche dans le départ de l'escalier allant à la grande tour. On observe les portemanteaux et le matériel de chauffage, un poêle en terre réfractaire avec enveloppe de fer. On remarque les poutres du solivage de 1666-1667 ainsi que l'embrasure de la fenêtre de 1686. Comparer avec fig. 568, et fig. 979. (P. Margot)

accès à sa voisine, l'ancienne chambre des armoiries (fig. 914). L'entrée du vestibule est encore celle de 1700, à l'est de la fenêtre à meneau. À l'étage, toujours accessible par l'escalier de 1805 (dans le vestibule [120-1]), les trois salles de classe du collège sont aménagées dans l'espace de l'ancien dortoir [219], et desservies par un corridor qui longe la façade sur cour. La plus spacieuse, située à l'est, sert de classe de dessin artistique et surtout géométrique¹¹⁴.

Le rez-de-chaussée de l'aile orientale renferme trois grandes classes pour l'école primaire des garçons. Afin de gagner de la place, on supprime le vestibule commun donnant sur les deux chambres [127 et 128] au nord de celle de l'ancienne chapelle catholique. Une entrée directe à chacune des pièces remplace la porte de 1722 (cf. fig. 706 et 907), qui est obturée, de même que les deux grandes fenêtres rectangulaires. Pour pallier l'absence de corridor, un vestibule extérieur est construit en pierres jaunes, pour les encadrements sans doute, et en carrons pour la maçonnerie¹¹⁵ (fig. 915); il est recouvert d'un toit en appentis, placé en dessous des fenêtres de la bibliothèque. L'éclairage venant de la courtine orientale étant jugé insuffisant, on décide alors de supprimer toutes les anciennes baies, qui formaient un ensemble disparate, pour en créer sept nouvelles, sur le modèle des quatre qui préexistaient au second étage, mais de proportions moins élancées¹¹⁶ (plan 35.4). L'ancienne salle de prières de Pestalozzi est désormais éclairée par trois fenêtres; la menuiserie, soit les châssis de fenêtre, un boisage à hauteur d'appui, une armoire et des tablars, est réalisée par le menuisier Henri Rapit¹¹⁷. À la fin de l'hiver 1838, elle accueille la classe de M. Guex, en attente dans le bâtiment de l'ancien tirage, réunissant pas loin de 110 garçons issus des couches les plus défavorisées de la population¹¹⁸. Sous son successeur, M. Jaques, ce nombre n'excédera pas la soixantaine dans les années 1850. Comme l'ancienne *Herrensaal* doit recevoir deux de ces fenêtres à l'emplacement de celle à meneau, on décide de déplacer la cloison vers le nord afin d'aménager les embrasures de façon satisfaisante¹¹⁹ (plan 12). À cette époque disparaissent les deux petits locaux appuyés contre le mur séparant l'aile orientale de la cour d'entrée pour former un espace unique avec la pièce voisine au sud. Cela entraîne la condamnation de la porte en plein cintre, dont une partie de l'embrasure est récupérée pour la niche d'un poêle qui est agrandi (cf. fig. 704).

Les transformations ultérieures (plans 6-23, violet clair) – La répartition entre les trois écoles et les distributions sont rapidement modifiées avec l'accroissement des effectifs des écoles primaires. En 1841, l'école des garçons s'étend dans l'ancienne «salle des armoiries» de l'aile sud. L'accès ne se fait plus depuis l'ouest mais depuis le vestibule desservant la buanderie [122]¹²⁰. On perce une porte dans le mur oriental de la classe. Le vestibule [120-4] est converti en réduit et prison. À cet effet, on condamne la porte de 1700, remplacée par un œil-de-bœuf, et déplacée un peu plus à l'ouest [dans 120-3]; elle sera jusqu'en 1857 le seul accès pour le collège (plan 36.2). À cette occasion, le directeur du collège, Louis Amsler, demande que le vestibule de l'aile occidentale soit transformé en laboratoire de chimie [115-3] afin de desservir la salle d'histoire naturelle attenante [115-6+7]. On supprime alors la porte qui est à nouveau convertie en fenêtre¹²¹. À côté, une cheminée est construite pour les expériences (fig. 916). Dès 1854, la salle des sciences naturelles et son laboratoire deviennent le fief de Louis Rochat, un excellent enseignant qui

917.1

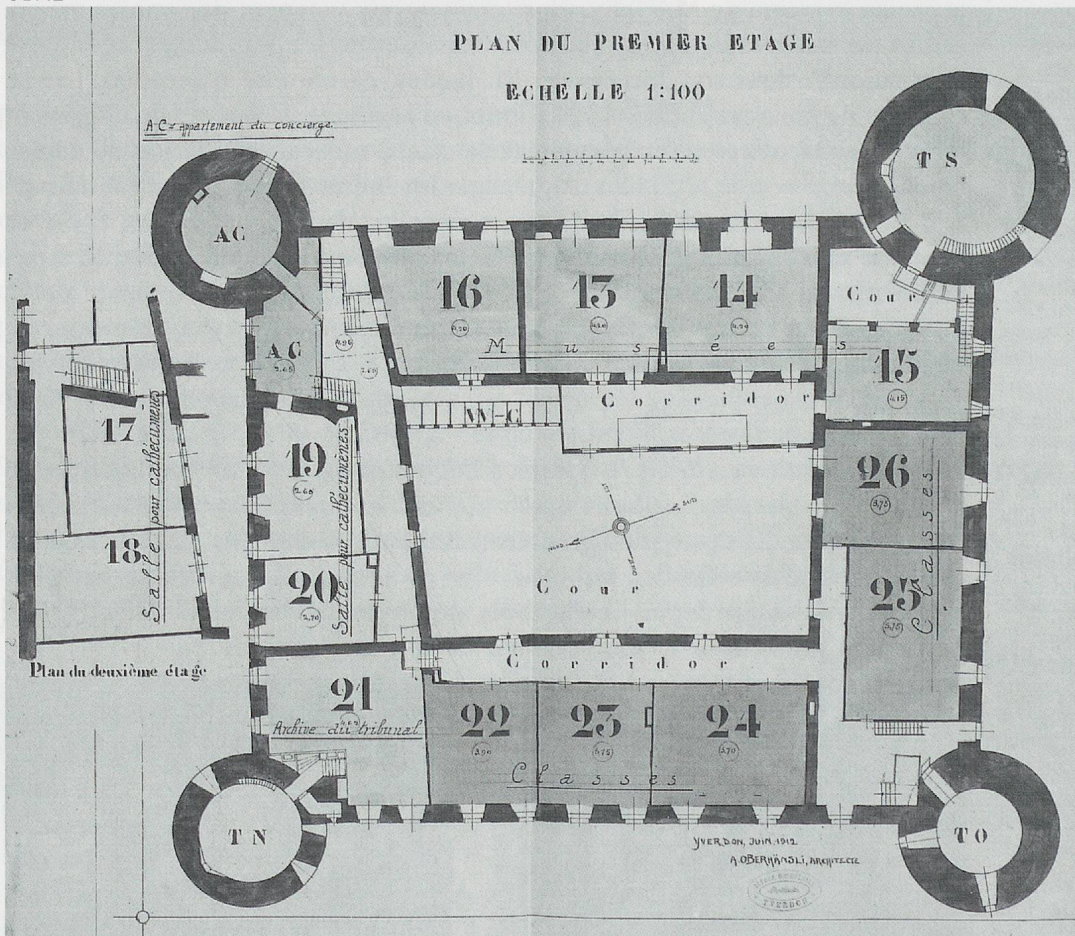


916

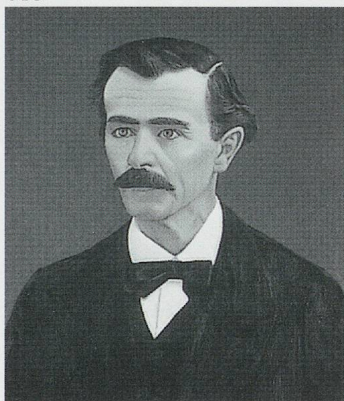


916. Château d'Yverdon, aile ouest, mur sur cour, vu de [115-3], restes de la hotte de cheminée créée en 1841 pour le laboratoire de chimie. Etat en 1967. L'embrasure de gauche, ayant contenu primitivement une fenêtre à meneau, a été agrandie en porte en 1838 pour le collège. Elle redevient fenêtre en 1841 pour le laboratoire. La porte de droite est une création nouvelle de 1857, toujours pour le collège. (P. Margot)

917.2



917. Château d'Yverdon :
1. Plan du rez-de-chaussée.
2. Plan des étages, 1912, par l'architecte Alfred Oberhänsli. Cet architecte a été appelé à dresser un plan général de ces deux niveaux pour étudier la réaffectation des locaux après le départ d'une grande partie des écoles primaires, logées dans le bâtiment scolaire Pestalozzi, tout neuf. (AY, cartable «château», Fibbi-Aeppli)



918. Portrait photographique de Louis Rochat (1827–1882). Louis Rochat était originaire de la Vallée de Joux, il enseigna au collège de 1854 à 1881. Sa façon d'aborder sa tâche d'enseignant était toute personnelle. Il utilisait peu les manuels et rédigeait lui-même ses cours, agrémentés de nombreux dessins, ce qui était une qualité rare à une époque où l'écrit dominait. Ses leçons privilégiaient l'observation sur le terrain et l'expérimentation. Il était soucieux également d'inculquer à ses élèves une méthode de travail, davantage que l'accumulation de connaissances théoriques. Rochat a aussi été conservateur du Musée d'Yverdon, en l'enrichissant de collections archéologiques et d'histoire naturelle. Il y a amené notamment les objets trouvés dans ses fouilles des principaux sites lacustres de la partie sud du lac de Neuchâtel. Il a exploré également le site du « pré de la Cure », au nord du *castrum* (actuelle rue des Philosophes), où il a pu mettre le premier en évidence les traces d'un important cimetière du Haut Moyen Âge (IVe-VIIIe siècle). Il a été de plus le fondateur, avec son ami Roger de Guimps, d'une société protectrice des animaux. (MY)

distille son savoir «un cigare éteint entre les dents», d'après le très vivant témoignage du botaniste réputé Henry Correvon (voir encadré).

En compensation, l'école moyenne va occuper dès 1841 la partie méridionale de l'étage de l'aile occidentale [215], qui est subdivisée en deux salles de classes [215-4] et [215-3] donnant sur un corridor [205-7], placé du côté de la cour intérieure¹²² (fig. 917). L'année suivante, après le départ des catholiques en 1841, leur ancienne chapelle est réduite pour l'établissement d'une troisième classe [215-2] et de la portion de corridor correspondante [215-6]. La cour-tine occidentale est percée de deux nouvelles fenêtres en arc surbaissé, placées dans l'axe de celles du premier étage (plan 23). La quatrième au nord [215-1+5], la plus spacieuse, à laquelle aboutit le corridor, est utilisée comme salle de prière et classe d'étude en temps normal. Elle accueille les bals et spectacles de théâtre pour les grandes occasions, comme les promotions et les séances de remise de prix par exemple, tout cela sous le regard de la statue en buste de Pestalozzi. Une porte est rétablie avec la cuisine [210-1] de l'appartement du directeur, afin que celui-ci puisse venir aisément surveiller les élèves¹²³.

En 1857, lorsque la salle occidentale de l'aile sud [120-2] devra à son tour être destinée à l'école primaire des garçons, la communication entre le petit vestibule [120-3] et celui [120-1] desservant l'escalier occidental sera supprimée. Les collégiens entrèrent alors par une nouvelle porte qu'on crée dans le mur de façade de l'aile occidentale à l'angle de la cour [115-3-sud]¹²⁴. À l'étage de cette même aile, la salle [215-2] est partagée en deux, chacune éclairée par une seule fenêtre; l'une sera destinée à l'enseignement de l'allemand, l'autre au chant¹²⁵.

Notre description un peu aride des dispositions générales du collège au début des années 1860 peut être heureusement illustrée par le témoignage du botaniste Henry Correvon, qui en livre une description très complète¹²⁶. S'il évoque également l'école primaire des garçons, puisqu'on accède à celle-ci par la même entrée [010] et la même cour [129] que le collège, il ne dit rien en revanche de l'école primaire des filles, car cette dernière est complètement séparée avec sa propre entrée au nord.

Les souvenirs d'Henry Correvon¹²⁷

«C'était dans le vieux château-fort des comtes de Savoie, transformé par LL.EE. pour le confort de messieurs leurs baillis et aménagé par Pestalozzi en institut de bienfaisance. On entrait par une large porte donnant sur «la Place» et on passait devant les vastes caves [010] que nos maîtres bernois avaient établies pour recevoir la dîme des vins de la contrée. Elles étaient louées à des marchands de vin et l'odeur de vinoche qui s'en échappait nous prenait à la gorge quand on montait le large escalier [012] qui donnait dans la cour [129]. Cette cour était vaste et bien aérée et le père Trosset, dit «Taupette», qui était chargé de sonner les heures et les dix minutes, y régnait en maître. Sur cette cour donnaient les 5 classes de l'école primaire, la cinquième sous les ordres du régent Baatard [128], la quatrième sous ceux de Monsieur Jaques [127], la troisième sous ceux de Mr Pétremand [126], la deuxième où dominait Monsieur Fiaux [120-5] et la première où régnait Mr Lecoultré [120-2]. Les élèves entrant au Collège, sautaient généralement par dessus ces deux dernières et entraient dans la classe préparatoire. Quand mon tuteur, le vieux pasteur Garin, ma mère et mon oncle, le Conseiller d'Etat, eurent décidé que j'entrerais au Collège, je me crus devenu un personnage.

»La porte d'entrée [dans 120-1] donnait sur la cour à main droite; on trouvait la salle d'histoire naturelle [115-6+7], avec à côté le laboratoire de physique et de chimie [115-3]. Le maître en était Louis Rochat (fig. 918)¹²⁸, d'heureuse mémoire, le plus brave homme qu'on puisse imaginer, l'idole de ses élèves, mais non celle des mères de famille qui voyaient se transformer leur cuisine et leur salle à manger en succursales dudit laboratoire par les élèves enthousiastes. Le maître, que

nous nommions «Louis» parce que personne n'avait le droit de lui donner un sobriquet, enseignait généralement debout, un cigare éteint entre les dents, devant une table noire sur laquelle il posait l'un de ses genoux ; il tenait sa canne en main, appuyée sur ladite table. Ainsi porté, il parlait familièrement sans aucune pédanterie, en ami, en optimiste : «Allons mes petits amis courage ! Je sais que nous passerons bien nos examens.» Il nous inspirait confiance, en lui et en nous-mêmes. Il nous conduisait à l'usine à gaz, récemment installée, aux fossiles des calcaires de Chamblon, dans les marais et nous expliquait ainsi sur place «in situ» les secrets de la nature. C'était un excellent éducateur en même temps qu'un constructeur. Je lui dois beaucoup bien qu'il n'eût pas connu grand chose à la botanique.

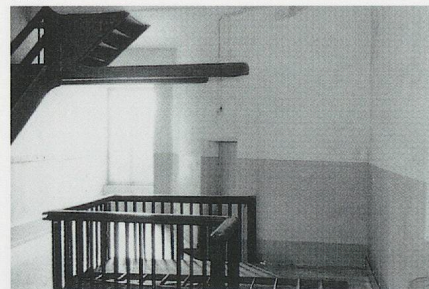
» On montait à l'étage [par l'escalier dans 120-1 contre 116] et l'on se trouvait en présence des vastes corridors (fig. 919-920) «carronnés» de Pestalozzi sur lesquels s'ouvraient les salles. Il y avait d'abord à main droite celle de géographie et d'histoire [219-1] de M. Bastian, homme correct, droit et impassible que nous respections sans l'aimer beaucoup. Il était le seul sans surnom et avait remplacé le fameux Pierre-François Vallotton qui avait laissé à Yverdon une réputation d'homme colérique. Les élèves lui en faisaient de toutes rudes mais c'était un très brave homme qui manquait de la plus élémentaire psychologie et se fâchait pour la moindre difficulté. Comme Cincinnatus, il s'était retiré dans les champs et maniait la charrue dans la vallée de la Broye.

» En face s'ouvrait la salle de latin et de grec [219-3] où régnait M. Vuillémot de Lausanne, dit l'«anabolite». Il était lui aussi rageur et nous lançait parfois à la tête ce qui lui tombait sous la main : gros dictionnaire, voire, parfois, un encrier, en nous apostrophant des épithètes suivantes : Bellos, Belloses, archibêtes archibussards [?], mais il avait de la poésie et l'amour des fleurs, et avait fait établir devant la fenêtre une étagère sur laquelle il cultivait des pots de géraniums, d'héliotropes, d'œillets, etc, que nous étions à tour de rôle chargés d'arroser, chacun à sa semaine. » Monsieur Jaccard, dit «Ourson», occupait le fond du couloir [219-4], avec deux fenêtres donnant au midi [en réalité, une seule], sur la place de gymnastique. Il dessinait bien mais était peu sympathique.

» Le couloir se dirigeant au nord [215-6] était le plus important. Il y avait là la salle de français [215-4] où se trouvait d'abord M. Charles Roland, beau garçon qui fit tourner bien des têtes aux jeunes filles d'Yverdon. Il partit pour Bucarest et fut remplacé momentanément par un Mr Rollier de La Neuveville, dont le souvenir pour moi est fleuri et aromatisé de lavande. Il nous avait apporté un jour des rochers dominant le Schlossberg sur le lac de Bienne un bouquet de fleurs de lavande et nous expliqua que cette délicieuse méridionale croissait là à l'état sauvage, chose alors inexpliquée. Il devint maître de gymnastique, nous apprit le reck et les parallèles et nous faisait jouer à barrer les jours d'hiver. Son successeur pour le français fut Mr Maden [?], un Français d'outre-Jura, très pédant, au front large et proéminent, à l'accent fortement franc-comtois.

» Venait ensuite la salle d'arithmétique [215-3], où régnait Mr Reymond dit «Coco». C'était un excellent homme, que je crois avoir été fort savant. Il portait des guêtres et nous tenait tous pour de petits sauvages. Il avait la prétention d'apprendre des sciences abominables, telles que l'algèbre, la trigonométrie et les logarithmes, à nous autres qui ne demandions qu'à vivre heureux. Et il était la bête noire des élèves qui, à l'instar du soussigné, auraient donné tout au monde pour ne jamais entendre parler de mathématiques. Par-dessus le marché, il devint directeur du collège, en remplacement de M. Grandjean (auteur d'une grammaire française). Comme tel, il flagellait la jeunesse yverdonnoise qu'il tenait en très petite estime, à cause de son manque de discipline et disait-il de propreté. Quant on affichait une convocation dans la grande salle [215-1+5], nous savions ce qui nous attendait et il y avait de l'électricité dans l'air. C'était à propos des frasques commises par des élèves d'une seule des classes, mais tous étaient appréhendés. «Tressez-leur des couronnes à ceux qui se comportent si bien, tant il est vrai qu'à Yverdon on ne sait rien faire comme il faut. Allez voir à Zurich comment les élèves se comportent.»

919

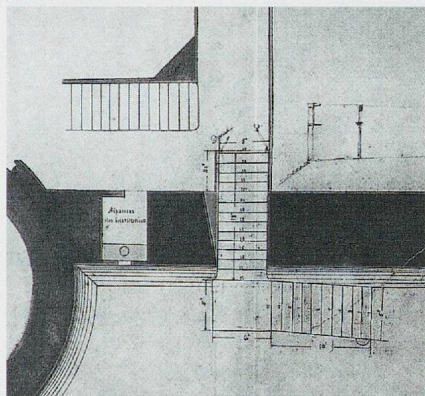


920



919. Château d'Yverdon, extrémité sud de l'aile ouest, étage, vestibule [219-1]. Etat en 1974, après le départ de l'école normale. Au premier plan, le garde-corps entourant la trémie de l'escalier de 1805 venant de l'étage inférieur. À gauche, un autre escalier droit allant aux combles. À l'arrière, l'entrée à la tour des Juifs, dont le seuil est situé plus bas que le sol de 1666-1667. Au fond, ancienne porte créée en 1806 pour accéder à la tour-latrines, transformée à partir de 1839 en simple fenêtre. (P. Margot)

920. Château d'Yverdon, aile sud, étage, vestibule [219-1] aménagé en 1839 pour desservir trois salles de classe du collège, vue vers l'est. Etat en 1974, après le départ de l'école normale. Le sol est encore formé de terres cuites carrées, non pas de l'époque de Pestalozzi mais de 1536-1539, réemployées sur le sol de 1666-1667. (P. Margot)



921. Château d'Yverdon, extrémité sud de l'aile ouest, projet d'entrée pour le collège-école moyenne, juillet 1871, de Jules Landry, échelle de l'original : 1 : 50 (détail). L'escalier a réutilisé l'embrasure de la fenêtre en 1778, il débouche dans le vestibule [120-11]. Contre [116], l'escalier qui permet de se rendre au deuxième étage. Dans l'épaisseur de la courtine, les latrines des instituteurs, situées sur le conduit de celles du Moyen Âge. (AY, Cartable n° 4 «écoles», n° 29, Fibbi-Aeppli)

»C'était dans cette même grande salle, où trônait le buste de Pestalozzi, que les élèves se réunissaient chaque matin pour le culte à l'ouverture des cours. Ce culte était fait par le pasteur Roland, le plus brave homme du monde, et durait vingt minutes. Le même pasteur Roland nous donnait les leçons de religion.

»La salle d'allemand, de fâcheuse mémoire, donnait sur le même corridor [215-2a ou b]. Ses murs en ont entendu de toutes sortes. Le maître de Céans était un certain M. Greiner dit «Toutit». Il considérait très sérieusement Berlin comme le centre du monde ; il ne sortait jamais qu'avec un tube, assez caduc, je dois le dire, qu'il soignait et lustrait en entrant dans la salle et il le posait religieusement sur une chaise. Il avait la figure ronde et glabre, un gros ventre sur des jambes d'allumettes et était constamment l'objet des moqueries et des farces de nous autres. Très aimable avec ceux qu'il favorisait sur des [...] particulières ; il malmenait ceux qui n'avaient pas le don de lui plaire. «Naya chez fous plantirai là à l'examen.» À un des élèves qui d'emblée ne lui plaisait pas, il avait dit dès sa première apparition en classe : «Naya fous me plaisez pas avec votre mine de singe, nous serons pas bons amis.» Un jour il nous dictait : «Ecrifez et tratuisez : le palaine est la plus grand des poissons». Réaction violente dans la salle. «Non m'sieur, la baleine n'est pas un poisson, c'est Mr Rochat qui nous l'a dit ; elle est un mammifère.» Un jour que Grandjean en avait fait des siennes, il dit : «Naya Grandjean, prenez la porte.» Et Grandjean se leva, enleva la porte de ses gonds et la plaça à côté. «Naya», dit-il, «passez la porte». Et Grandjean passa la porte dans le corridor. Immédiatement le directeur fut appelé et il y eut, le soir, réunion dans la grande salle. »Il y avait encore le maître de chant, Mr Lecoultre [215-2a ou b], qui nous apprenait le solfège et nous faisait chanter «Probes cœurs, gais chanteurs» ou bien «À travers les bois, à travers les plaines».

»Je garde un souvenir cuisant de mon service de cadet et des exercices du samedi après-midi qui avaient lieu sur la «Place d'Armes» derrière le lac par Mr Engel, dit «Tac». C'était un homme terrible qui ne nous traitait pas en demoiselles. «Nom de nom, vos fusils sont-ils de coton, maniez-moi ça un peu virilement.» J'étais mal vu de lui parce que peu discipliné, hélas ! Un jour de petite guerre à Chamblon, je m'étais laissé brûler un doigt par une cartouche. Mais, autre fait plus grave, j'étais arrivé trop tard et sans mon fusil à la convocation du chef pour aller à la rencontre des cadets neuchâtelois, si bien qu'on me traita en [...] du bataillon. Et pourtant celui qui écrit ces lignes est un admirateur sans réserve de la discipline militaire. Mais voilà, il n'a pas l'esprit militaire et ce fait est illustré par une photographie qu'il a sous les yeux et représentant ses quatre fils gradés et lui-même en simple uniforme de Landsturm.»

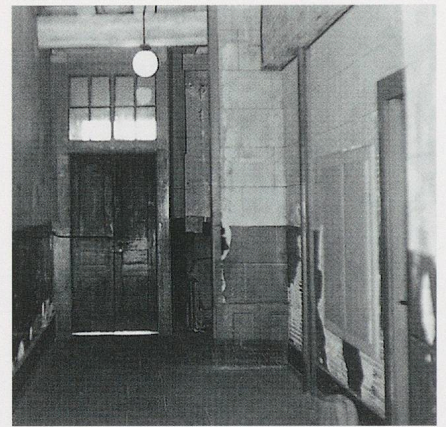
En 1866, le directeur Grandjean meurt, ce qui permet à l'école des filles de s'étendre à l'étage et de gagner ainsi en 1867 deux nouvelles salles d'école, dans lesquelles vont se donner notamment les leçons de couture¹²⁹. Les papiers peints couvrant l'ancien salon [209], le cabinet [208-2] et la chambre [207] sont enlevés et les murs simplement blanchis comme dans toutes les autres classes. La cloison séparant [207] et [208] est supprimée pour obtenir un volume unique ajouré d'une fenêtre supplémentaire placée dans l'axe du galandage disparu. L'embrasure de la baie éclairant [207] est élargie. Des stores de toile auraient dû être posés afin de tamiser le soleil matinal de l'été, mais la Municipalité juge cette dépense inutile¹³⁰. Au rez-de-chaussée, la salle de classe [107] est encore agrandie au détriment de l'escalier [108] qui donnait accès à l'appartement. La cloison est remplacée par une colonne en fer semblable à celle posée en 1838 au milieu de la salle [107]¹³¹ (cf. fig. 663).

L'année 1871 marque une nouvelle étape importante. Sous la pression des besoins de locaux nouveaux pour les écoles primaires, celle des garçons va opérer la jonction avec celle des filles (mais sans communication !) dans l'aile occidentale et rejeter l'ensemble du collège et de l'école moyenne à l'étage. Se pose à nouveau le problème des entrées séparées, puisque celle du

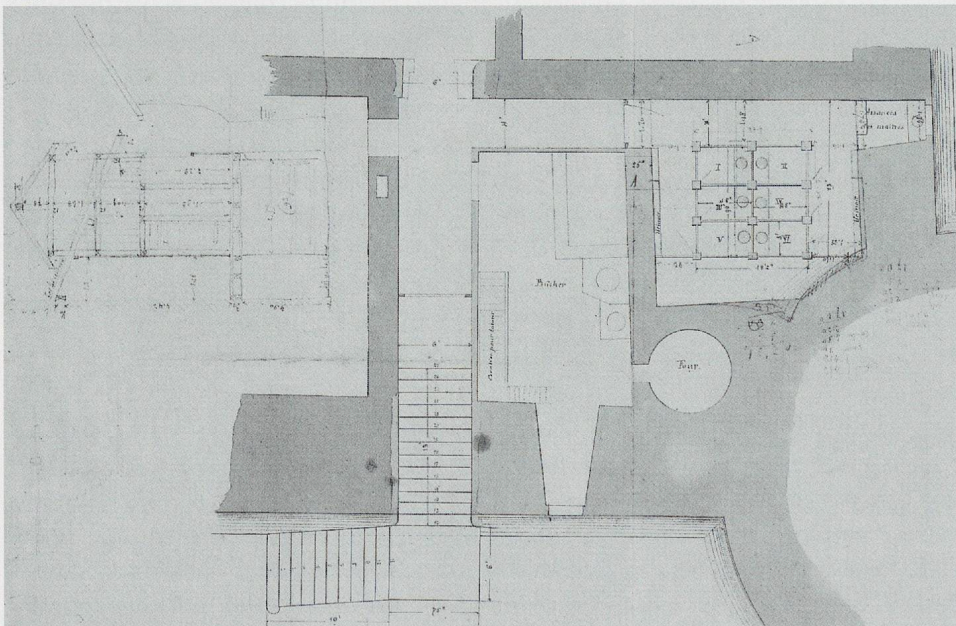
collège, dans la façade occidentale de la cour [115-3-sud], ne peut être utilisée sans croisement avec les garçons primaires qui doivent occuper l'ancienne salle de chimie et physique [115-6+7]. La salle voisine [116], qui servait à entreposer les instruments, est aussi convertie en salle de classe pour les garçons. Son éclairage insuffisant est amélioré en 1881 par l'ouverture d'une seconde fenêtre tout contre la tour des Juifs. Sommée d'un arc de décharge en brique creuse, elle est la dernière de ce type à être percée sur cette façade¹³². L'enseignement des sciences naturelles occupera désormais l'ancienne cuisine de l'appartement Grandjean [210-1], la salle à manger [210-2] servant de laboratoire et de dépôt.

La question des entrées est complètement revue. L'entrée commune depuis les caves occidentales est supprimée¹³³. Existant depuis les origines du château, cette liaison directe entre les caves et la cour intérieure disparaît alors. La trémie de l'escalier de 1778 est couverte de fortes planches; cela permet de gagner un espace couvert pour les récréations. Une solution d'envergure allait être trouvée avec les deux escaliers aménagés contre la courtine sud. Le premier (fig. 921-922), contre la tour des Juifs, pourrait communiquer directement avec l'escalier intérieur conduisant au second étage; on ne conserve que le bout de corridor [120-1] nécessaire à cette liaison, bien séparé de celui qui dessert les nouvelles classes primaires [116 et 115-6+7]. Le second, non loin de la grande tour, donne dans l'ancienne buanderie [123], dans laquelle on aménage un corridor permettant d'accéder à la cour intérieure (fig. 923). Dans cette dernière, la zone nécessaire aux divers accès pour l'école des garçons est séparée par une cloison en bois de l'espace de récréation pour les filles, longtemps confiné dans le seul corridor de l'aile nord¹³⁴. Ce qui reste de l'ancienne buanderie sera utilisé comme bûcher. Jules Landry, qui a fourni les plans de transformations, se voit accorder leur exécution pour 5 400 francs¹³⁵.

Ces deux escaliers, loin de l'enlaidir, vont au contraire conférer une meilleure assise à la façade sud, donnant jusque-là l'impression d'être borgne, parce que ses rares fenêtres avaient tendance à être noyées dans de trop grandes surfaces crépies (fig. 924). Les enfants passant par là devaient certainement se contenir pour ne pas asperger leurs petits camarades avec l'eau de la fontaine installée dans l'épaisseur du talus entre les deux volées d'escaliers. Elle n'avait en tout cas pas manqué de séduire l'écrivain C.-F. Landry et son photographe, Maurice Blanc, dans leurs *Promenades autour des trois lacs*¹³⁶ (fig. 925-926). À ce moment-là, le château, à l'image de ses autres façades sur la ville, s'ouvre véritablement sur les prairies attenantes que l'agglomération



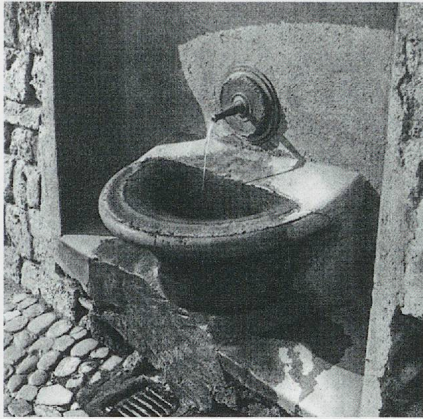
922. Château d'Yverdon, extrémité sud de l'aile ouest, premier étage sur cour, corridor [120-1], vue en direction du sud. Etat en 1960. Derrière le globe lumineux, on aperçoit la poutre de rive soutenant le plafond de 1536-1539. La porte donnant sur l'extérieur, créée en 1871, a récupéré une partie de l'encadrement de la fenêtre qui se trouvait là dès 1778. Celle-ci avait été ouverte dans la partie ouest de la cheminée de l'*aula* du XIII^e siècle. À droite, la forte poutre sommant le mur de la salle [107] a été conservée, elle s'appuie maintenant sur un corbeau inséré dans l'embrasure reconstituée de la fenêtre à croisée de pierre. Comparer avec la fig. 567. (P. Margot)



923. Château d'Yverdon, cour de la grande tour, projet d'entrée pour les écoles primaires des garçons, juillet 1871, échelle de l'original: 1:50, avec esquisse au crayon de l'élévation des latrines, 62 cm x 48 cm, par Jules Landry, détail. I,II,III,IV,V,VI, cabinets pour 6 classes de garçons. Le corridor qui fait suite à l'escalier est gagné dans l'espace de l'ancienne buanderie. Une sorte de tour-latrines sera effectivement construite dans la cour de la grande tour [124], mais l'escalier en vis sera conservé jusqu'en 1903. (AY, Cartable n° 4 «écoles», n° 14, Fibbi-Aeppli)

924. Château d'Yverdon, façade sud, vue depuis l'école Pestalozzi, état en 1911, avant les décrépissages archéologiques de 1918. La façade est encore mise en valeur par l'espace des anciennes lices et jardins du château qui servent de préau d'école. Cette façade, qui a maintenant perdu ses fenêtres, est de plus étouffée par le parc à voitures. (AFMH, collection Wehrli)

925



926

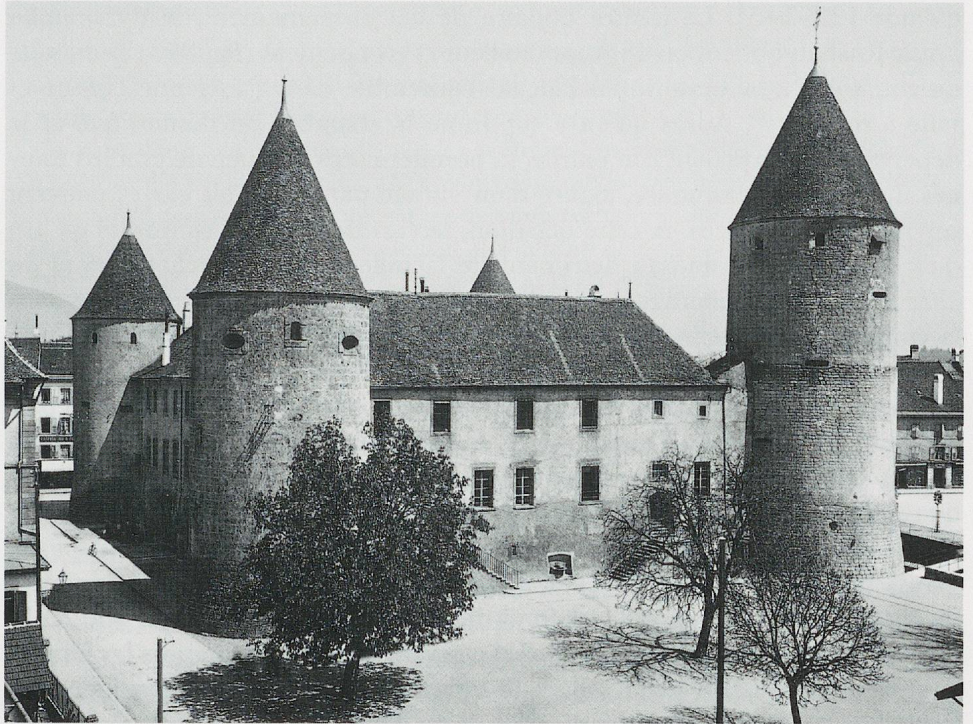


925. La fontaine installée dans l'épaisseur du talus de la courtine sud du château d'Yverdon, photographiée en 1942 par Maurice Blanc pour l'illustration des *Trois Lacs* de C.-F. Landry. (Maurice Blanc)

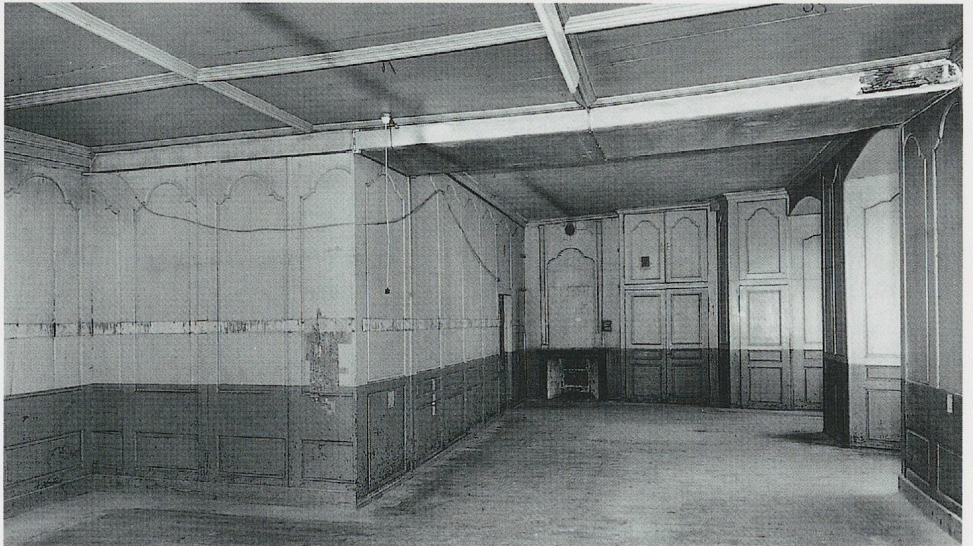
926. La sortie des écoles sur le préau au sud du château, le 9 juin 1903. La porte visible sur cette photo est celle empruntée par les garçons, alors que l'autre ouverte sur la même façade donne accès à l'étage où se trouvent les classes des filles. (ACV, AMH, R. Gindroz)

927. Château d'Yverdon, aile nord et extrémité nord de l'aile ouest. La salle [109-1 + 109-2], vue vers l'ouest. Etat en 1987, avant les travaux de 1989-1998. L'aspect général que l'on observe ici est celui qui prévalait en 1871. Côté entrée, des portemanteaux étaient fixés au mur. Le plancher, fait de forts lambris de sapin, est certainement celui posé en 1871. Dès 1914, cette salle a servi de dépôt à la bibliothèque publique, jusqu'au moment de son transfert dans le bâtiment de l'ancienne poste en 1986. (Fibbi-Aeppli)

924



927

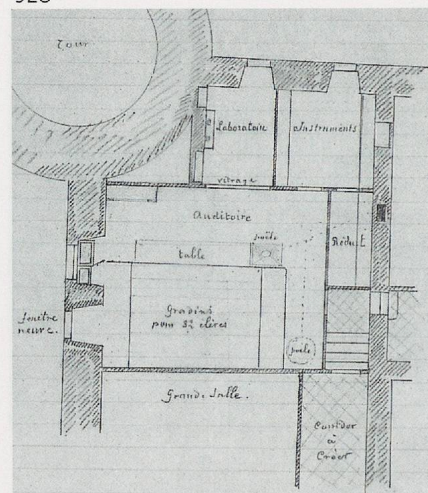


n'a pas encore envahies, prolongées par les étangs baignés de soleil de la plaine de l'Orbe. Voilà qui n'aurait pas déplu à Pestalozzi.

En 1871, toujours dans ce souci de gagner de grands volumes, le mur séparant l'aile nord et la partie nord de l'aile occidentale est démoli à la hauteur de l'ancienne chambre baillivale [109-2]¹³⁷. Les embrasures des fenêtres sont alors élargies. Francis Landry exécute ces travaux pour 400 francs, cette somme comprenant encore les transformations de la salle de physique qui lui incombent également. Trois madriers sont encastrés entre les poutres de rive pour soutenir le mur subsistant au-dessus. Ces changements dans la géométrie des espaces impliquent des modifications importantes des boiseries, qui sont néanmoins conservées pour la plupart (fig. 927). À l'étage, Jules Landry remplace les deux fenêtres à encadrement de molasse de 1649-1650 par deux plus larges, en pierre jaune de Hauterive, pour améliorer l'éclairage de la salle de couture [209] de Mlle Vulliemin¹³⁸.

À l'étage de l'aile occidentale, l'ancienne cuisine de l'appartement Grandjean [210], encore inoccupée, servira d'abord d'annexe et de laboratoire à la salle des cours de physique et chimie aménagée dans l'ancienne salle

d'étude [215-1+5]. Le maître titulaire de cet enseignement, le dynamique Louis Rochat, obtient en 1876 un meilleur regroupement (fig. 928) de la salle de cours et du laboratoire en plaçant l'ensemble dans l'ancienne cuisine et la salle à manger¹³⁹. Après qu'on a supprimé la chambre du domestique et la dépense qui flanquaient son entrée, la première sera équipée de gradins tournés du côté du laboratoire, ajouré d'un vitrage par lequel les élèves peuvent suivre les expériences. À cette occasion, le corridor [215-5] est prolongé jusqu'à l'ancienne cuisine au détriment de la salle d'étude. Rochat obtient en 1877 un meilleur éclairage de l'auditoire par le percement d'une fenêtre dans la courtine occidentale à l'emplacement de l'ancienne cheminée¹⁴⁰. Enfin en 1887, le professeur Marguerat, le successeur de Rochat, demande que laboratoire et auditoire soient regroupés dans le même espace pour améliorer la participation des élèves¹⁴¹, d'autant qu'un matériel scolaire coûteux mais d'actualité est acheté pour une somme de 200 francs, tel qu'«une machine pneumatique, des hémisphères de Magdebourg, un téléphone et un ballon acoustique». Une souscription spéciale permet l'acquisition d'un pinacoscope de Gans, au service des méthodes de l'enseignement intuitif¹⁴². On décide alors de supprimer la cloison et le plafond de l'ancienne salle à manger afin d'obtenir un vaste et haut local, bien aéré et pouvant évacuer rapidement les fumées des expériences. Il a acquis alors le volume qu'on lui connaît aujourd'hui [210], renouant en quelque sorte avec ce qu'il était aux époques antérieures.



928. Château d'Yverdon, extrémité nord de l'aile ouest, [215-1+4] et [210]. Nouvelle salle de physique et de chimie, «changements projetés», dessin signé de John Landry, sur les indications de Louis Rochat, 1876, échelle de l'original : 1:100. En foncé, les structures nouvelles à construire. La fenêtre neuve ne sera percée qu'en 1877. En 1887, la salle [210] sera à nouveau un volume unique. La porte de l'époque bernoise donnant sur le corridor [206] de l'aile nord est bouchée et remplacée par une nouvelle plus au sud. L'escalier sera également déplacé dans le corridor [215-5]. Exceptionnellement, les travaux de maçonnerie n'échoient pas aux entrepreneurs Landry, mais au maçon Jacques Morandi. (AY, Qa2, Fibbi-Aeppli)

La lettre de Louis Rochat adressée à la Commission des écoles

AY, Qa2, 24-11-1875: «Il est aisé maintenant d'indiquer par où pèchent l'auditoire et le laboratoire qui ont été mis à ma disposition : l'auditoire tourné au nord-ouest ne reçoit le soleil que tard dans l'après-midi; les fenêtres n'ont pas de volets; le maître est sur une estrade au lieu d'être devant une table à expériences et comme toutes les têtes des écoliers sont au même niveau, les plus rapprochés seuls voient ce que le maître montre, les autres doivent se lever, sortir de leurs places, se grouper. Bonne occasion de trouble et de désordre.

» Passons maintenant au laboratoire... mais prenez garde! il y a quatre marches à descendre, sans barrière; quant vous serez en bas, faites deux pas en avant, puis tournez à gauche, vous apercevrez une porte vitrée, c'est par là, entrons. La première fois qu'on pénètre dans cette allée sale et obscure il est permis de se croire dans la tour et de penser aux oubliettes, mais avec un peu d'habitude on n'y fait plus attention.

» Le laboratoire est vaste mais la fenêtre placée de côté et très haut comme un larmier de cave, amène si peu de jour dans certaines parties de la pièce qu'une chandelle est nécessaire à midi; le poêle fume très souvent; la cheminée au lieu de servir à l'évacuation des gaz nuisibles amène un courant d'air froid qui les refoule et le renouvellement de l'air ne s'opère que si l'on ouvre à la fois la fenêtre et les portes afin d'établir un courant d'air qui se dirige vers le corridor de l'école des filles. Désordre et perte de temps en toute saison, rhume et lumbago en hiver...

» Mais le défaut le plus grave de l'auditoire et du laboratoire résulte de leur séparation. Ce défaut se fait sentir pour toutes les leçons: les leçons intuitives se donnent dans le laboratoire. Là les élèves serrés sur deux ou trois bancs de rencontre ne peuvent ni prendre une note, ni faire un croquis. Pour peu que l'expérience n'attire pas vivement l'attention ou marche mollement, pour peu que le maître qui est obligé de surveiller son opération doive se déplacer quérir un flacon dans une des dépenses, ou un matras dans l'autre, adieu la tranquillité de la classe...

» Parlons un peu de l'ameublement: la commune d'Yverdon a fourni pour le laboratoire et la salle des collections: 1) une solide table en chêne, 2) une étagère en sapin à crémaillère, 3) deux larges tablars en sapin, c'est tout. Le reste est ou emprunté ou rassemblé de çà de là: deux vieilles commodes, une table de l'ancien collège, le vieux râtelier de cuisine de Madame Grandjean, sept ou huit



930



929. Château d'Yverdon, extrémité sud de l'aile ouest, rez-de-chaussée, salle [116] vue vers l'ouest. Etat en 1960, alors qu'elle était à la disposition des éclairieurs de la ville, avant sa transformation par Pierre Margot en 1963. La fenêtre de gauche est la dernière ouverte dans la courtine en 1881, pour faire de ce local une classe pour les élèves de 7 à 9 ans de la 6^e primaire. Celle de gauche existe depuis 1795, avec son châssis et ses fenêtres d'origine, pour éclairer la chambre de la gouvernante qui se trouvait à cet endroit. (P. Margot)

930. Ecole des filles de Vevey, 1877, par l'architecte Benjamin Recordon. Le bâtiment allongé est terminé par deux pavillons saillants. Le corps central, sous un fronton triangulaire, reçoit la salle la plus vaste au deuxième étage, pour les assemblées. Deux entrées séparées permettaient l'isolement complet entre les élèves de primaire et ceux de supérieure. Les premières entraient par la porte côté rue au milieu de l'édifice et occupaient l'aile orientale, les secondes accédaient à l'ouest et disposaient du pavillon sud-ouest. (Marianne Fornet)

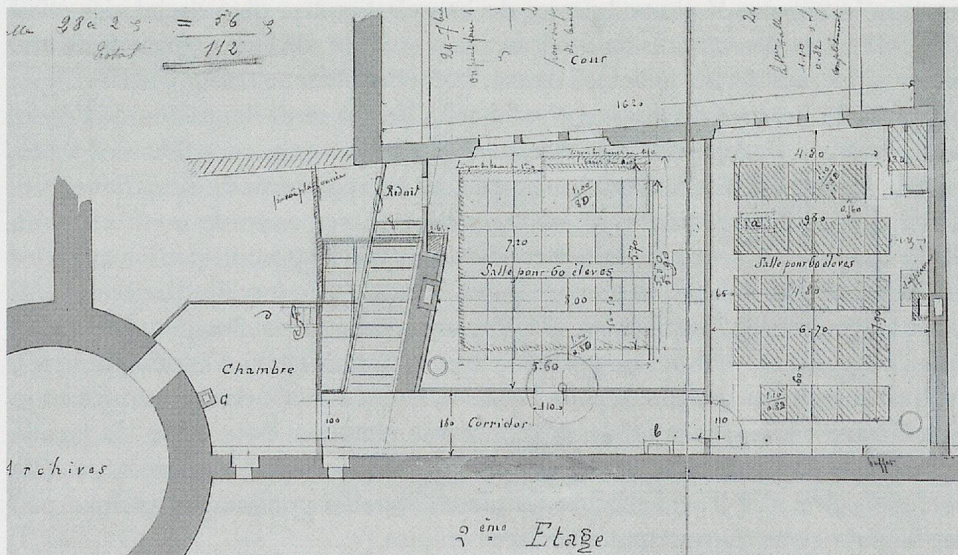
931. Château d'Yverdon, aile nord, 2^e étage, «Château d'Yverdon, installation de nouvelles salles d'école», 2^e projet, Francis Landry, février 1883, échelle de l'original: 1:100, détail représentant le plan définitif des deux salles du 2^e étage. Le corridor est rejeté au nord, l'abondante lumière du sud éclaire latéralement les élèves sur leur gauche. Cela évite l'ombre portée par la main droite qui écrit. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 24, Fibbi-Aeppli)

caisses d'emballage de dimensions diverses, une cinquantaine de boîtes à cacao. Le tout forme un ensemble bizarre, ridicule qui donne sur-le-champ l'idée d'un taudis quoique, en réalité, tout soit étiqueté avec soin...

»Si vous étiez tenté de me demander pourquoi les observations qui précèdent n'ont pas été présentées plus tôt, je vous répondrais que lorsqu'on a décidé de m'installer dans le local actuel on ne m'a adressé qu'une seule question: contre laquelle des deux cheminées touchant à la cuisine doit-on placer la hotte de cheminée de l'ancien laboratoire? J'ai répondu qu'il le fallait en face de la place qu'occuperaient les élèves...»

En 1882, les écoles primaires comptent 721 élèves et les effectifs vont encore croître. L'idée de construire un bâtiment spécifique pour elles n'est pas mûre. La salle [116] dans laquelle se trouve la 6^e primaire scandalise, malgré la fenêtre supplémentaire qu'on vient d'y ouvrir (fig. 929). 65 enfants se servent sur moins de 25 m² (0,38 m²/enfant). La Commission de gestion livre une description édifiante: «Que faire?... Toutes les classes sont surbondées, surtout les classes inférieures; la 6^e de garçons, par exemple, ne compte pas moins de 65 enfants entassés les uns sur les autres dans un local d'une insuffisance épouvantable. Et dire que ce local est le dernier qu'on ait pu gagner, voler même au détriment d'une autre salle (le laboratoire) en créant un jour du côté de l'hôtel de ville. La maîtresse de cette classe nous a formellement déclaré qu'elle ne pouvait songer à faire écrire ses élèves tant ils étaient serrés.» Une des commissions permanentes du Conseil communal, la Section de Police, dans l'espoir de la construction prochaine d'un bâtiment scolaire, tente d'approfondir son enquête sur le volume vital. Elle a connaissance des données touchant la nouvelle école des filles de Vevey (fig. 930), qui est, selon Geneviève Heller, ce qui s'est construit de mieux à cette époque¹⁴³. La surface attribuée à chaque élève varie de 1,37 m² au minimum dans l'école primaire à 1,97 m² au maximum pour l'école supérieure. La Section demande à John Landry un projet pour deux nouvelles salles de classe à aménager dans le demi-étage de l'aile nord (niveau 3), là où Pestalozzi avait imaginé de loger ses maîtres. Si elles sont occupées par 90 élèves, chacun disposera de 1,50 m². Cependant comme les classes peuvent encore comporter 60 écoliers, le projet final accordera 127 m² pour 120 élèves. La Section n'arrive pas à déterminer la surface des classes du château, qu'elle évalue de façon trop optimiste à 1,20 m² par enfant, car «la commune ne possède pas la moindre bribe de plan détaillé de ses bâtiments d'école, ce qui a lieu de surprendre à bon droit»¹⁴⁴. En effet, tous ces plans sont

931

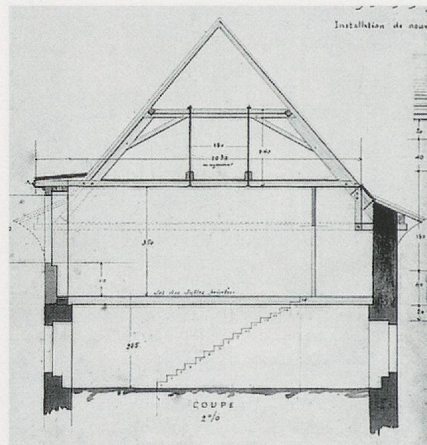


entre les mains des architectes-entrepreneurs Landry, qui sont seuls ainsi à détenir la haute main sur l'évolution architecturale du bâtiment et à imposer leur point de vue.

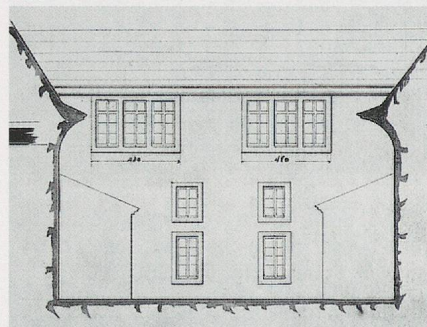
On décide alors de surélever le demi-étage de l'aile nord [niveau 3] pour y aménager deux vastes salles d'école. John Landry présente un premier projet qui tient compte de l'escalier montant du corridor [206] créé en 1840. Le plafond serait établi environ 1,5 m plus haut, la lumière serait amenée par de grandes verrières installées dans le toit¹⁴⁵. Ce projet, par ailleurs trop cher (6500 francs), est justement critiqué et amendé par la Commission *ad hoc* nommée par le Conseil communal, dans laquelle se trouve un parent mais néanmoins concurrent de John, Jules Landry. Les changements proposés sont intégrés dans un second projet, qui sera finalement réalisé (fig. 931), non par le clan Landry qui obtient à cette époque les plus gros chantiers de la ville, d'un bien meilleur rapport, mais par l'entrepreneur Alexandre Berney, qui a le courage de se lancer dans cette tâche difficile et non exempte de mauvaises surprises pour 4495 francs¹⁴⁶. Cela marque la fin du monopole des Landry, qui ont effectué au château absolument tous les travaux de maçonnerie depuis que cet édifice a été propriété de la ville en 1804. Henri Landry a été le premier de cette importante dynastie à avoir œuvré au château, avec son intervention de 1779-1780, soit le rétrécissement des toits de la cour intérieure, la création du corridor et de l'escalier reliant la Place à la cour intérieure et l'ouverture d'une fenêtre dans la courtine sud, détruite en 1871 pour l'escalier des écoles¹⁴⁷.

L'indispensable hauteur des nouveaux volumes a été gagnée sur celui des combles. Pour cela, on a osé supprimer les tirants de la charpente de 1786-1787, pour les remplacer par un système de faux-entrants qui a alors formé le nouveau plafond (fig. 932). Le sol, ou plutôt les divers plafonds qui se sont progressivement assemblés de 1650 à 1810, n'était pas conçu pour recevoir de lourdes charges. Il a fallu le doubler d'un second réseau de poutres (cf. fig. 661, plan 22)¹⁴⁸. Les parois, subdivisant les deux classes [305 et 306] et le corridor d'accès [304], ont été suspendues à la charpente au moyen de fortes tiges métalliques. Le corridor est rejeté au nord; on y accède par un escalier à volée droite accroché contre la surélévation du mur oriental de l'aile nord. John Landry avait prévu d'éclairer ce couloir par des œils-de-bœuf qui se seraient ainsi étalés sur toute la longueur de la courtine nord, mais ce projet n'est pas retenu. On leur préfère des lucarnes percées dans le toit. La façade sur cour est surélevée afin de permettre l'ouverture de deux grandes baies rectangulaires en triplet de molasse pour l'éclairage des classes. Sans présenter une symétrie stricte et une composition rigoureuse à cause de ses transformations successives, cette façade n'en montrait pas moins un aspect intéressant, comme le suggère le second projet de Francis Landry, daté de janvier 1883 (fig. 933). Les deux paires de fenêtres placées l'une sur l'autre trouvaient une expression plus forte qu'actuellement, car elles étaient flanquées des deux appentis du couvert de la cage d'escaliers à l'ouest et de la galerie de l'école des garçons à l'est. Celles-ci, pratiquement symétriques, contribuaient à animer la façade en dissimulant au regard une bonne partie de sa surface nue. Cette dernière, amplifiée avec la disparition de ces annexes en 1943 et en 1970, a rendu ces baies quelque peu anodines. Ne respectant pas les axes des registres inférieurs, mais reprenant comme module le jour des baies du premier étage, les deux triplets, en une implantation non strictement symétrique que l'on pourrait qualifier de gothique après l'heure (et non de néogothique), ordonnée non pas par une recherche de style mais dictée par la configuration des locaux à créer, rompent une monotonie certaine. Par ailleurs, la façade reste dans l'esprit du néoclassicisme du XIXe siècle, lequel abandonne les éléments de décor et d'organisation en pierre de taille pour noyer quelque peu les fenêtres dans d'importantes surfaces crépies.

932



933



932. Château d'Yverdon, aile nord, coupe, «Château d'Yverdon, installation de nouvelles salles d'école, 2^e projet», Francis Landry, février 1883, échelle de l'original: 1:100, détail montrant les modifications apportées à la charpente et le système de suspension des cloisons. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 31, Fibbi-Aeppli)

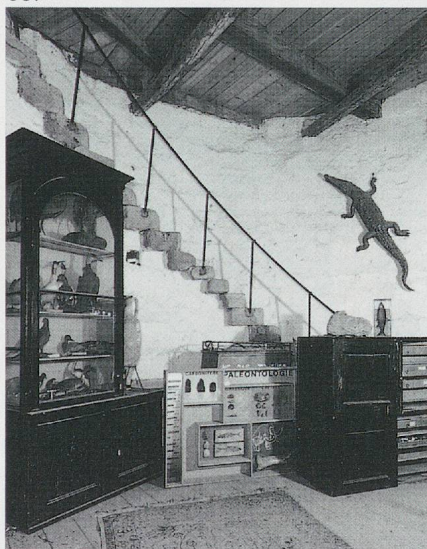
933. Château d'Yverdon, aile nord, «Château d'Yverdon, installation de nouvelles salles d'école», 2^e projet, Francis Landry, février 1883, échelle de l'original: 1:100, détail représentant la façade. Le module des fenêtres tripartites du 2^e étage est repris de celles du rez-de-chaussée. Elles ont été exécutées en réalité 5 cm plus larges. On voit aussi le profil du couvert occidental supprimé en 1969-1971 et de la galerie orientale (non encore surélevée), disparue en 1943. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 24, Fibbi-Aeppli)

936



936. Château d'Yverdon, extrémité nord de l'aile ouest, salle des sciences naturelles [210], état en 1988, peu avant son démontage pour la restauration de l'aile nord. Au premier plan, intéressante collection didactique d'une trentaine de poissons du lac de Neuchâtel en plastique peint, selon une méthode de moulage mise au point par le Musée d'histoire naturelle de Berne, installée en 1971 par les soins du conservateur de l'époque, l'ornithologue Emile Sermet. (Martine Chollet)

937



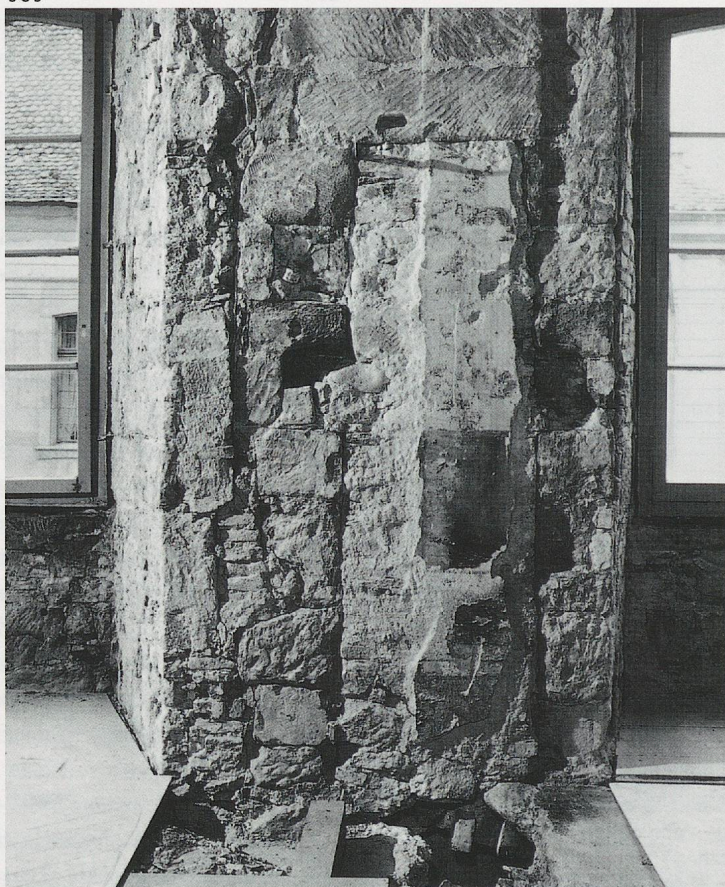
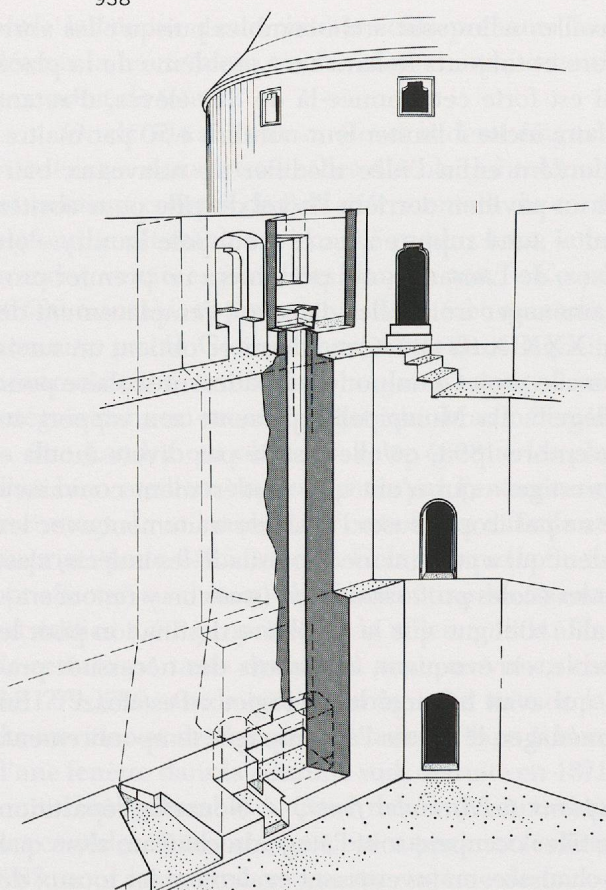
937. Château d'Yverdon, tour nord, salle haute [214]. Dépôt de la section des sciences naturelles du Musée d'Yverdon. Etat en 1998, à la veille du déménagement. (Fibbi-Aeppli)

En 1888, les deux nouvelles salles sont archi-combles puisqu'elles abritent 117 élèves. Se pose encore et toujours le lancinant problème de la place dans une école primaire qui est forte cette année-là de 813 élèves, d'autant qu'une révision de la loi scolaire incite à limiter leur nombre à 50 par maître. Contraintes, les autorités abordent enfin l'idée d'édifier de nouveaux bâtiments. En 1890, on construit un pavillon derrière l'hôtel de ville pour abriter deux classes de filles et surtout – autre rupture avec le monopole Landry – on sollicite l'architecte Francis Isoz, de Lausanne, qui présentera un premier projet de transformation afin d'aménager trois salles d'école à l'emplacement de la bibliothèque publique (fig. XXXIX-934)¹⁴⁹. Cette dernière obtient un sursis car on se lance finalement dans le projet d'un nouveau bâtiment scolaire pour les élèves privilégiés du collège¹⁵⁰. La Municipalité présente son rapport au Conseil communal le 11 novembre 1893, qu'elle justifie par divers motifs – notamment l'argument du prestige – qui n'ont que modérément convaincu ceux qui étaient soucieux de ne pas trop creuser l'écart de traitement avec les écoles primaires¹⁵¹. Un argument qui a certainement persuadé les indécis, c'est le projet d'y placer également les écoles professionnelles (mais on y renoncera). Dans ce rapport, la Municipalité souligne que la meilleure destination pour le château est qu'il reste une école, en évoquant, en dehors des nécessités pratiques, l'histoire de l'édifice, qui avait hébergé le prestigieux Pestalozzi¹⁵². En 1897, le collège peut enfin déménager, le musée l'accompagne temporairement.

Les travaux de 1903-1906 (plans 6-23, violet foncé) – Nouvelle répartition entre les écoles restantes: les filles occupent tout l'étage du château, alors que les garçons restent au rez-de-chaussée, en investissant également les locaux de l'aile nord. En 1902, nouvelle strophe ajoutée à la litanie sur le manque de place, puisque la bibliothèque – dont l'emplacement aurait pourtant dû être remis en question depuis longtemps déjà – déménage dans les combles du nouveau Casino; le projet d'Isoz de 1890 est ressorti des tiroirs¹⁵³ (fig. XXXIX-935). Sur la façade orientale du château, quatre nouvelles fenêtres sont ouvertes et une autre, préexistante, déplacée afin de la situer au mieux dans l'axe de celles de l'étage inférieur. Du côté de la cour, le vestibule est complètement reconstruit pour le surélever d'un étage et y placer un grand escalier à repos et volées droites qui n'était plus compatible avec les entrées au niveau de la cour. L'opération coûtera 26 000 francs; John Landry est adjudicataire pour les travaux de maçonnerie.

À la suite de l'ouverture en 1911 du premier grand bâtiment scolaire enfin réalisé pour les écoles primaires, dédié à Pestalozzi, et situé à la rue du même nom, la bibliothèque va regagner le château en 1914, mais elle occupera le rez-de-chaussée de l'aile nord cette fois; on lui adjoindra en 1928 l'ancienne salle à manger de 1778 [115-4], qui deviendra dès lors la salle de lecture, où régnait dans les années 1950 et 1960 l'ancien directeur du collège et historien local, Léon Michaud (voir fig. 682-684). Le musée réintègre le château également: les collections zoologiques, qui avaient particulièrement souffert de la lumière et de la chaleur dans les salles trop éclairées du bâtiment de la place d'Armes, sont placées dans l'ancienne salle de physique [210], avec leurs belles armoires en verre et aux armatures métalliques (fig. 936). La tour nord [214] servira dès lors (et jusqu'en 1998) de lieu de dépôt des collections, ainsi que de salle de préparation, bien mal adaptée à ces usages, il est vrai, à l'aune des critères actuels (fig. 937).

La création de nouveaux bâtiments scolaires ne permet pas, néanmoins, de se passer de salles au château avant 1974, année où les dernières classes d'application de l'Ecole normale quittent l'étage de l'aile sud pour le nouveau Centre d'Enseignement secondaire du Nord Vaudois à Cheseaux-Noréaz (CESSNOV).



■ **Les latrines** — Volontairement, on n'a pas abordé leur description détaillée dans les divers chapitres de la chronologie du château. Comme elles ont longtemps été localisées dans les mêmes secteurs, il a paru intéressant d'en faire une présentation qui permettra de mieux dégager la spécificité de chaque époque. Comme on pouvait s'y attendre, elles sont très rarement citées au Moyen Âge et à la période bernoise. En revanche, cela a été la grande préoccupation du XIX^e siècle, qui a tout fait pour éradiquer les odeurs et les miasmes qui pouvaient porter atteinte à la santé physique et, par là, morale d'une population qu'il fallait sortir de l'ignorance. Pour les hygiénistes, qui souhaitent occulter le plus complètement possible tout ce qui touche l'excrément, c'est la quadrature du cercle, surtout au château abritant plus de 900 personnes à la fin du siècle. Plus on tentait d'éliminer tout ce qui avait trait à la déjection et à l'immoral, plus, paradoxalement, on s'en préoccupait et on en parlait...

On a déjà décrit les latrines médiévales¹⁵⁴. Il faut rappeler ici que le système adopté à Yverdon ne fait que confirmer la qualité architecturale du château. Il est conçu pour assurer les besoins d'une garnison, voire d'une population relativement nombreuse à l'abri des murailles de la forteresse en temps de guerre. Les latrines se présentent en fait comme des gaines verticales placées dans l'épaisseur même des murailles. On y parvient depuis de petites poternes qui s'ouvrent dans l'épaisseur des couloirs permettant d'accéder dans les niveaux médians des tours (fig. 938). Des canaux ont également été disposés pour desservir directement le chemin de ronde, placés à mi-distance des tours. Si l'on ne fait que supposer leur existence dans la courtine est (attestées par les comptes de châtellenie), un canal a bien été créé dans la courtine sud pour des latrines installées sur le chemin de ronde : il passait immédiatement à l'ouest de la cheminée de la *camera domini*, mais sans accès direct depuis cette dernière afin de ne pas lui nuire. Dans la courtine ouest, il était localisé dans la partie ouest du grand trumeau séparant les deux groupes de trois fenêtres à croisée de l'*aula* (fig. 939). On ne refera pas ici l'inventaire et la des-

938. Château d'Yverdon, écorché montrant les latrines originales accessibles depuis la tour nord. À l'origine, cette tour ne disposait que d'un seul cabinet de latrines, celui du niveau supérieur. Celui située en-dessous (non dessiné) n'a été créé qu'en 1536-1539 pour les besoins de l'appartement baillival aménagé dans l'angle nord du château, au niveau de la cour intérieure. On a agrandi le conduit préexistant au-dessous du siège en entamant de façon assez fruste la base talutée de la tour, parementée de blocs de grès coquillier à l'origine dans sa surface de contact avec la courtine (cf. plan 23). (AAM, F. Wadsack)

939. Château d'Yverdon, courtine occidentale. Restes du conduit et de l'habitable des latrines desservant le chemin de ronde, à mi-distance entre les deux tour nord et ouest. Au-dessus du niveau primitif du chemin de ronde (traitillé blanc), situé à 0,90 m au-dessus du sol visible ici de la salle [215], les montants de l'ouverture des latrines montrent deux encoches qui servaient peut-être d'ancrage au siège. Ce canal a été obturé en 1805 seulement, au moment où l'on démolit la coursière du chemin de ronde. Etat en 2003. (Fibbi-Aeppli)



940. Château d'Yverdon, courtine sud, canal des latrines desservant la grande tour, partie inférieure. Vue plongeante depuis le passage de la poterne donnant accès à la cour de la grande tour. Au fond est visible le plan incliné qui permettait le rejet des matières vers l'extérieur. Etat en 1988. (Fibbi-Aeppli)

941. Château d'Yverdon, tour occidentale dite « des Juifs », 3^e niveau à la hauteur de l'étage des corps de logis adjacents. Dans l'embrasure de la fenêtre de 1605-1607 ont été aménagés en 1872 deux urinoirs allongés pour les élèves du collège. Etat en 1997. (Fibbi-Aeppli)



cription complète de ces latrines. En complément à ce qui a été déjà dit¹⁵⁵, il faut souligner que si le système à fosse aménagée dans l'épaisseur de la courtine et accessible depuis le cellier [006] prévalait pour la latrine de la tour nord, les latrines de la grande tour bénéficiaient, elles, d'une évacuation directe à l'extérieur au moyen de dalles incurvées. C'est ce qu'on a pu observer à l'extrémité du canal des latrines desservant l'étage d'entrée de la grande tour, aménagé dans la courtine est. (fig. 940, plan 17).

À l'époque bernoise, on a eu tendance à rejeter les latrines à l'extérieur des murailles. C'est bien le cas à la courtine occidentale, contre la tour des Juifs, d'après les traces que celle-ci conserve et le relevé de Vulliemin (cf. fig. 698). Sur cette même courtine, Otto Schmid a observé une longue trace verticale non loin de la tour nord : peut-être témoignait-elle d'aisances extérieures, mais, au moment où l'on aménage la fontaine à deux bassins dans sa proximité, c'est bien celles de l'intérieur qui devaient fonctionner, puisque J.-J. Siegrist n'a rien dessiné (cf. fig. 891). La Municipalité demande en 1809 de fermer l'orifice rectangulaire encore en place qui permettait de vidanger la fosse et qui laissait échapper de mauvaises odeurs¹⁵⁶. On attribuera encore à la période bernoise une ouverture du même type dans la courtine sud au pied de la tour des Juifs.

Alors que LL.EE. en parlent encore très peu et que la ville ne s'en plaint jamais, elles commencent, dès 1804, à susciter la préoccupation de l'édilité, d'autant que la population du château, n'ayant rarement comporté davantage que deux-trois dizaines de personnes, va se compter désormais en centaines. En 1807, la Municipalité est choquée de ce que Pestalozzi les vidange afin d'en utiliser le contenu comme engrais pour faire fructifier ses prés et jardins. Dans sa chasse aux mauvaises odeurs, la Municipalité ordonne que les fosses ne soient jamais curées par temps chaud. On évitera également d'exécuter ce travail de jour¹⁵⁷. L'ouverture de la porte [015] de la cave entraîne la disparition de la latrine placée contre la tour des Juifs; elle est remplacée en 1806 par une nouvelle construction accrochée contre la courtine sud (cf. fig. 888 et 892). On

y accède par la fenêtre ouverte en 1806 pour éclairer la partie haute de l'escalier, transformée en porte pour la circonstance¹⁵⁸. En 1808, la ville réclame que soit construite une véritable fosse septique extérieure à l'édifice, couverte de plateaux supportant une couche de terre de 30 cm environ¹⁵⁹. Sans que l'on sache s'il en disposait déjà avant, le sac est pourvu en 1839 d'une conduite d'évacuation des liquides, qui débouche dans le Canal oriental¹⁶⁰. Au réaménagement du château pour les écoles publiques, l'ouvrage extérieur est démoli et on place à nouveau les latrines dans les embrasures de la tour des Juifs donnant sur la courtine sud, et à l'étage, dans l'épaisseur de cette dernière à l'emplacement de celles du Moyen Âge, pour l'usage des maîtres, ajourée d'un œil-de-bœuf en 1852¹⁶¹. Ces latrines sont utilisées à la fois par le collège et l'école des garçons jusqu'en 1840, année où ces derniers auront les leurs dans la cour de la grande tour. En 1872, la tour des Juifs reçoit des urinoirs en ciment; ils ont dû être remplacés plus tardivement par ceux taillés dans de la pierre jaune de Hauterive, toujours en place au niveau de l'étage sur cour des corps de logis adjacents¹⁶² (fig. 941).

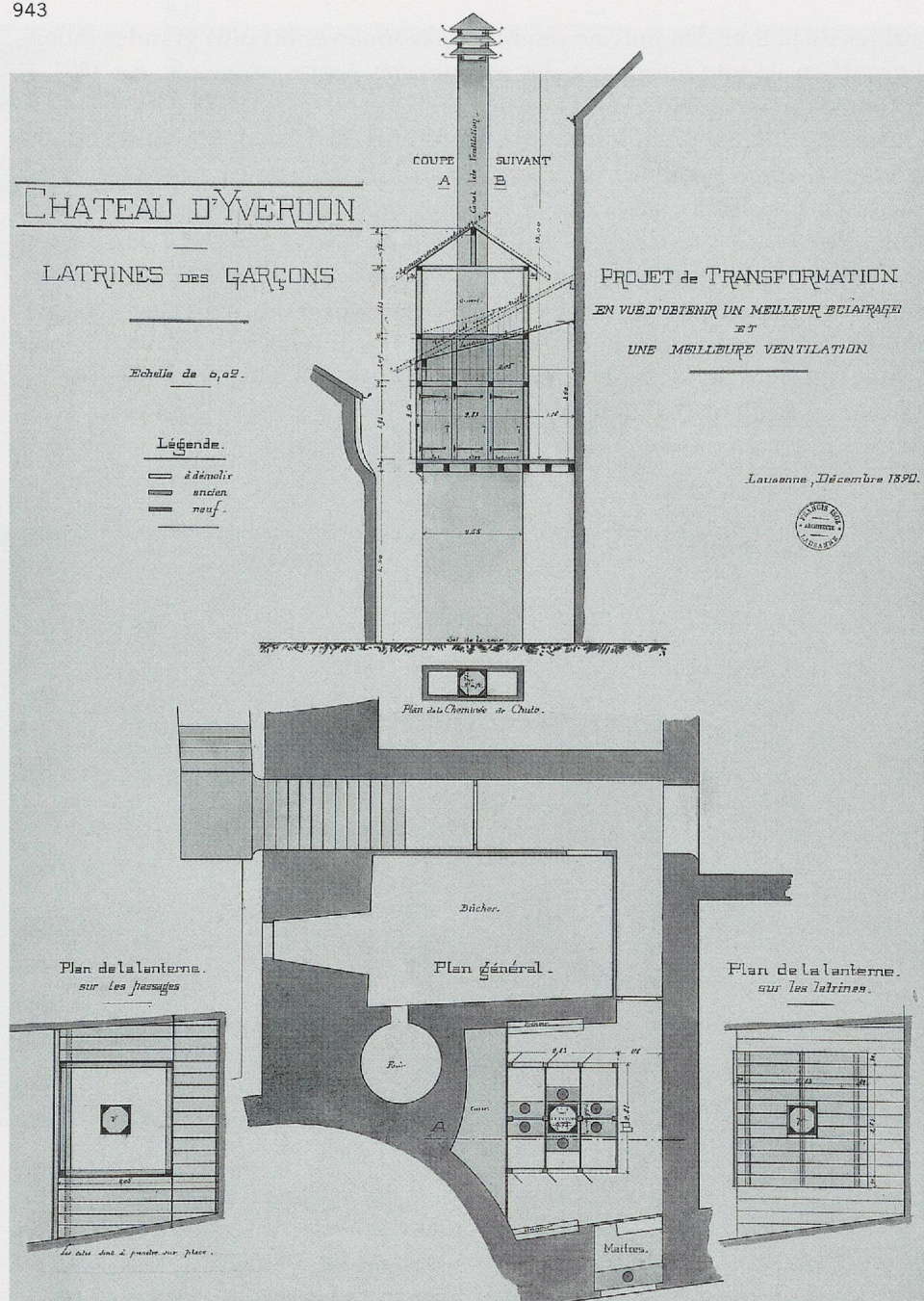
Lors de la grande transformation de la cour d'entrée en 1810-1811, de nouvelles aisances remplacent celles de l'époque bernoise, à la disposition des gardes, lesquelles avaient dû disparaître avec l'amincissement de la courtine



942. Château d'Yverdon, courtine orientale dans le secteur de la grande tour. Etat en 1988. Débouché des latrines des garçons de 1840 donnant dans une fosse septique pavée, dont les restes ont été retrouvés ici. Elle est desservie par un canal d'évacuation du trop-plein sans doute, formé de terres cuites en son fond. Le tuyau, qui a perturbé l'orifice médiéval, a été installé dès 1903 pour les latrines actuelles. L'usage mixte de conduites en ciment et de conduites en fonte a été voulu par Francis Isoz. Actuellement, les matières ne vont plus dans le canal mais à l'égout. Observer encore à gauche, contre la grande tour, les restes de l'ancien mur de braies. (Fibbi-Aeppli)

orientale dans ce secteur, pour autant qu'elles aient existé. Elles sont installées au rez-de-chaussée, sous le palier de l'escalier, et à l'étage contre la tour, dont la maçonnerie avait été entamée pour qu'elles soient suffisamment spacieuses sans restreindre les dimensions de l'escalier. Des conduites en terre cuite vernissées à l'intérieur évacuent les matières dans une fosse installée à l'extérieur, contre la tour des gardes. En 1837, une commission du Conseil communal estime que cela se voit trop depuis le pont de la Plaine, mais il faudra attendre 1856 pour que le toit fermant la fosse soit remplacé par des plateaux de chêne sans doute recouverts de terre. Une conduite évacue le trop-plein dans le Canal oriental. Pour les latrines des garçons, ce dispositif a été mis au jour à l'angle de la grande tour (fig. 942, plan 17).

Dès l'arrivée des écoles publiques, les cabinets placés sous l'escalier, au nombre de deux, sont destinés à l'école des filles, alors que ceux de l'étage desservent l'appartement du directeur. Les toilettes des garçons sont installées contre la même façade mais dans la cour de la grande tour, dans une niche qu'on aménage dans l'épaisseur de la courtine, ajourée d'un œil-de-bœuf encore en place et accessible depuis l'escalier à vis. Ces toilettes sont équipées également de «pissoirs», selon un texte de 1856¹⁶³. En 1865, elles sont remaniées : si la lunette est conservée, elle est équipée d'un urinoir à même le sol avec une grille d'évacuation placée en son centre. Pour éviter de salir l'escalier à vis, on décide de construire une galerie d'accès qui le contourne depuis «une ancienne poterne»¹⁶⁴ (cf. fig. 907). En 1871, d'après le plan de Jules Landry, et simultanément à la création de l'escalier sud-est, une construction complètement nouvelle est installée dans la cour de la grande tour (fig. 943), libérée de l'escalier à vis dont on n'a plus besoin. Les fondations sont mises au jour lors de l'exploration de la cour de la grande tour en 1988 (plan 17). Un plancher est installé à la hauteur du rez-de-chaussée, occupant pratiquement toute la surface de la cour. Un toit en appentis est accroché contre le mur sud de l'ancienne chapelle pour protéger la zone des urinoirs et l'accès à un ensemble de 6 toilettes, quant à elles non recouvertes du toit en bâtière mais d'une sorte d'édicule-lanterne destiné à augmenter le volume de chaque compartiment ainsi que sa ventilation. En même temps qu'il construit les latrines des filles, Isoz apporte diverses améliorations à l'installation, en dressant au



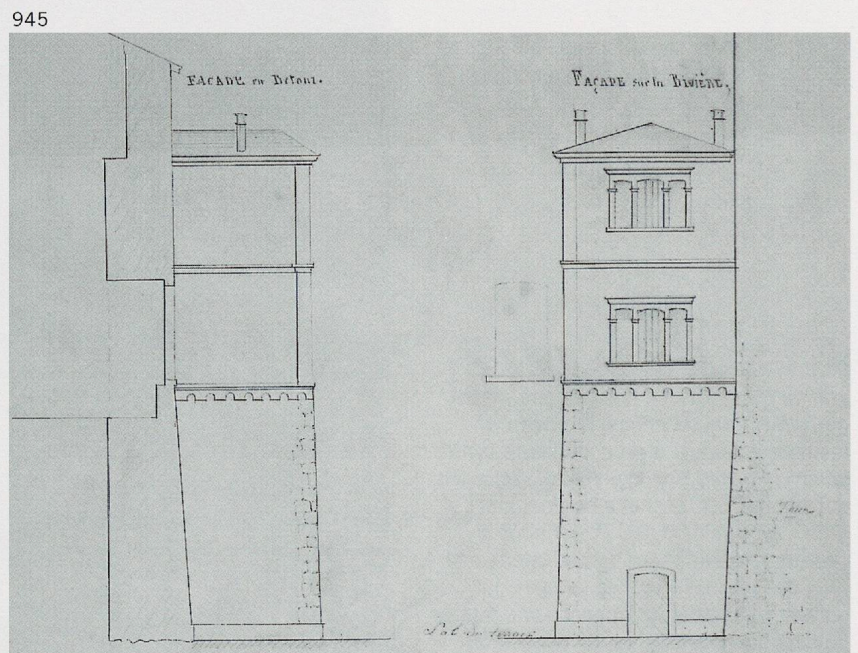
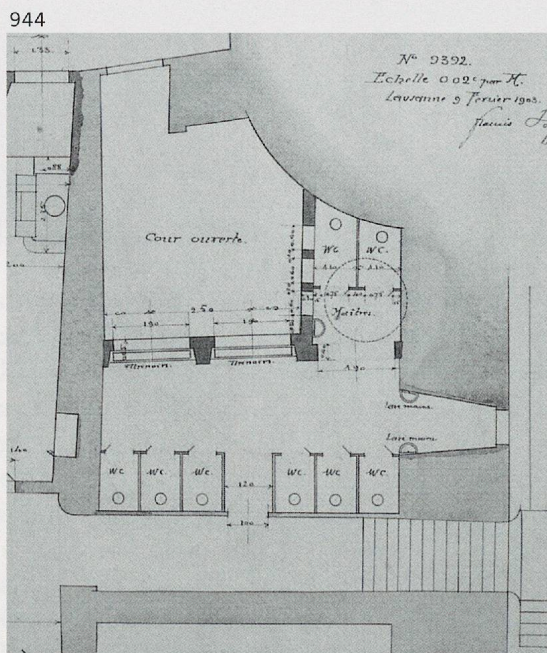
943. «Château d'Yverdon, cour de la grande tour, latrines des garçons, projet de transformation en vue d'obtenir un meilleur éclairage et une meilleure ventilation», Francis Isoz, architecte, Lausanne, décembre 1890, échelle de l'original : 1:50, 51 cm x 68 cm. Projet pour la cour de la grande tour. Partie inférieure: plan des latrines avec les vitrages qui doivent remplacer les appentis. Le four de l'époque bernoise est alors encore conservé. Partie supérieure: coupe vers l'ouest. On remarque à gauche le toit en appentis surmontant le four. Les latrines sont bien celles conçues par Jules Landry en 1871 (cf. fig. 36), auxquelles Isoz propose des améliorations. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 70, Fibbi-Aeppli)

centre de l'édicule un grand canal de ventilation¹⁶⁵ et en remplaçant les toitures de tuiles par des verrières. Rapidement ce système ne donnera plus satisfaction. Dans un espace où le soleil ne pénètre jamais, le tout se trouve baigné dans une atmosphère humide et pestilentielle. Les vitrages, fixes, ne peuvent être nettoyés de l'extérieur et les immondices s'y accumulent. Le tout est démolì en 1903 pour une installation nouvelle conçue par Isoz (fig. 944)¹⁶⁶: le mur ouest de la cour est reconstruit depuis le niveau du rez-de-chaussée en béton armé – une réalisation très précoce dans le genre – et ajouré de vastes baies qui permettent une bonne aération des latrines, au nombre de 8 finalement, disposées contre le mur définissant le corridor d'entrée depuis le préau sud. On démolit également à cette occasion l'ancien four appuyé contre la courtine sud pour y placer les latrines des maîtres.

Cependant, les améliorations techniques ne sont pas suffisantes pour que l'on obtienne des lieux d'aisance convenables. Il faut aussi éduquer les enfants à être plus propres, les empêcher d'uriner par terre ou même dans la cour intérieure du château. Comme le nombre d'élèves du collège reste modeste, les

latrines de la tour des Juifs ne semblent pas soulever les plus grandes inquiétudes. Il en va tout autrement des toilettes des écoles primaires. En 1871, la Commission de gestion du Conseil communal constate que les filles, au nombre de 300, ne disposent que de deux cabinets. Les odeurs nauséabondes et les émanations malsaines se répandent en effet dans les corridors, pénètrent même dans les salles de classe voisines et incommode les abonnés de la bibliothèque. La Commission des écoles insiste pour que tout soit mis en œuvre car, il en va de la «propreté, de la santé et de la moralité» des élèves. Va commencer un chassé-croisé entre la Commission des écoles, celle de gestion du Conseil communal et la Municipalité pour tenter de résoudre le problème, qui a été un véritable casse-tête pour l'exécutif, sans cesse désavoué et rabroué. Il faut en effet 20 ans pour aboutir, pendant lesquels un riche éventail de projets est proposé, mais toujours insatisfaisants.

944. Château d'Yverdon, secteur de la cour de la grande tour [122+123+124], «Projet d'installation de trois nouvelles salles d'école et WC», Francis Isoz, architecte, Lausanne, 9 février 1903, échelle de l'original: 1:50, détail montrant les latrines. Ces latrines des élèves occupent l'ancien espace de la boulangerie, puis lessiverie sous Pestalozzi, devenu bûcher à la période scolaire. Celles des maîtres sont installées à l'emplacement de l'ancien four, les urinoirs dans les embrasures des fenêtres. Ces derniers sont peut-être ceux encore visibles dans la tour des Juifs. Une fenêtre est percée dans la courtine sud, à l'emplacement



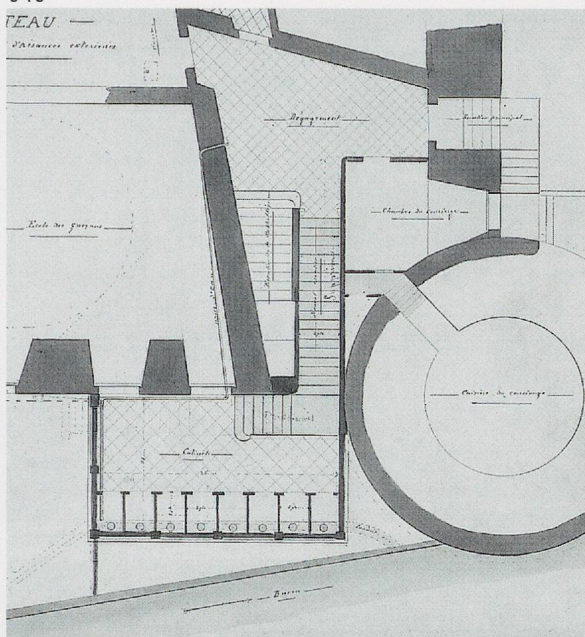
En 1876, on souhaite sortir les latrines du château et les installer sur les anciennes lices, au bord du Canal oriental. L'architecte Landry réalise deux projets élaborés dans ce sens en 1878 seulement. Le premier (fig. 945) se présente comme un édicule élevé de plan carré installé dans l'angle formé par la courtine et la tour. Il a l'avantage de disposer des lieux d'aisances aux deux niveaux des classes. Le second (fig. 946) prend la forme d'un bâtiment bas aménagé pratiquement sur le mur de terrasse extérieur. Du point de vue de l'hygiène, cette dernière solution serait très efficace, puisqu'un canal de dérivation, établi au niveau de la rivière même, évacuerait continûment les matières. L'inconvénient majeur, et qui pousse le Conseil communal au refus, est le grand nombre d'escaliers que les élèves du second étage devraient descendre pour y parvenir (47 marches). Le premier projet, lui, est rejeté principalement à cause de la nuisance qu'il provoquerait à l'esthétique de la façade, du fait que le château est désormais considéré comme un «monument historique»¹⁶⁷.

Une esquisse d'élévation (fig. 947) montre ce qu'il en aurait été. Elle présente visiblement trois variantes. La première, la plus réussie, montre deux édicules placés contre la tour orientale et la grande tour, prévus pour desservir les écoles des garçons et des filles, mais qui ne s'élèvent pas jusqu'à l'étage. Le niveau supérieur des latrines est souligné par un large cordon soutenu d'arcatures d'esprit néogothique, comme le larmier protégeant la baie. Cette dernière en revanche reste néoclassique et fait le lien avec la façade du château

de la pierre à eau de l'époque bernoise. On remarque aussi dans la courtine orientale les anciennes latrines des maîtres non encore obturées. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 79, Fibbi-Aeppli)

945. Jules Landry, «Château d'Yverdon, projet de cabinets d'aisances extérieurs», élévation extérieure sur la façade orientale (non signé). Ce plan peut être daté de 1878. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 16, Fibbi-Aeppli)

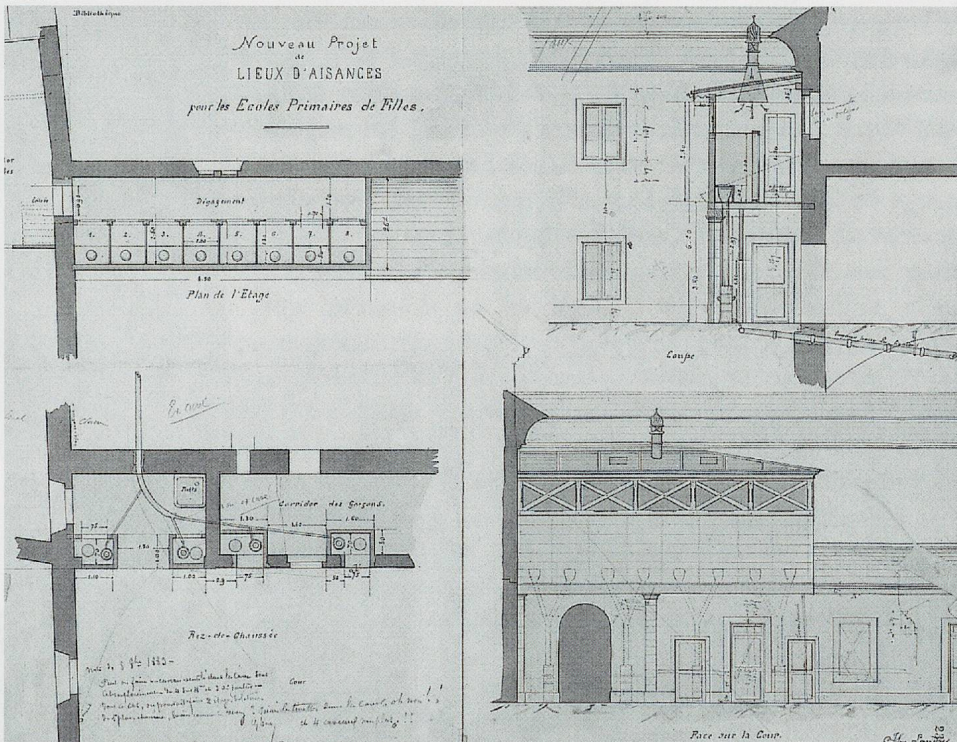
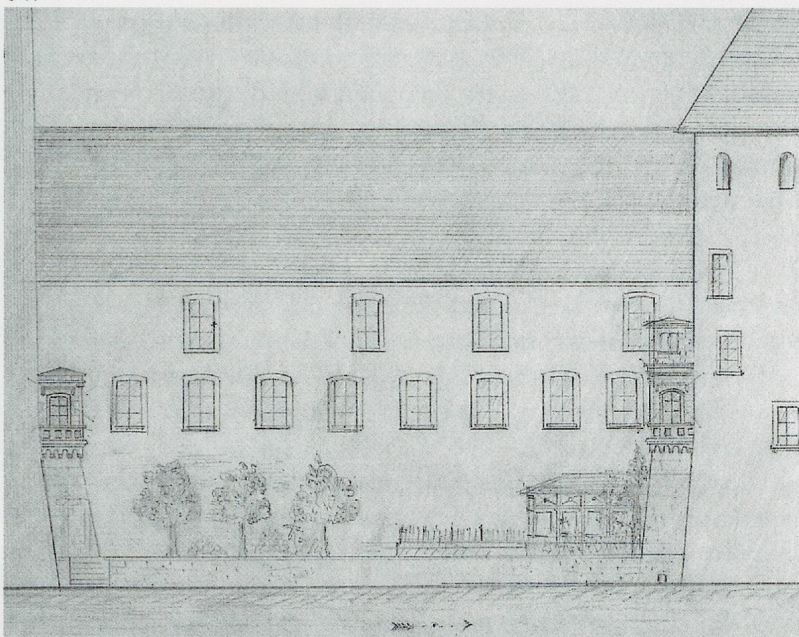
949. Château de Bulle. Latrines sur le palier supérieur de l'escalier conduisant à la grande tour. Etat en 1998. Rare exemple conservé d'une cuvette sans siphon. Ce cabinet de toilettes était destiné aux prisonniers enfermés dans la tour ou dans le second étage du corps de logis sud. Il se trouve sans doute à l'emplacement des latrines médiévales, équipées d'un conduit enrobé dans la courtine sud. (Fibbi-Aeppli)



946. Jules Landry (?), «Château, II^e projet de cabinets d'aisances extérieurs», 1878. Plan, échelle de l'original: 1:50, détail. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 20, Fibbi-Aeppli)

947. Jules Landry (?), esquisse pour l'implantation des latrines sur la façade orientale, échelle de l'original: env. 1:200, probablement de 1878. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 17, Fibbi-Aeppli)

948. John Landry, «Nouveau projet de lieux d'aisances pour les écoles primaires des filles», novembre-décembre 1879, échelle de l'original: 1:50. À gauche, plans du rez-de-chaussée et de l'étage; à droite, façade sur cour et coupe vers le nord. Les cuvettes sont encore sans siphon et enrobées de bois. Ces trois détails renseignent aussi sur la façade du corps de logis nord avant sa surélévation avec le berceau de son avant-toit harmonisé à ceux des corps de logis adjacents; ils montrent également l'élévation de la galerie de 1838, prolongée au nord pour soutenir les nouvelles latrines. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 23, Fibbi-Aeppli)



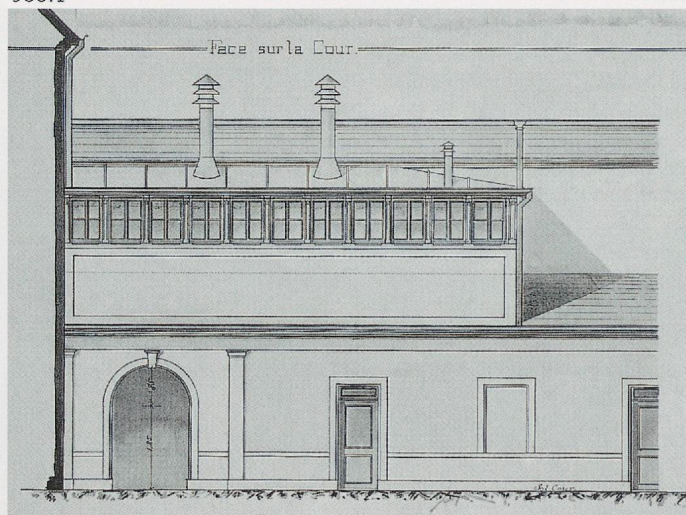
en reprenant les proportions des fenêtres voisines. Le tout est installé sur une base talutée qui est un rappel de celle de la courtine. Dans sa seconde version, le projet perd en effet de sa force puisque Landry a dû ajouter un étage supplémentaire, esquissé à la hâte de toute évidence. Ceci explique la réaction négative de la Commission. La troisième variante présente la solution alternative du bâtiment installé sur les lices. La Commission fait à son tour la proposition d'installer ces latrines dans la tour des gardes, à l'emplacement de l'appartement du concierge.

Cette idée est provisoirement laissée de côté pour ne ressurgir qu'en 1884. On y associe un projet très ambitieux des «messieurs Landry» pour résoudre le problème du lavage des latrines, toujours insuffisant puisque le concierge devait encore acheminer l'eau avec des récipients. En effet, le point de captage des sources du Cosseau n'est pas assez élevé pour qu'on puisse faire monter l'eau jusqu'à l'étage. On s'intéresse alors aux sources de Beauregard,

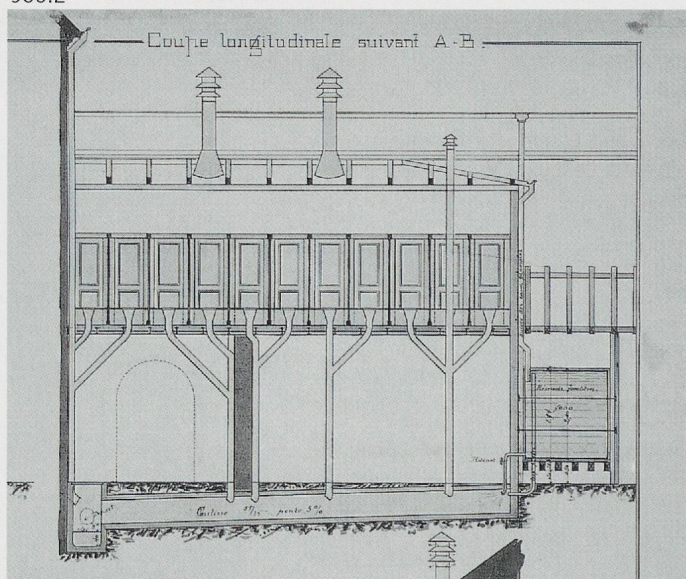
plus hautes que celles du Cosseau. La qualité minérale de ces eaux a peut-être intéressé l'édilité du XVIII^e siècle, mais à la fin du XIX^e siècle on n'y était plus sensible; au contraire on les jugeait impropres à la consommation domestique, elles n'étaient alors utilisées que pour l'arrosage des champs avoisinants; elles ont donc paru toutes désignées pour le curage des lieux d'aisance du château et également pour celui des ruelles punaises¹⁶⁸. Le projet ne connaîtra pas de suite et ces sources resteront inexploitées jusqu'à ce que l'Arménien Puzant Masraff en fasse dès 1920 l'eau minérale ARKINA. Spectaculaire revirement de situation donc, mais la fonction n'est-elle pas restée la même? Au lieu de nettoyer les conduits de toilettes, elle a été chargée d'évacuer les mêmes matières nocives, mais en amont, à l'intérieur de l'organisme humain, par les qualités diurétiques qu'on lui reconnaît désormais!

La solution idoine n'est toujours pas trouvée. Les plaintes vont grandissant puisqu'en 1881 les mêmes deux WC doivent suffire aux besoins de 400 élèves cette fois. John Landry présente toutefois un projet en 1879, qui mettra 11 ans à être admis (fig. 948-949), pour être enfin réalisé par l'architecte Francis Isoz (fig. 950). En plaçant les latrines dans la cour intérieure à l'angle oriental, ce projet va à l'encontre des idées hygiénistes qui encourageaient au contraire à rejeter les lieux d'aisances à l'extérieur des édifices. C'était rompre aussi avec la morphologie multiséculaire du château en ce domaine, qui admettait au mieux l'utilisation de l'épaisseur des courtines, mais rien en deçà. Les plans de Francis Isoz, à quelques modifications près, sont enfin menés à chef en 1890. Il s'agit alors de construire un pavillon qui prend place en partie sur la galerie d'entrée de l'aile orientale, en venant s'appuyer contre la façade nord au-dessus de l'entrée de la cour. Il abrite 11 cabinets, 10 pour les élèves et un pour les maîtres. De nombreuses fenêtres et deux canaux de ventilation percés dans le toit permettent une aération abondante; l'évacuation des matières est réalisée au moyen d'une conduite allant directement au Canal oriental. Elle est fréquemment lavée par les eaux pluviales provenant des toits, accumulées dans un réservoir installé à l'extrémité nord de la galerie au niveau de la cour¹⁶⁹. En 1904 cependant, les latrines «quoique de construction récente... ne répondent plus aux exigences du jour». Il s'agit alors d'introduire enfin l'eau sous pression, qui dessert Yverdon depuis 1895. Ce sera chose faite en 1907. Par la suite, chaque cabinet disposera d'un réservoir et d'une chasse d'eau et les cuvettes seront désormais à siphon, ce filtre indispensable pour barrer le reflux des mauvaises odeurs. Ces latrines, de même que la galerie desservant l'aile orientale, seront démolies en 1943 pour la construction de l'abri de défense aérienne passive (fig. 951).

950.1



950.2



951



950. Château d'Yverdon, cour intérieure. «Château d'Yverdon, latrines pour filles, constructions nouvelles dans la cour», Francis Isoz, architecte, Lausanne, décembre 1890, échelle de l'original : 1:50, 69 cm x 51 cm. 1. Détail de la face sur cour. 2. Détail de la coupe longitudinale, qui montre notamment la position du réservoir, alimenté par les eaux pluviales recueillies des toits. Ce dernier n'irrigue que le collecteur; il n'y a pas encore d'amenée d'eau automatique pour chaque cuvette. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 69, Fibbi-Aeppli)

951. Château d'Yverdon, latrines de Francis Isoz, en 1943 avant leur démolition. On remarquera un encadrement de porte en plein cintre orné d'une tête et de feuillages, assurément de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Elle a dû être placée là au début du XX^e siècle. Qui l'a récupérée maintenant (cf. fig. 11, où elle a déjà disparu)? (Jean Perusset)

952. Château d'Yverdon, aile ouest, premier étage, salle de paroisse de 1930, par l'architecte Alfred Oberhänsli, état en 1967, avant sa disparition au profit de l'*aula magna*. Vue vers l'ouest. Les profilés métalliques (DIN) sont emballés dans un coffrage de paille et de plâtre. On remarque que la poutre de rive de 1484 repose sur des corbeaux insérés dans la courtine à cette même date, mais peut-être aussi d'époque antérieure, puisque ce niveau existait en 1271 déjà. Les baies sont celles ouvertes en 1778, pour la première, en 1838 pour les deux suivantes. La salle est chauffée par un fourneau à charbon ou au mazout posé sans doute lors d'une réfection générale de la salle en 1947. Le parquet en petites lamelles disposées en damier reçoit une imprégnation synthétique en 1951. (P. Margot)

■ **Une salle de paroisse** – Deux salles occupant le volume de l'ancienne *aula* [115-5 et 115-6+7] sont réunies en une seule en 1930 pour l'aménagement d'une salle de paroisse (fig. 952). Celle-ci sera en fonction jusqu'en 1966, année où cette salle est transférée dans le bâtiment de l'Eglise libre à la rue Pestalozzi, à la suite de la fusion de cette institution avec l'Eglise nationale. Dans le préavis *ad hoc*, la Municipalité justifie sa création par des propos très moralisateurs, émanation certainement des sentiments des pasteurs de l'Eglise nationale qui en avaient fait la demande: «Il y a longtemps qu'à Yverdon le besoin de posséder une salle paroissiale se fait vivement sentir. Plus on va de l'avant, plus ce besoin devient impérieux. Il est bien compréhensible que pour lutter, autant que faire se peut, contre la vague actuelle de plaisir et celle d'immoralité qui en est le corollaire, il faut donner au Conseil de paroisse, à nos pasteurs et à tous ceux qui ont à cœur le bien et l'amélioration du niveau moral de notre jeunesse, les moyens d'intensifier leur action d'une manière sensible... Si nous néglignons quoi que ce soit qui puisse contribuer à réaliser ce projet, nous assumerions certainement une grande responsabilité vis-à-vis de nos jeunes gens. Du reste et fort heureusement, une partie de ceux-ci ne demandent qu'à donner satisfaction à leur idéal et à leur besoin d'activité, autrement que par la fréquentation des 'dancings' et autres distractions dites mondaines, mais qui sont pires.»¹⁷⁰ Pour pallier la disparition du mur transversal, épais à cause des foyers desservant la cuisine de 1778, le plafond est renforcé d'un réseau de profilés métalliques (DIN) pour soutenir les cloisons de l'étage¹⁷¹. Si l'on avait eu une meilleure connaissance du plafond renforcé pour les greniers en 1666–1667, on aurait facilement pu s'épargner cette structure. De plus, le mur supprimé avait été placé en 1778 sous le plafond formé de poutres allant dans le même sens que lui pour la seule création du volume de la cuisine [115-5], et non pour être porteur.

952



■ **L'abri de défense aérienne passive, les caves** – Pendant la seconde guerre mondiale, la vocation militaire du château ressurgit lorsqu'on le pense tout indiqué pour recevoir les abris de la défense aérienne passive (D.A.P.), devenue par la suite la Protection aérienne (P.A.) puis la Protection Civile. Ils sont imposés par la Confédération pour la défense nationale. L'architecte Jean Hügli réalise les plans et présente un devis des coûts le 21 décembre 1942. Les travaux de maçonnerie sont adjugés à l'entreprise générale de Stefano Abate



et débutent le 9 août 1943. L'excavation de la cour est commencée depuis son angle sud par le percement d'une brèche dans le mur de soutènement de la façade du corps de logis oriental, à la hauteur de la chapelle. Les matériaux, y compris les blocs de molasse de la tour circulaire de 1235, sont ainsi évacués par la courette de la grande tour et vont ensuite grossir les remblais qui comblent la rive du lac à la hauteur de l'actuel camping des Iris pour gagner des terrains exondés. Les murs supportant les façades intérieures et en particulier ceux de l'escalier de 1779 [012] contenant alors trois cuves à vin des négociants Petitat sont renforcés en sous-œuvre (fig. 953). Cependant l'énorme cube de béton, bunker dans la forteresse, appelé à abriter un hôpital, est isolé des murs médiévaux par une chemise de séparation et de drainage; il n'a donc pas été ancré dans les maçonneries médiévales¹⁷². Le plafond, une dalle de béton armé appelée à résister à des charges de 4000 kg au m², repose ainsi sur les parois qui ont doublé les anciens murs et sur de gros sommiers à goussets soutenus par des piles carrées.

Les caves de l'aile sud et de la partie méridionale de celle de l'est, jusqu'alors occupées par les vins en gros Petitat, complètent cet ensemble. Le poste de commandement et la centrale d'alarme sont installés dans la partie occidentale de la cave sud [018], qui est complètement isolée des autres locaux. Un énorme mur en béton, non armé car non porteur, de 1,20 m d'épaisseur la sépare du reste de l'espace voûté destiné au stationnement de la troupe [019], doté d'une porte blindée en son centre (fig. 954). Ce mur est démoli en 1994 pour l'aménagement de la salle d'exposition consacrée aux barques romaines. On obture également la grande porte de la cave de 1806 par un bouchon en béton qui reçoit une autre porte blindée. Le poste de commandement et la centrale d'alarme sont de plus recouverts par une dalle en béton armé, sans doute de même capacité que celle de la cour intérieure, posée sur la voûte et les retraits des murs médiévaux au sud et au nord; elle s'interrompt à la hauteur du mur en béton armé. Cette énorme masse de béton, qui a au moins démontré que les murs du château et la voûte bernoise étaient solides, est enlevée en 1965 lors de la restauration de la salle des «pas-perdus». Le gros œuvre de l'abri est terminé en novembre 1944, l'aménagement intérieur demande encore du temps, si bien que les installations sont inaugurées en grande pompe le 11 mai 1945. Ironie de l'histoire, ce poste sanitaire est ainsi devenu officiellement fonctionnel trois jours après la fin de la seconde guerre mondiale, qui avait pourtant été la cause de sa création.

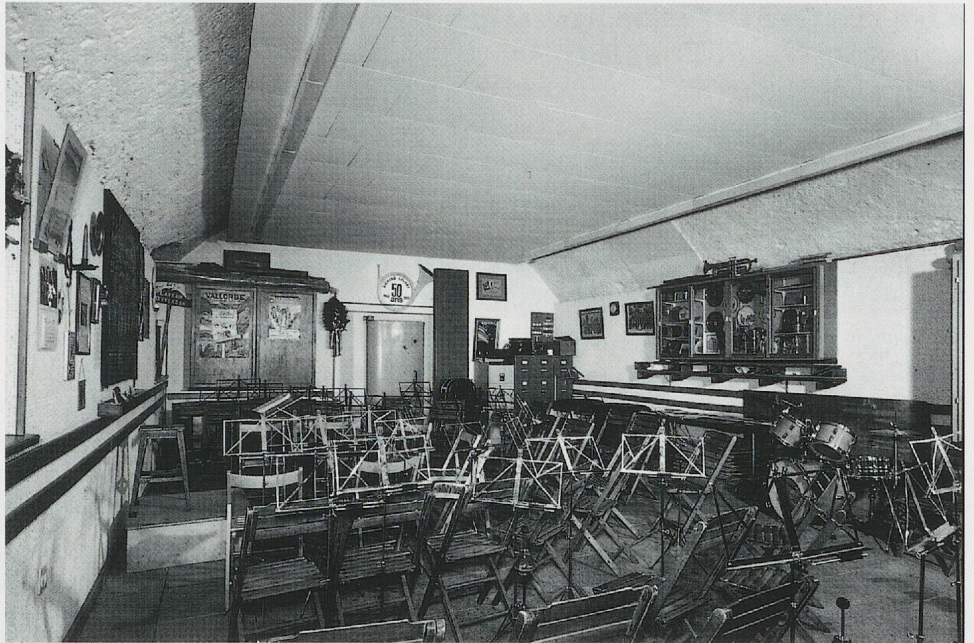
Comme on peut le présumer pour d'autres, édifiés dans le catastrophisme nucléaire lié à la guerre froide, cet hôpital n'a jamais été utilisé. On peut même affirmer qu'il n'a servi à rien si ce n'est à détruire irrémédiablement un patrimoine qui avait tout à nous apprendre sur la naissance de l'Yverdon



953. En-tête du papier à lettres des négociants Petitat, arrivés dans les caves du château à la fin du XIXe siècle et qui ont réussi à les occuper complètement avant 1943. Les travaux de l'abri ont fissuré les cuves à vin installées dans l'ancienne cage d'escalier [012]. Pour la reconnaissance des responsabilités, une correspondance nourrie s'en est suivie avec la ville et l'architecte engagé. (AY)

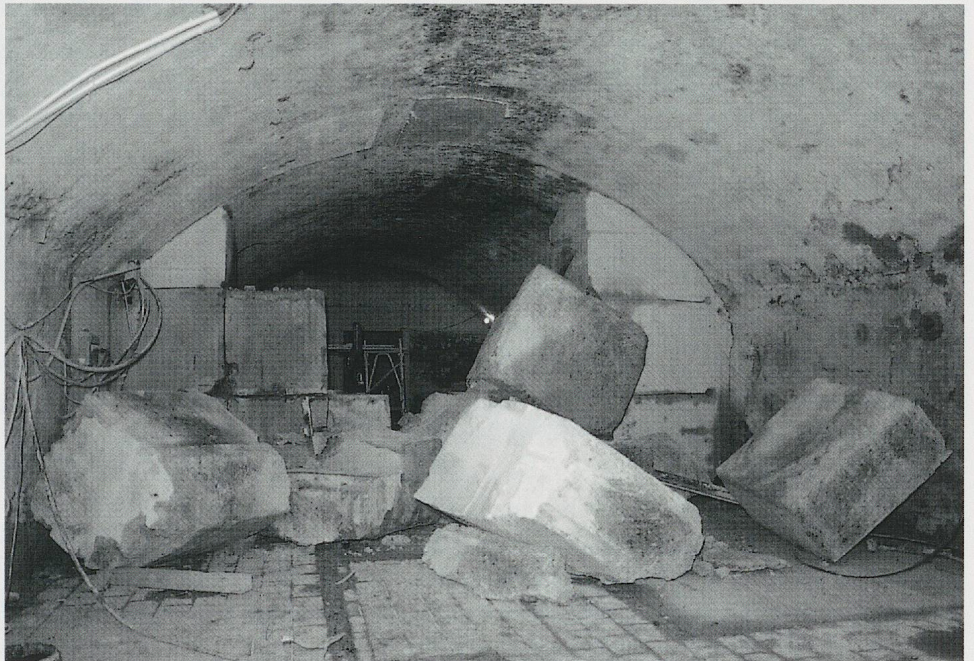
954. Château d'Yverdon, cave de l'aile sud [018]. Mur en béton armé et porte blindée de l'abri D.A.P., protégeant le poste de commandement et la centrale d'alarme du reste de l'ensemble. Etat en 1994. (Fibbi-Aeppli)

955. Château d'Yverdon, cave de l'aile sud [018] aménagée en 1971 pour accueillir les répétitions de la fanfare ouvrière « l'Avenir ». Au fond, on distingue la porte blindée de 1944. Etat en 1994. (Fibbi-Aeppli)



956. Château d'Yverdon, cave de l'aile occidentale [013 + 014], local des samaritains aménagé dans les années 1970, vue vers le nord. Etat en 1994, avant démontage. (Fibbi-Aeppli)

957. Château d'Yverdon, cave de l'aile sud [018], démolition du mur en béton armé en juin 1994 pour l'aménagement de la salle du musée consacrée à la navigation romaine. Après qu'on a reconnu que le mur n'était pas armé, on a pu le débiter en gros blocs de béton sciés. (D. de Raemy)



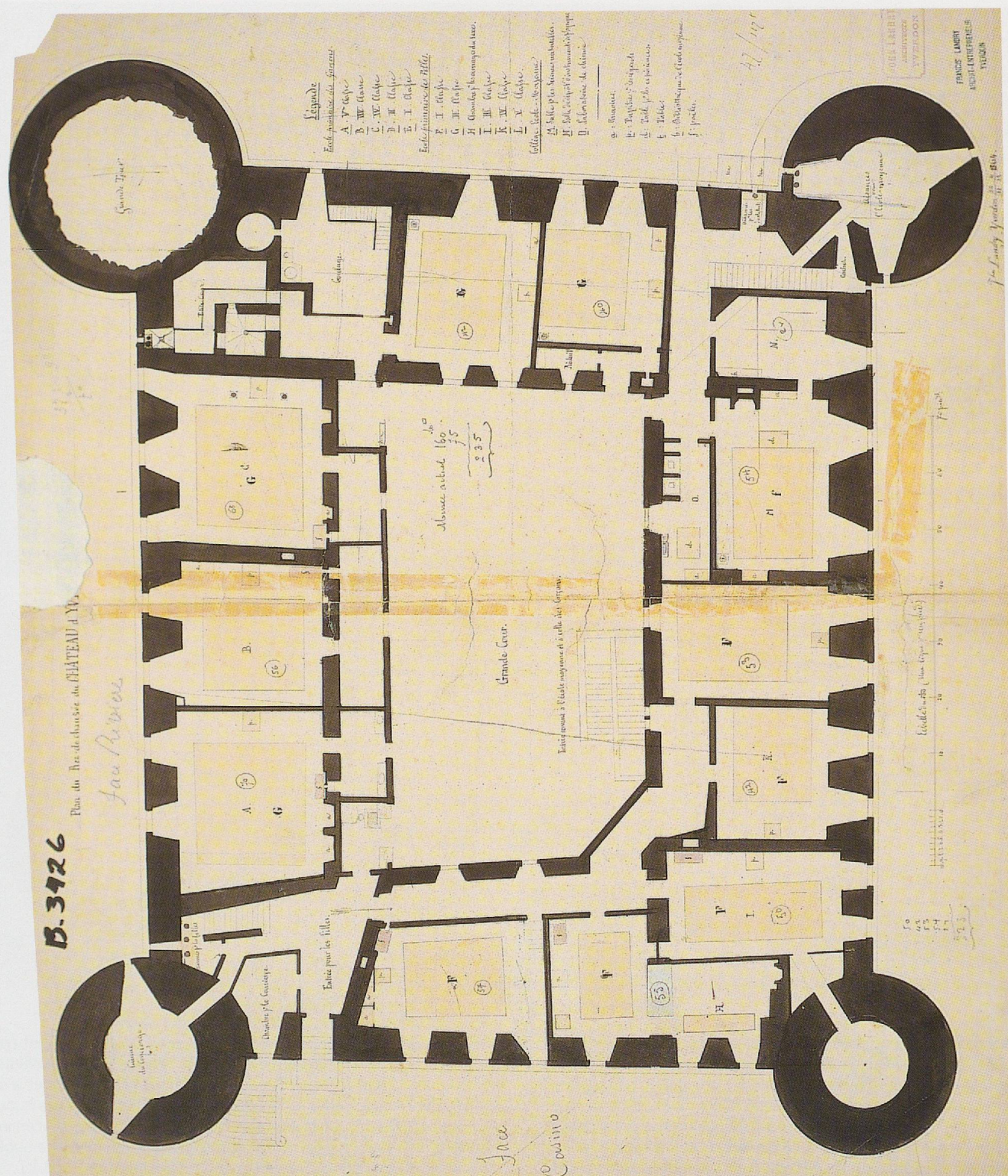
médiévale. Le poste de commandement et la centrale d'alarme ont alors coûté 43 324 francs, et l'hôpital sous la cour est revenu à 132 679 francs. Ce dernier fut déjà en partie occupé en 1947 par les négociants Petitat pour le lavage des bouteilles et pour recevoir un local de fermentation.

Avec le progressif recul des surfaces occupées par les négociants en vin, Minder, dès 1955, puis son successeur, les caves sont affectées à d'autres usages. Elles reçoivent notamment, en 1979, le théâtre de poche *l'Echandole* qui succède au *Caveau*, qui, lui, n'était pas dans une cave. Le sous-sol devenu un lieu propice au monde du théâtre et du spectacle plutôt alternatif est un phénomène qu'il vaudrait la peine d'étudier. À l'instar de *l'Echandole*, les épaisses voûtes de l'aile sud empêchent la fanfare ouvrière *l'Avenir*, qui y est installée, d'importuner le voisinage (fig. 955). L'aile occidentale reçoit dans les années 1970 un aménagement léger destiné aux samaritains et à l'accueil des donneurs de sang (fig. 956). Hormis *l'Echandole*, tout ce petit monde doit s'en aller en 1993 en vue de l'aménagement de nouvelles salles du Musée pour l'exposition des barques romaines (fig. 957).

■ **Les menaces d'effondrement** – Si les tours ouest et nord ont causé beaucoup de tracas à LL.EE. en 1605-1607 et respectivement en 1715, celle de l'est et la grande tour seront consolidées par la ville d'Yverdon, mais dans ces cas par bonheur avant qu'elles ne s'effondrent, totalement ou en partie. En 1910, des fissures importantes apparaissent dans la courtine orientale à la hauteur de l'ancienne chapelle. On constate que la grande tour est en train de verser vers l'extérieur dans la diagonale de l'édifice. Ses lézardes sont relevées alors par l'architecte Jules Mério sur une élévation développée de la tour (fig. 958). L'architecte Otto Schmid, un collaborateur d'Albert Naef, établit une coupe de la tour en novembre 1913 (plan 34). L'ingénieur E. Bosset est convié par la Municipalité à établir un rapport sur les mesures à prendre pour éviter l'effondrement. Les fondations de la tour et la nature du terrain sont reconnues par un sondage réalisé dans la cour intérieure en février 1914, où l'on observe en particulier que les pieux compresseurs de fondation sont très dégradés (cf. fig. 71). Leur pourrissement s'est certainement accéléré depuis la baisse de la nappe phréatique à la suite de la correction des eaux du Jura (1879). Le creusement du Canal oriental en 1891 a encore considérablement aggravé la situation¹⁷³. L'ingénieur propose de substituer à la zone des pilotis dégradés une semelle en mortier hydraulique (ciment Portland) et l'établissement d'un ceinturage métallique étanche du côté du Canal oriental pour éviter les phénomènes d'affouillement: ce travail, devisé à 27 000 francs, peut attendre deux ou trois ans, mais plus il sera reporté plus il risquera de se révéler difficile et périlleux¹⁷⁴. En mars 1916, l'archéologue cantonal Albert Naef observe les témoins posés par Bosset et conclut que la situation se dégrade moins rapidement que ce qui était craint¹⁷⁵. Le syndic Charles Bujard accepte la proposition d'Otto Schmid de demander un devis à l'ingénieur Arthur Studer, de Neuchâtel. Le principe de l'intervention reste le même: il s'agit de substituer au cylindre de terre naturelle occupée par les pieux une forte semelle en béton armé. L'intervention devrait s'opérer telle une sape médiévale, par un tunnel partant des jardins au sud et aboutissant au centre de la tour, d'où partiraient des galeries successives, selon un certain ordre, afin d'équilibrer les fondations pendant la durée des travaux. Pour que les ouvriers puissent travailler à l'aise, l'ingénieur prévoit le changement des matériaux de toute la base de la tour sur une hauteur de 2 m (le poste le plus coûteux, se montant à 18 000 francs). Cette opération très risquée est estimée à 50 000 francs¹⁷⁶.

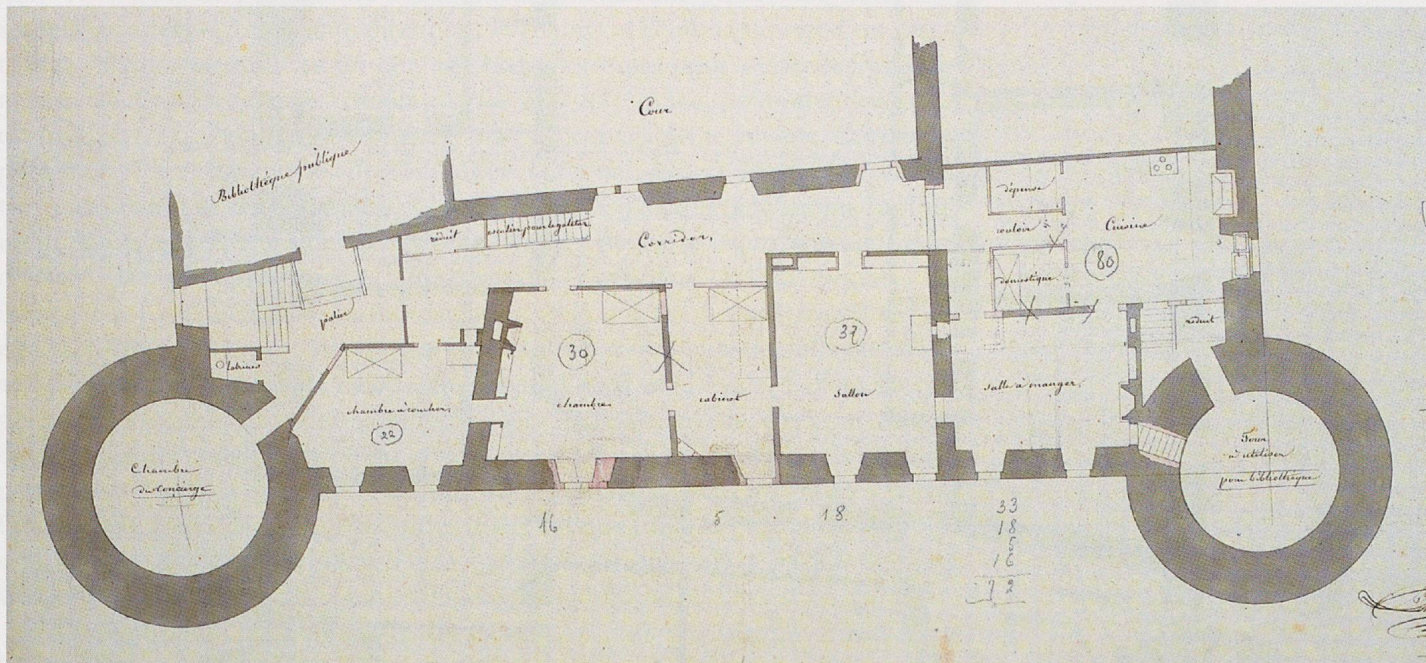
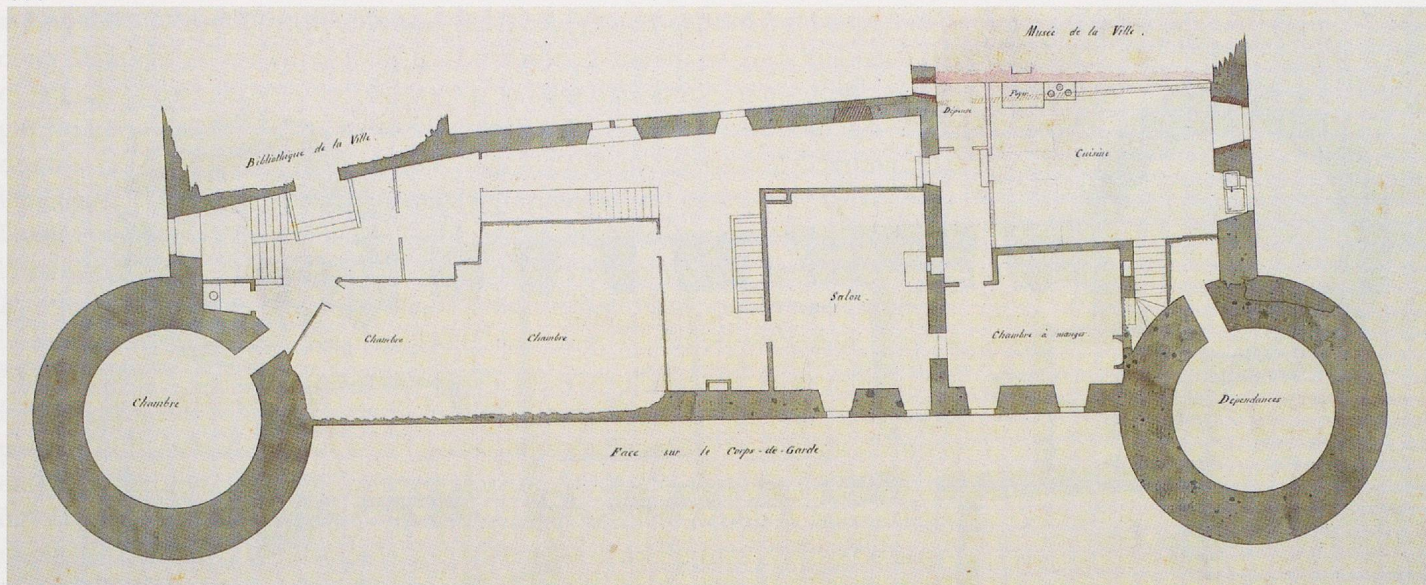
L'exploration archéologique des façades conduite par Otto Schmid, sous le contrôle de Naef, détourne les inquiétudes qui se reportent, en 1919, sur la tour orientale, laquelle révèle un parement en très mauvais état. Comme pour la grande tour, les constats de l'ingénieur aboutissent à la conclusion qu'il n'y a pas de danger d'effondrement immédiat. En 1922, Otto Schmid revient à la charge avec un très lourd programme de consolidation de l'élévation de cette tour, en une période où l'on découvre les miracles du béton armé¹⁷⁷. La crise économique du moment incite le Conseil communal à refuser le crédit de 17 000 francs¹⁷⁸. Un programme minimum est adopté tout de même en 1923 pour la somme de 4 500 francs, lequel a consisté à refaire le parement dans le secteur est de la tour avec de la molasse provenant d'Ostermündingen près de Berne, après avoir procédé à des injections de ciment pour renforcer le blocage.

La grande tour préoccupe à nouveau la Commission de gestion en 1936, mais la Municipalité apaise ces inquiétudes en citant le rapport de Naef de 1919. Il faut attendre 1951 pour que l'architecte de la ville Raymond Rouilly encourage à établir un programme de consolidation du château, à la suite des nouveaux affaissements qu'il constate. Les événements vont lui donner raison puisqu'en décembre 1952, la grande tour se partage brusquement verticalement en deux, accentuant très fortement les fissures existantes. Le syndic Léon Jaquier fait appel à l'ingénieur Maurice Ebener, qui propose l'installation dans



907. Château d'Yverdon, plan du premier étage, par John Landry, 1864. 64 cm x 54 cm, échelle de l'original: 1:100. C'est le premier plan conservé représentant un niveau complet du château. Les zones jaunes sont les espaces occupés par les bancs et les tables des élèves. En rouge, les pupitres des maîtres. Les nombres inscrits dans un cercle indiquent les effectifs d'élèves prévus par classe, rapportée dans les années 1870 sans doute. On remarque également l'agrandissement de l'ancienne cuisine [115-5], transformée en salle de classe au détriment du corridor [115-2], dans lequel a encore été aménagé le laboratoire de chimie [115-3]. Un morceau de carton blanc a été collé sur le mur séparant [109-1] de [109-2], indiquant sa suppression en 1870. En 1864, l'école primaire des garçons disposait d'un seul orifice de latrines aménagé dans l'épais-

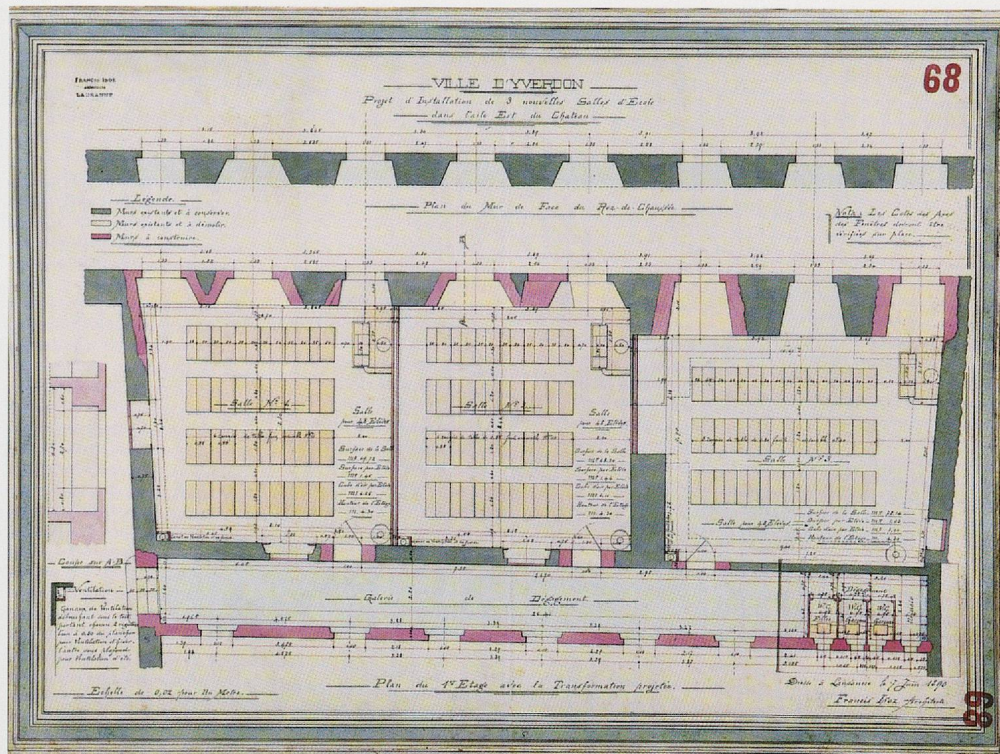
seur de la courtine orientale, accessible depuis une galerie – réalisée en 1865 – partant du « coulage », et contournant l'escalier à vis qui établit la communication avec le jardin et l'aire de gymnastique. Le four est toujours dans la cour de la grande tour, sur le doublage de la courtine sud. Les latrines de l'école moyenne se trouvent dans la tour des Juifs [119] et les maîtres disposent de leurs propres aises, dans l'épaisseur de la courtine sud, privilège que n'ont pas les enseignants primaires. L'appartement du concierge se limitait alors à une cuisine dans la tour orientale [101] et à deux chambres, l'une au-dessus de la cuisine en [201] et l'autre [104]. Le tout certainement exposé aux émanations des latrines des filles, sous l'escalier de 1809. (ACV, AMH, B 3426, R. Gindroz)



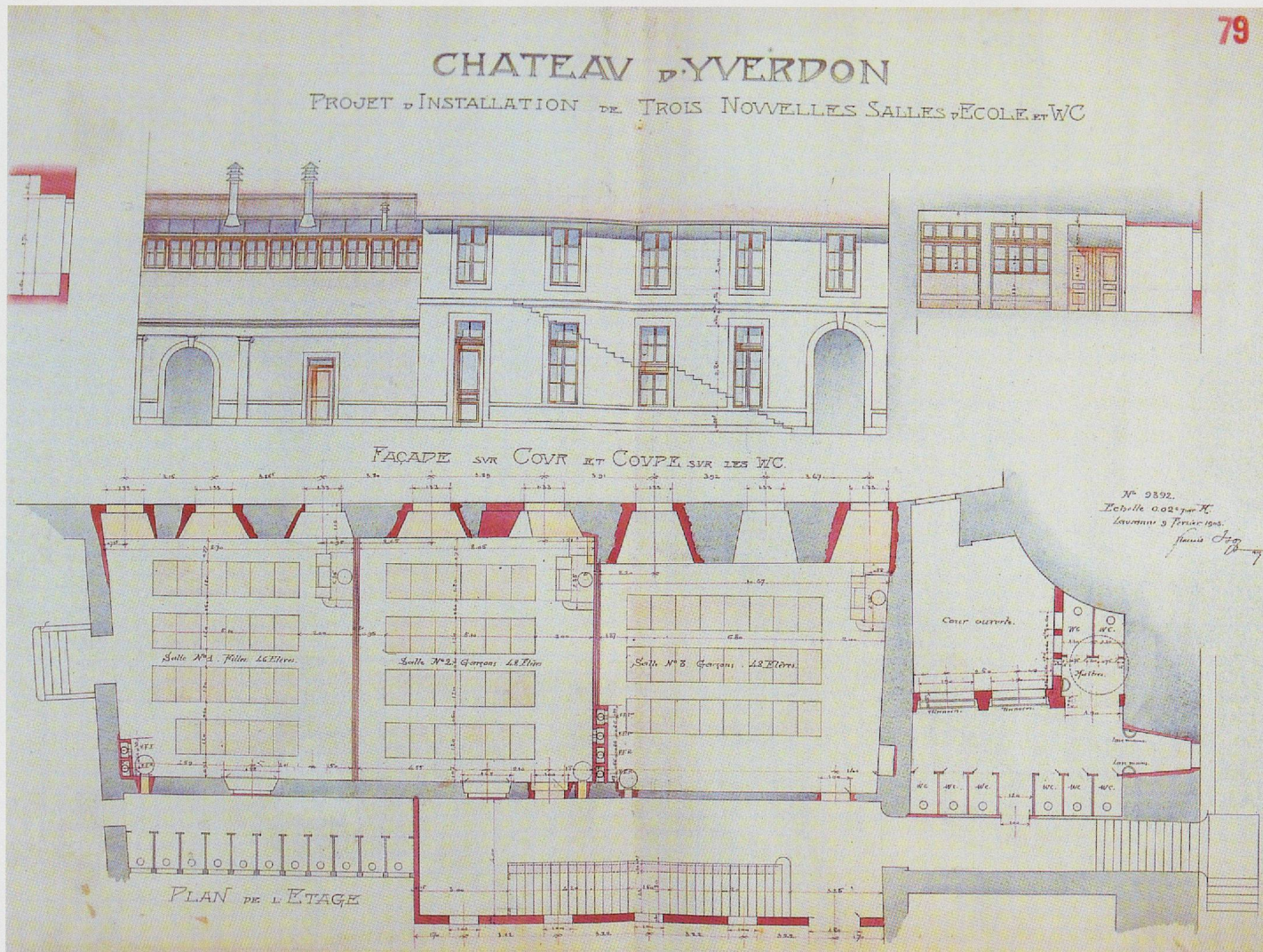
908. Château d'Yverdon, aile nord, étage, projet d'appartement pour le directeur du collège/école moyenne, dessiné par Francis Landry(?), sur un projet d'Abraham Fraisse. Echelle de l'original 1:100. (détail). Ce plan propose notamment le déplacement du mur sud de la cuisine sur celui séparant [110] à [115-4] à l'étage inférieur. La chose n'a pas été réalisée, sans doute à cause des difficultés qui auraient surgi avec les structures du double plafond. Dans la courtine ouest, la fenêtre sud ne sera ouverte qu'en 1877. On observe encore l'escalier qui permettait de se rendre dans la tour nord et dans le demi-étage au-dessus de la salle à manger (niveau 3). Dans l'espace [208-2], pas encore éclairé au nord, débouche l'escalier partant de [108], supprimé en 1866. Contre la chambre [207 + 208-1] s'appuie un autre escalier joignant le demi-étage supérieur (niveau 3). Le corridor [204] dispose encore d'une fenêtre à croisée de 1489-1490, remplacée par une nouvelle simplement rectangulaire en 1860. (ACV, AMH, B3424, R. Gindroz)

909. Château d'Yverdon, aile nord, étage, projet d'appartement pour le directeur du collège/école moyenne, par Francis Landry. Echelle de l'original 1:100 (détail). À quelques détails près, ce projet a été réalisé, notamment les divers cloisonnements installés dans la cuisine pour la dépense et la chambre du domestique, le déplacement contre le mur extérieur de l'escalier desservant le demi-étage supérieur dans le vestibule [206], la création d'un cabinet [208-2] entre la chambre et le salon, avec percement d'une nouvelle fenêtre dans la courtine nord. (ACV, AMH, B3422, R. Gindroz)

935. Château d'Yverdon, aile orientale, second étage, «Projet d'installation de trois nouvelles salles d'école et WC», Francis Isoz, architecte, Lausanne, 9 février 1903, échelle de l'original: 1:50, 104 cm x 68 cm. Ce plan comporte la façade sur cour, le plan de l'étage et le plan et coupe des nouveaux WC installés dans la cour de la grande tour. Les WC dans l'angle nord de la cour ont été déjà aménagés par ce même Isoz en 1891. La disposition des salles de classe est celle proposée en 1890. La façade a été entièrement reconstruite en un style encore très inspiré du néoclassicisme. Le module des portes et des fenêtres s'apparente à ce qui existe déjà dans la cour intérieure. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 79, Fibbi-Aeppli)



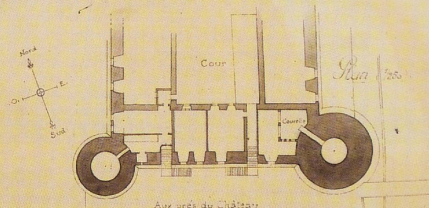
934. Château d'Yverdon, aile orientale, second étage, «Projet d'installation de 3 nouvelles salles d'école dans l'aile est du château», Francis Isoz, architecte, Lausanne, 7 juin 1890, échelle de l'original: 1:50. Ne sera exécuté, à peu près tel quel, qu'en 1903. Les nouvelles fenêtres sont disposées de telle sorte qu'elles s'alignent sur celles de l'étage inférieur. L'entrée monumentale de la bibliothèque est condamnée. On accède au corridor par une porte percée pratiquement à l'emplacement de celle qui devait desservir la galerie supérieure prévue en 1489-1490. Ce corridor est construit au-dessus des vestibules de 1838; les latrines ne seront pas placées à son extrémité sud comme il était prévu ici, mais au contraire au nord, au-dessus de l'entrée de la cour; elles seront réalisées en 1891 déjà. (AY, cartable n° 4 «écoles», n° 68, Fibbi-Aeppli)



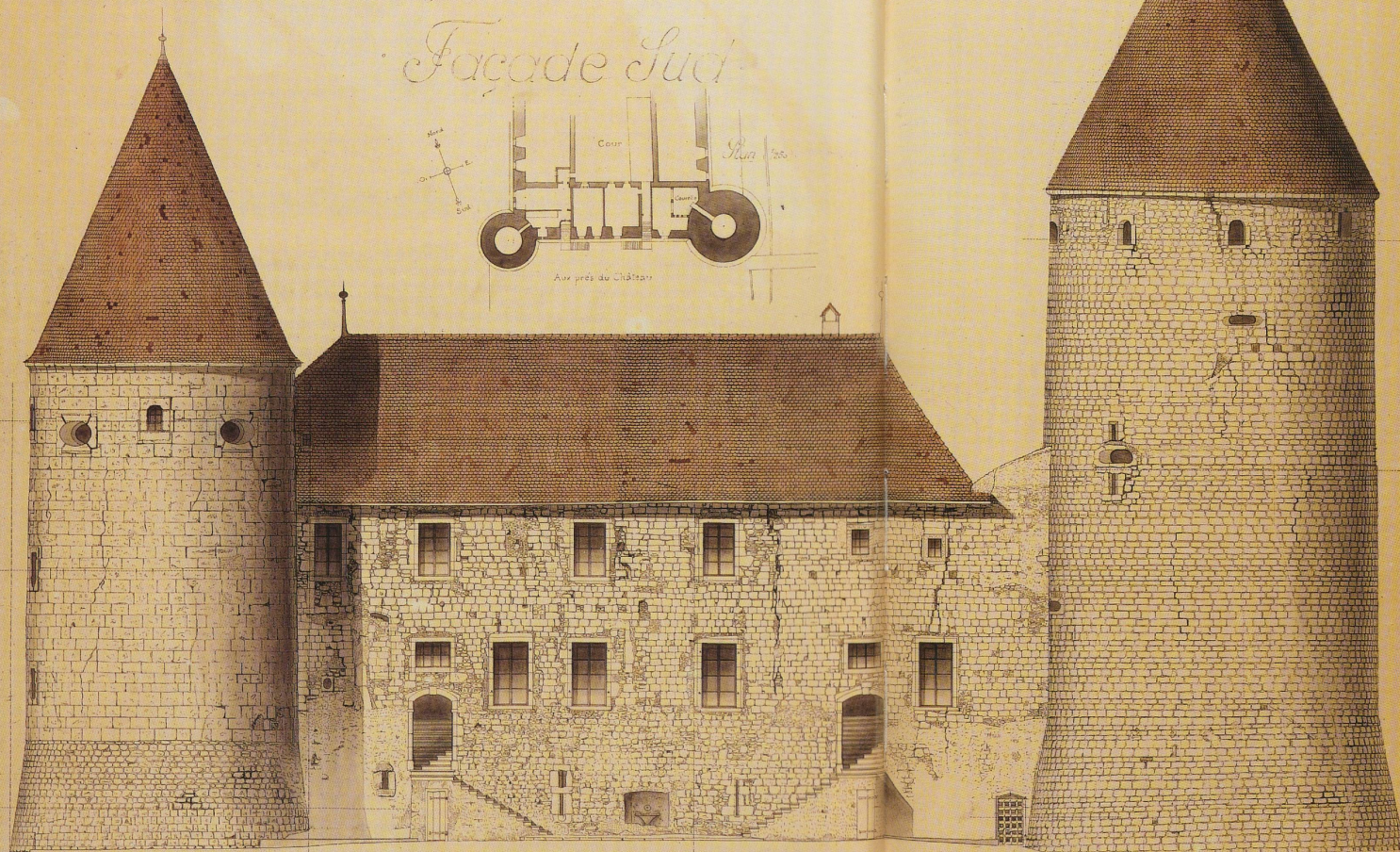
Château d'Yverdon.

Relevés généraux: 1918-1919.

Facade Sud



Aux près du Château



Echelle 1:50
2 cm pour un mètre

Metzger No. 4. 1918

Blund
metzger
et
Meyer-Billon

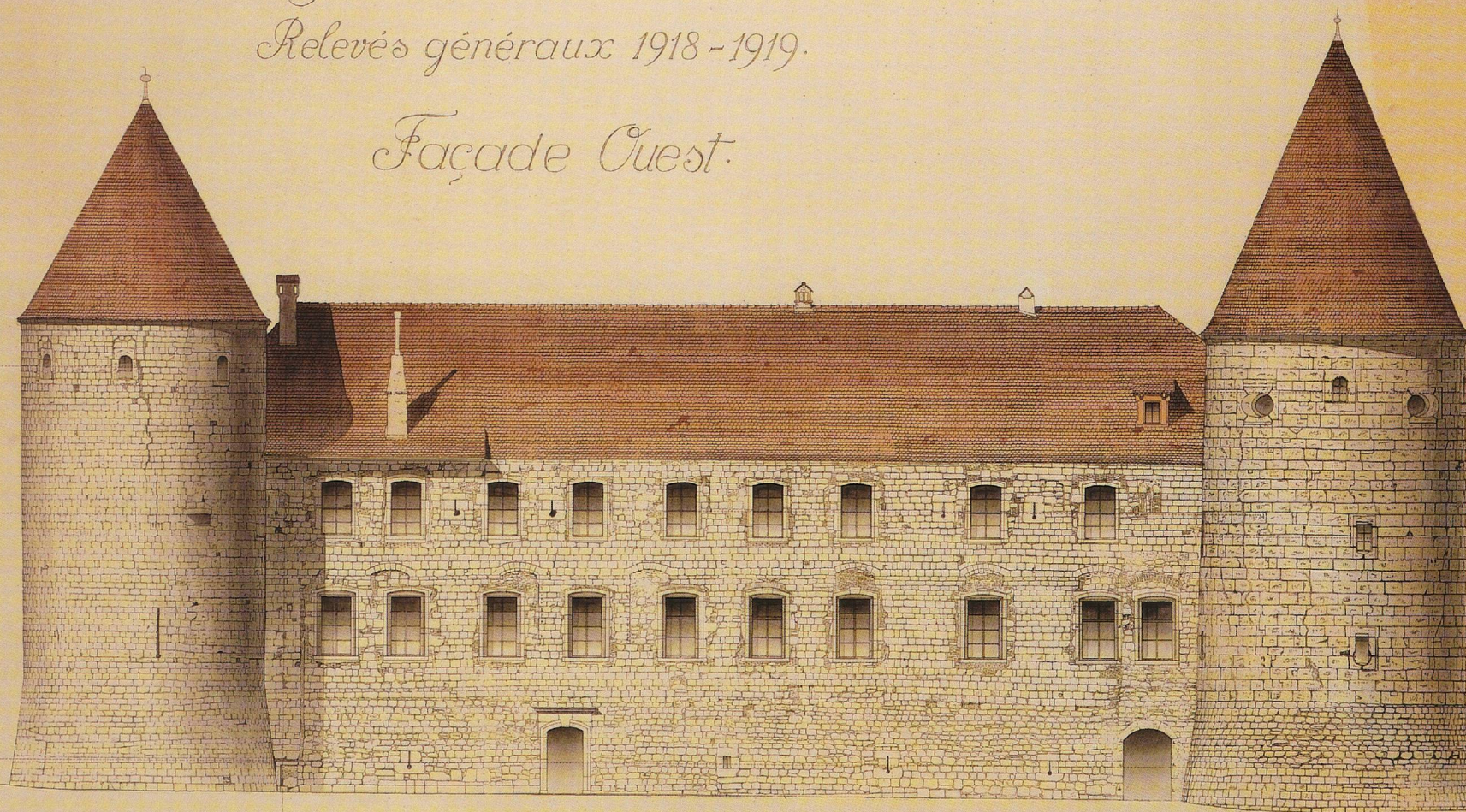
11.

966. Château d'Yverdon, relevés généraux, façade sud, original à l'échelle 1:50, par Otto Schmid, 1918-19, exemplaire sur papier, encre et aquarelle. (AFMH)

Château d'Yverdon.

Relevés généraux 1918-1919.

Façade Ouest.



Echelle 1:50.
. 2cm pour un mètre.

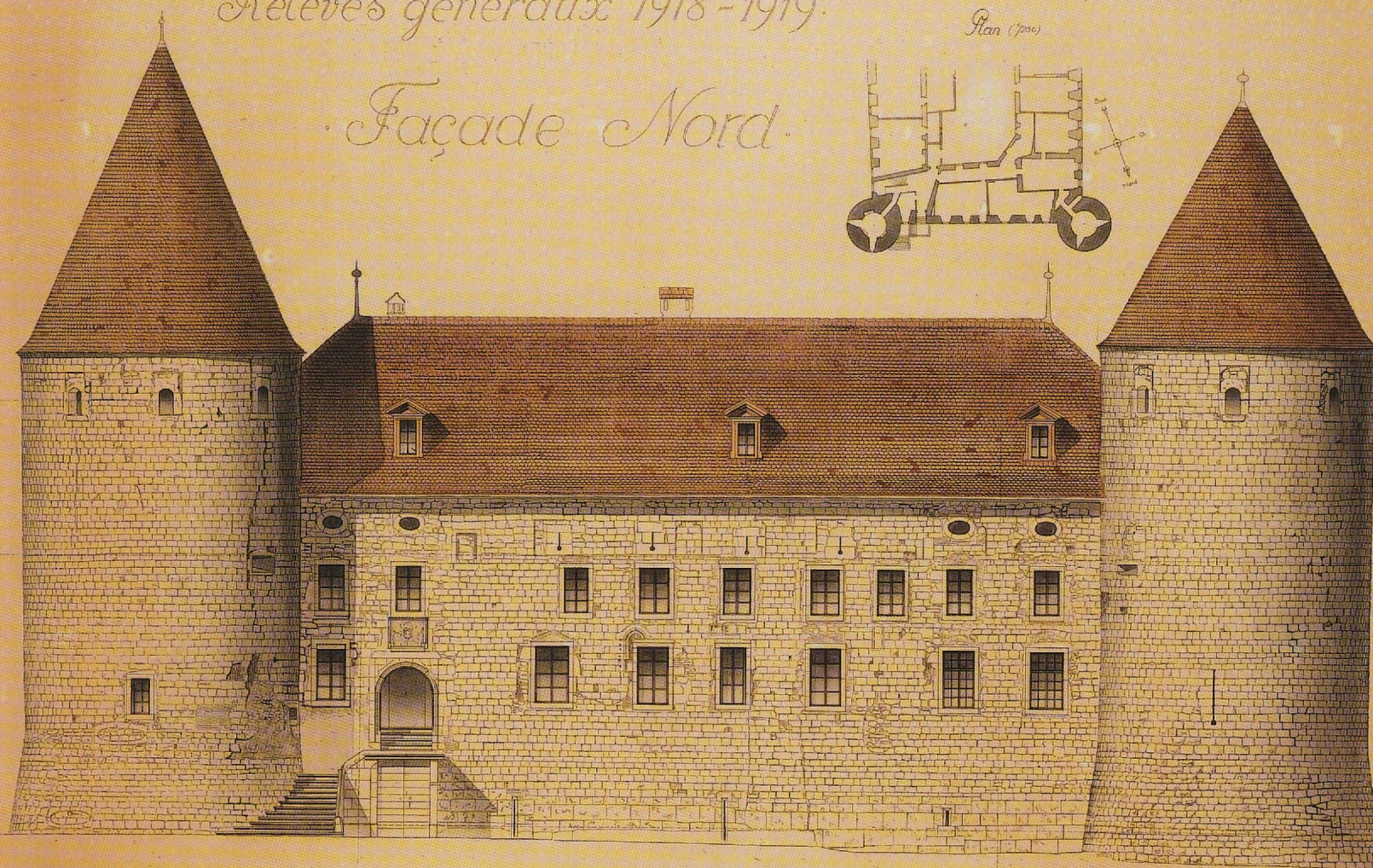
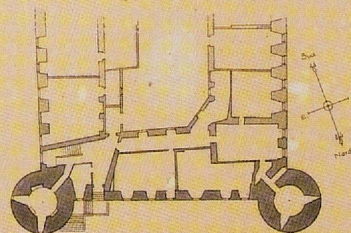
Otto Schmid.
Château d'Yverdon.

Château d'Yverdon.

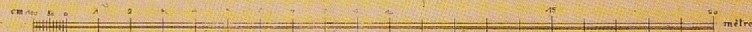
Relevés généraux 1918-1919.

Façade Nord.

Plan (1/250)



Échelle 1:50.
2cm pour un mètre.

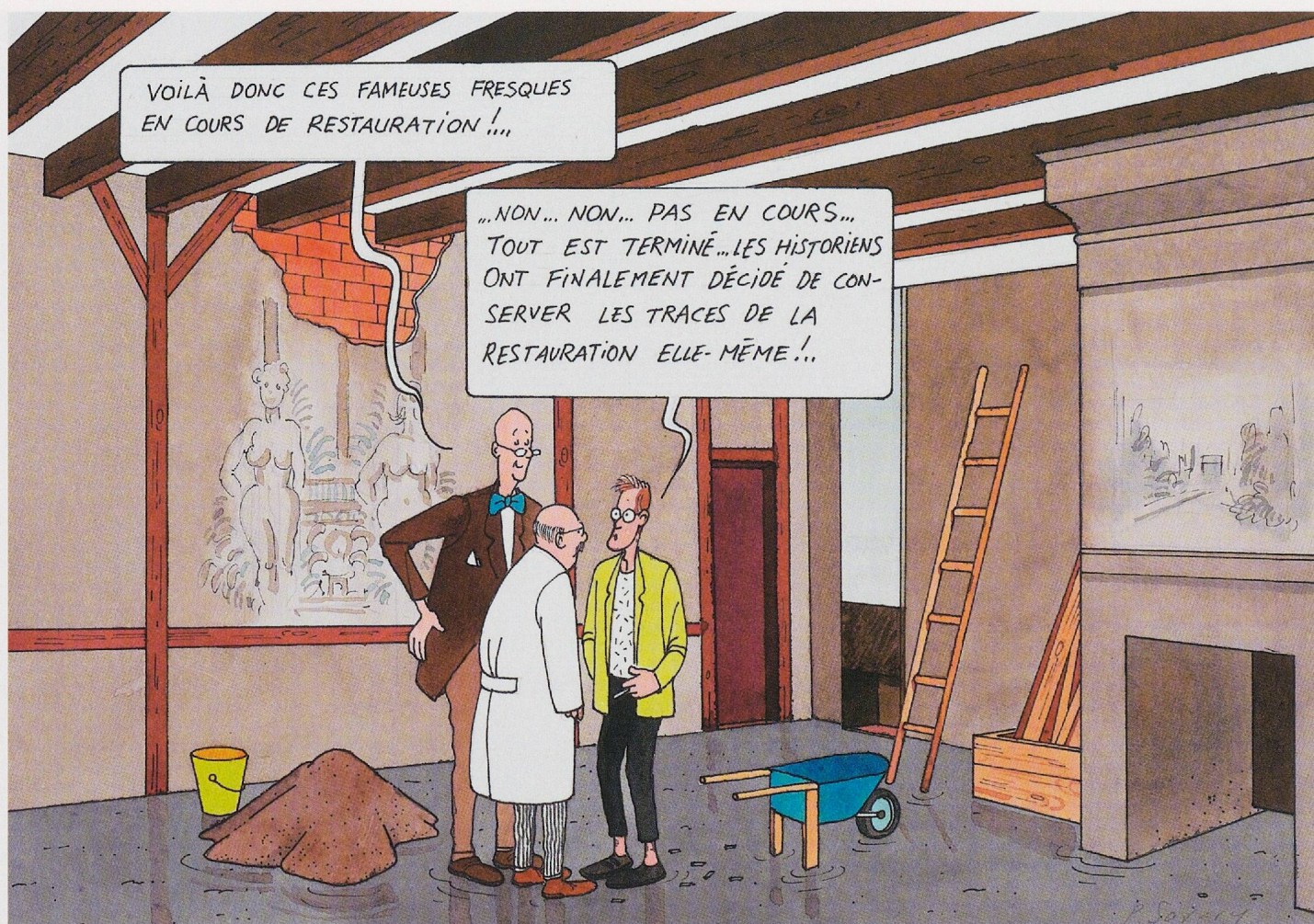


*Otto Schmid
1918-1919*



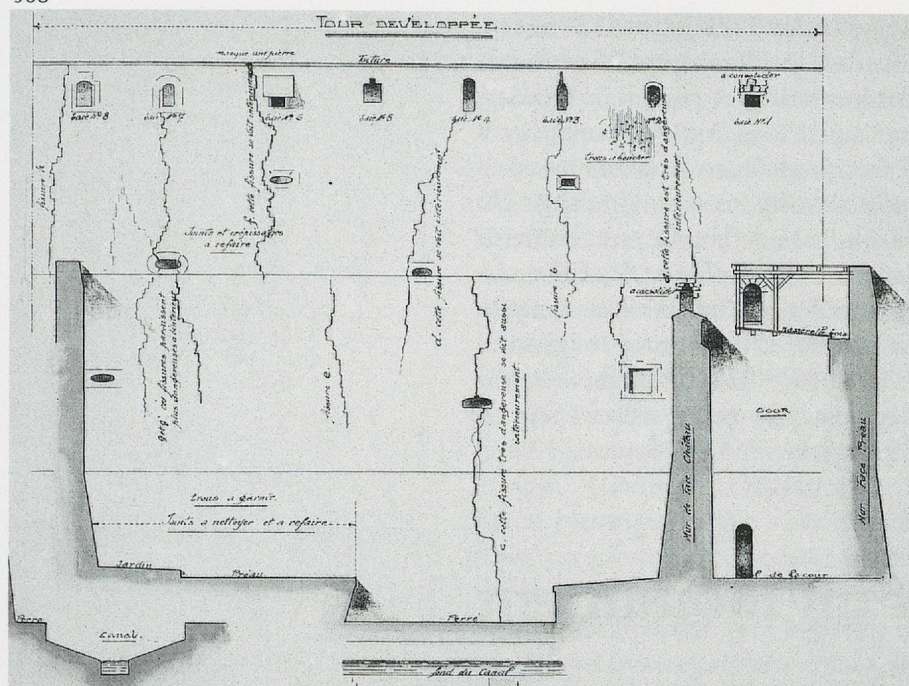
Arrivée d'une délégation de la cour du duc de Savoie, qui vient séjourner quelques semaines en son château d'Yverdon. En cette circonstance, le représentant de l'autorité communale ne peut qu'ac-

courir et présenter son compliment. Peut-être se plaint-il de l'impôt extraordinaire demandé par le duc à ses sujets pour l'entretien de l'édifice. Par Patrick Savary.



La réhabilitation de l'aile nord : un choix de restauration difficile pour l'ARCHY, selon Patrick Savary. L'architecte a décidé de figer le chantier après la phase de démontage : c'est à ce stade que les

pages d'histoire qui ont marqué le monument se laissent le plus facilement lire.



958. Jules Mério, relevé de la grande tour, 1910. Détail représentant la tour développée avec ses fissures. (ACV, AMH, R. Gindroz)

le cœur des maçonneries de deux corsets métalliques, l'un placé à 9 m, l'autre à 3,85 m de la corniche. Ils sont formés d'un double polygone en acier constitué de barres de 3 cm de diamètre et de deux mètres de longueur, ancrées dans la maçonnerie par des éléments métalliques verticaux et raidis par des tirants radiaux, que l'on voit encore actuellement. La tension a été réalisée par la rotation de manchons sur les tirants, ce qui a permis de resserrer les structures maçonnées de la tour. En complément de ces travaux, des dizaines de tonnes de ciment liquide (850 sacs de ciment Portland) sont injectées dans les murailles, ce qui a rendu le blocage de la tour très compact. On profite de l'échafaudage pour rejointoyer le parement extérieur avec

le même ciment hydraulique. On intervient également dans la charpente, qui avait tendance à se disloquer; elle est sertie d'un câble de 30 mm serré par des tendeurs de 20 tonnes. Si pour 70 000 francs la tour forme désormais un bloc solide et solidaire, le problème de son enfoncement n'est toujours pas résolu, car on a renoncé à la construction de fondations en piliers de béton comprimés, prévus par l'ingénieur Ebener du côté du Canal oriental afin de contrevenir au sens de l'affaissement. Dans les années 1960, on continue à se soucier de la consolidation des fondations du château. L'archéologue cantonal Edgar Pélichet pense qu'il serait possible de s'en tirer en formant autour du château un bassin dont les murs iraient jusqu'à la nappe phréatique afin de rétablir à l'intérieur le niveau de l'eau tel qu'il était au Moyen Âge: «On amènerait de l'eau par une conduite ordinaire à l'intérieur de ce bassin. L'arrivée d'eau serait arrêtée par un flotteur analogue à celui des réservoirs de chasse de nos W.C.»¹⁷⁹ L'archéologue accompagne sa proposition saugrenue de quelques propos sur un procédé pratiqué sur un site romain, celui de la congélation du terrain supportant les fondations. Un avant-projet utilisant cette méthode est présenté à Pierre Margot en 1969 par une société française, «Foramines», qui suggère la formation d'un mur de glace sous les fondations du château d'une hauteur de 10 m, long de 220 m environ et large de 1,20 m, formé par 184 congélateurs posés régulièrement sur la périphérie de la zone à refroidir. Le sol ainsi durci pourrait supporter une pression de 4 kg au cm². La formation de ce mur de glace, prévue sur une durée de 3 mois environ, demanderait 200 kilowatts/heure de courant électrique et les condenseurs devraient être refroidis par 50 à 100 m³ d'eau par heure. La maintenance, elle, n'emploierait plus «que» 50 kw et quelques m³ d'eau de refroidissement par heure¹⁸⁰. Ce projet, pur produit des années d'euphorie et de gaspillage, à l'échelle de ce qu'on espérait des centrales nucléaires à l'époque, n'a heureusement connu aucune suite.

En 1975, le laboratoire de géotechnique H.B. de Cérenville est mandaté par la ville pour une étude globale de la stabilité du château¹⁸¹. Il en ressort que la grande tour continue à verser du côté du canal avec un mouvement de rotation. L'existence des pilotis et leur tassement sont de nouveau constatés. L'étude préconise alors un renforcement de la tour non plus par une méthode de reprise en sous-œuvre, dépassée et dangereuse pour la main-d'œuvre, mais par injection. Les travaux de consolidation ne sont entrepris qu'en 1988 par

l'ingénieur André Perret-Gentil, lequel fait procéder à l'injection de micro-pieux en ciment dont le grand nombre augmente considérablement la zone de contact des fondations avec le terrain meuble sur lequel repose la tour. La technique choisie est celle du «Jet-Grouting», soit l'injection de ciment liquide à très haute pression (400 bars) dans 117 forages de 8 cm de diamètre environ, longs de 12 m, pour atteindre le support des limons très compacts. Un anneau en béton armé précontraint est posé à la base de la tour pour contenir les poussées horizontales auxquelles sont soumises les colonnes¹⁸². L'accroissement de la surface de frottement a ainsi pour effet de l'immobiliser définitivement. Mais, il y a loin des 27000 francs devisés en 1914, puisque les travaux ont coûté plus d'un million de francs en 1988-1989¹⁸³. Il est difficile d'établir une commune mesure avec la tour des Juifs, aux trois quarts reconstruite en 1605-1607, charpente comprise, pour 11200 florins, soit 4480 francs.

Le château devient un monument

■ **Le monument** – La première évocation historique du château, quand on lui demande de jouer le rôle d'un monument, dans le sens premier de ce terme, à savoir simplement perpétuer le souvenir d'un événement passé, est apparue en 1613 lorsque LL.EE. figurent les armes de Berchtold IV de Zähringen sur ses façades. On l'a vu, il fallait signifier par qui avait été édifiée la forteresse, à la fois symbole du pouvoir de LL.EE. et outil très concret de son exercice. Dans ce cas, cette évocation historique n'avait d'autre but que de justifier la légitimité du suzerain bernois, mais elle s'appuyait tout de même sur les recherches historiques du Fribourgeois François Guillimann. En 1669, Samuel Chapuzeau visite Yverdon et déclare que son château est «bon et bien basti»¹⁸⁴. En 1714, Abraham Ruchat écrit simplement dans ses *Délices* que le château a été construit «à l'antique», mais il est bien difficile d'interpréter ce qualificatif: il ne faut certainement pas y voir une référence à l'époque romaine par comparaison avec le *castrum* voisin, mais bien qu'il a été édifié il y a très longtemps, qu'il n'est pas «à la moderne» ou «à la nouvelle mode». Selon cette dernière acception, «antique» qualifie souvent le château dans les divers écrits du XIXe siècle. En 1810, Grégoire Girard suggère les origines médiévales de l'édifice en déclarant que l'institut de Pestalozzi est établi dans un «château-fort, destiné jadis à repousser des insultes», il présente un «air antique et guerrier». Dans sa biographie de Pestalozzi, Herminie Chavannes reprend en 1853 la tradition historiographique bernoise en rappelant que le vaste château aux quatre tours rondes a été bâti par les ducs de Zähringen¹⁸⁵. Ecrivant que l'institut de Pestalozzi avait été logé dans l'antique château d'Yverdon, Roger de Guimps précise seulement qu'il était l'ancienne résidence des baillis bernois¹⁸⁶, mais cet auteur cite les *Souvenirs* de l'historien Louis Vulliemin, rédigés en 1871, pour qui «l'antique château» est bien «la fondation du petit Charlemagne».

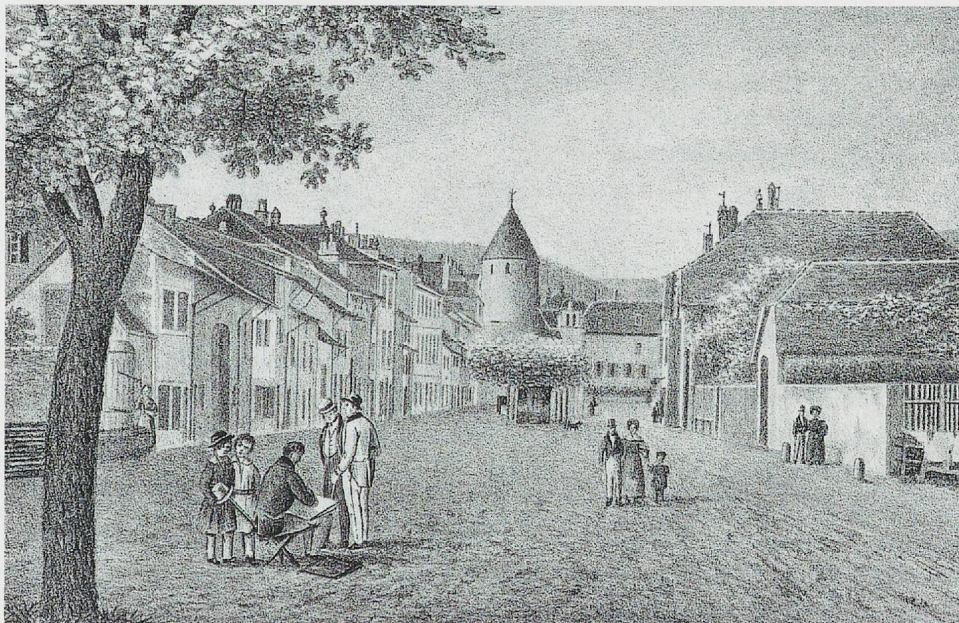
Alors qu'il avait prévu de l'installer dans la salle [210], Pestalozzi aménage sa salle de prière dans l'ancienne chapelle. On ne connaît pas les motifs de ce changement mais on est en droit d'imaginer que la partie basse de la grande verrière gothique a dû apparaître au moment où l'on aménage une fenêtre dans la façade. C'est ce vestige qui a sans doute décidé Pestalozzi, car l'ancienne fonction de ce local – les prisons bernoises puis de district – ne devait pas particulièrement inciter à les remplacer par un lieu de prières. Pestalozzi renoue en quelque sorte avec la fonction primitive de l'endroit mais sans pour autant demander de réouvrir la verrière. À la différence de la grande

architecture religieuse régionale, comme la cathédrale de Lausanne, des ruines romaines d'Avenches¹⁸⁷ ou du cas spectaculaire de Vufflens, l'heure du château d'Yverdon n'est pas encore arrivée – et de loin – pour qu'une quelconque de ses parties soit réhabilitée ou simplement conservée dans sa forme originale, même si l'on considère depuis longtemps que c'est un bel édifice, qualification justifiée essentiellement par ses dimensions imposantes à l'échelle de l'architecture urbaine qui l'entoure¹⁸⁸.

Durant la première moitié du XIX^e siècle, les autorités yverdonnoises, propriétaires de l'édifice, ne sauraient encore y voir d'ailleurs un monument historique; pour elles, le château est d'abord un édifice utilitaire. En 1835, la commission du Conseil communal estime que le château est le meilleur édifice que la ville puisse proposer pour l'instruction publique. Ce n'est que son passé récent qui est évoqué, mais comme simple prétexte à l'usage qu'on veut en faire. Comme le château a abrité l'institut de Pestalozzi – à cette époque, figure historique déjà... –, sa destination est de continuer dans la même voie: il est «prédestiné» à recevoir les écoles publiques. Par ses vastes dimensions, il pourra même rendre service pour des siècles. Il permet donc à l'édilité, non pas de se retourner vers le passé, mais au contraire de se projeter dans l'avenir. Ce «si beau et si vaste local» sera un réel atout pour la ville, une carte de visite qui l'autorisera à concurrencer les pensionnats privés. Si le manque de place ne tarde pas à se manifester, la fonction scolaire du château reste indiscutable en 1893 encore, légitimée par son prestigieux locataire, Pestalozzi: «Tant que le château reste debout et il y a apparence que cela durera encore un certain temps, il sera affecté aux écoles. Une commune ne saurait laisser un pareil immeuble improductif, abstraction faite des raisons historiques qui permettraient difficilement d'affecter le bâtiment qu'a illustré Pestalozzi, à un autre usage que celui de l'éducation.»¹⁸⁹

959

959. La rue de la Plaine vers 1850, vue depuis les «Quatre Marronniers», endroit où l'on pensait aménager la gare ferroviaire en 1855. Au centre de la rue, la tour-horloge de 1709 avec ses bassins de fontaine. Au fond, la masse imposante du château, parfaitement intégrée à l'architecture environnante, en constituant même le point d'orgue, dont on voulait dégager la perspective. Si la tour-horloge a survécu jusqu'en 1890, les anciennes boucheries, justement cachées par la rangée nord des maisons, ont été rapidement abattues. (MY, Fibbi-Aeppli)



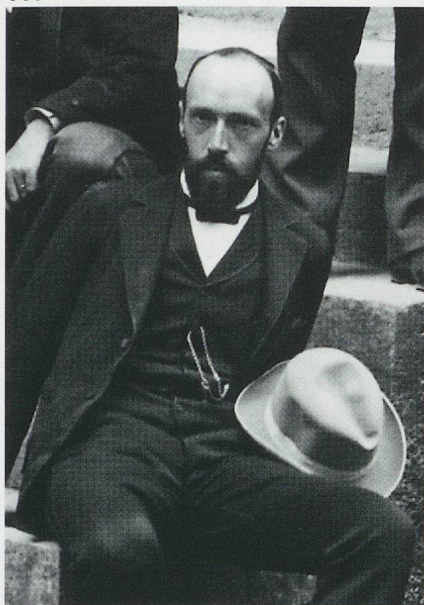
En 1855, lorsque la ville décide l'embellissement de la rue de la Plaine en vue de l'implantation de la gare, elle est consciente de l'intérêt esthétique et urbanistique de la façade orientale du château (fig. 959), soulignée par un quai qui remplace les anciennes boucheries. En 1878, le Conseil communal refuse les projets de Jules Landry pour des latrines installées contre cette façade. Pour la première fois apparaît ici le qualificatif de «monument historique», qui exprime un besoin de conservation. En effet: «Le projet aurait eu l'approbation de la commission s'il n'avait pas l'inconvénient majeur de mutiler

la façade principale d'un monument historique que les autorités de la ville doivent tenir à honneur de conserver intact.»¹⁹⁰ C'est donc une sensibilité nouvelle à la dimension historique du monument qui pousse les autorités à renoncer : il ne fallait en effet pas déparer «l'architecture simple et imposante de cet ancien manoir»¹⁹¹. Ce jugement sur le château est émis par la Municipalité au moment de l'affaire de la tour-horloge de la Plaine. On exige un clocheton qui puisse s'harmoniser avec l'architecture du château. La «simplicité» ressentie résulte à n'en pas douter de l'ordonnance des fenêtres récentes dans la façade, qui n'a pas été régie par une composition élaborée, comme les Yverdonnois pouvaient l'apprécier déjà avec leur temple, leur hôtel de ville, leurs édifices publics sur la Place en particulier et leurs hôtels privés. À cette époque, on ne considère pas encore que ces fenêtres sont «inesthétiques», car leur insertion dans la façade correspondait à la sensibilité néoclassique du XIX^e siècle, qui plaçait volontiers les percements dans de vastes surfaces crépies, non rythmées et hiérarchisées par des cordons ou des pilastres, selon la pratique systématique du XVIII^e siècle. La dimension historique du monument était surtout perçue à ce moment-là, non pas par le détail architectural (forme des portes et baies, modénature, etc.), mais par la masse imposante des tours et des grands volumes des corps de logis.

En 1897, la Commission de gestion dénonça les dégâts causés à la grande tour par la Société électrique des Clées qui avait détruit la dernière archère conservée de l'étage de couronnement, alors que cette tour était déjà visitée par les voyageurs de passage pour l'intérêt culturel et historique qu'elle représentait. La réponse de la Municipalité met en évidence le conflit qui commence à naître entre la valeur d'usage de l'édifice et sa dimension historique : «Il s'agissait surtout d'une question où l'esthétique se mêlait au respect des vieux monuments. Nous reconnaissons que si le duc de Zaeringen [encore lui!, NdR] revenait dans ce monde, il préférerait retrouver de vieux et fidèles réîtres derrière les belliqueuses ouvertures de la tour plutôt que de chercher ce à quoi peuvent bien servir les fils qui en rayonnent. Nous avouons même que ce peut être envisagé comme un accroc apporté à la physionomie d'un château du Moyen Âge ; mais notre esprit plus positif nous a permis de considérer sans regret l'utilisation fin de siècle qui a été faite du vieux donjon.»¹⁹²

Le château, morceau d'archéologie I, dans le sillage de Chillon et sous l'influence d'Albert Naef

En effet, un intérêt nouveau, historique et archéologique, se manifeste pour le château. Louis Rochat, archéologue local et maître au collège de 1854 à 1881, a fait des émules, notamment l'ingénieur Hermann Gagg, qui est sensible non seulement à l'histoire documentaire mais également à l'observation archéologique et monumentale, comme le révèlent ses tentatives de reconstitutions graphiques, techniquement très bien réalisées, du château, de la Place et des remparts de la ville. Avec l'entrepreneur John Landry, il ausculte le château en essayant de deviner ce que les crépis peuvent cacher. Ils repèrent l'existence des baies en arc surbaissé de l'*aula magna*, sans bien sûr pouvoir encore les interpréter. Les deux amateurs d'histoire savent qu'Alfred Milloud procède à des dépouillements d'archives à Turin, source qu'a pu exploiter Eugène Mottaz dans un article sur le château d'Yverdon qu'il vient de publier dans la *Revue historique vaudoise* de 1900¹⁹³. Dans la foulée des études pionnières publiées par l'historien d'art Johann-Rudolf Rahn dès les années 1870, l'inté-



960. Albert Naef (1862-1936), premier archéologue cantonal vaudois (1898) et premier président de la Commission fédérale des monuments historiques (1915). Architecte de formation, il vit son nom d'abord associé au château de Chillon, qu'il commence à étudier dès 1892. (ACHC)

rêt pour les monuments historiques et le souci de leur conservation encouragent les autorités du canton de Vaud à nommer un conservateur des monuments, qui parvient à faire adopter en 1898 une loi d'avant-garde. Cet homme, c'est Albert Naef, architecte et archéologue, qui, par ses travaux pionniers sur Chillon, impose une vision scientifique de la conservation comme de la «restauration» d'un monument historique (fig. 960).

Le château lémanique, déjà promu au rang de monument historique par les premiers inventaires qui apparaissent (en Suisse, celui de Rahn en 1874), ne saurait dès lors être uniquement l'objet de transformations utilitaires en vue des nouvelles destinations qu'on lui prévoit. Il ne doit plus être l'objet de pastiches ou de réinterprétations, telles que celles pratiquées par le génial Viollet-le-Duc pour la tour-lanterne de la cathédrale de Lausanne. Il doit échapper à la dérive du néogothique apparu, avec la réhabilitation romantique du Moyen Âge, dans nos régions dès les années 1810. Comme dans le cas de la baie gothique que Pestalozzi n'a pas demandé de réouvrir, le Moyen Âge romantique, s'il a suscité une architecture néomédiévale originale, n'a pas impliqué la transformation d'édifices authentiquement médiévaux, car ces derniers, par leur seule existence et malgré – ou plutôt avec – toutes les transformations utilitaires qu'ils avaient subies par la suite, suffisaient à nourrir cette vision inscrite dans l'ordre du fantasme. Durant la première moitié du XIX^e siècle, il y a un intérêt pour les châteaux, mais surtout pour ceux qui sont à l'état de ruine, à demi rongés par la végétation ou peut-être encore en bon état mais insérés dans un site naturel grandiose. Ils inspirent les peintres, les poètes et les littérateurs, qui ne sauraient y toucher¹⁹⁴. Le château d'Yverdon, ainsi que tous ceux qui ont été entretenus comme sièges baillivaux, ne sont absolument pas mentionnés dans le roman historique d'Isabelle de Montolieu¹⁹⁵ qui s'attarde sur ceux qu'encadre un site naturel évocateur. Chillon lui-même est occulté, sans doute aussi parce que l'auteur n'a porté son choix que sur des édifices alors privés, peut-être par affinité avec leurs accueillants propriétaires de même rang social qu'elle.

Juste Olivier est également sensible aux monuments qui ne sont pas seulement des bâtiments utilitaires mais des «morceaux d'art». Il s'intéresse surtout au Moyen Âge religieux et a tendance à dédaigner celui des châteaux¹⁹⁶. Il s'attarde toutefois volontiers sur des édifices mis en valeur par le cadre naturel. Ainsi parle-t-il très peu de châteaux «urbains» tels Yverdon, Morges, Rolle ou Nyon. Chillon lui apparaît comme une perfection, comme une «beauté bien aimée»; sa simple contemplation lui permet d'imaginer Pierre de Savoie assis à la fenêtre de la *camera domini*. Le rêve, le voyage dans un passé imaginaire, lui était possible malgré l'état de l'édifice très transformé pour les prisons et l'arsenal du canton de Vaud. À la visite de Chillon, Byron, Hugo, Flaubert ou Dumas affichent la même attitude: tous sont impressionnés par le pilier de Bonivard, aucun ne s'interroge sur son authenticité; ils acceptent le cadre impressionnant de Chillon comme il se présente à eux; cela suffit à mettre en éveil leur imagination¹⁹⁷. Même constat pour ce jeune Neuchâtelois décrivant le château de Grandson: la masse impressionnante de l'édifice cantonné de nombreuses tours suffit à rappeler «les autres vieux châteaux flanqués de tourelles du canton de Vaud, avec d'antiques souvenirs, des tyrans, des preux chevaliers, de gentilles demoiselles...»¹⁹⁸.

Tout autre est l'approche archéologique et scientifique du monument, laquelle va subordonner le retour au Moyen Âge à l'effacement des transformations récentes au profit de la restitution des éléments anciens. Bref, il faut désormais restaurer. Comme corollaire, il faut évacuer tous les usages utilitaires qui occultent l'état d'origine ou du moins un état que l'on considère comme historique, car «la Révolution mit fin pour ainsi dire à l'histoire du château de Chillon; dès cette époque en effet, le vieux castel n'a joué aucun rôle

politique.»¹⁹⁹ L'utilitaire correspond ainsi à une «non-histoire»; dès lors, il n'est d'autre choix pour Chillon que de se constituer en musée où l'on peut montrer ce qui appartient à son histoire, à une histoire qu'il s'agit véritablement de recréer. C'est à cette tâche que s'attelle l'Association pour la restauration du château de Chillon, fondée en 1887.

La restauration qu'Albert Naef entreprend va impliquer de nombreuses restitutions d'éléments archéologiques par le recours au fac-similé. Au préalable, l'archéologue réussit à imposer une étude documentaire, dans les archives d'Etat à Turin notamment, et une exploration archéologique complète du château, tant du sous-sol complètement curé que des élévations entièrement débarrassées de leurs enduits, ceci afin d'orienter les travaux de restauration proprement dits selon un programme général qu'il propose en 1908. Dans ses considérations générales, il déclare notamment: «Cette restauration ne devra, ne pourra être que la pieuse conservation d'un ensemble dont chaque partie est un document historique, sûr, précis, nettement daté. Ne nous faisons aucune illusion quelconque: l'avenir nous sera peut-être reconnaissant de tout ce que nous aurons créé de franchement original, et dans un monument historique, de tout ce que nous lui conservons d'intéressant, mais je crois qu'on ne nous saura aucun gré quelconque des restitutions inutiles en style ancien, pour lesquelles nous aurons détruit des originaux qui pouvaient être conservés, restitutions créées pour notre satisfaction momentanée, assez égoïste, qui nous paraîtront très réussies peut-être, et qui demain, seront qualifiées de pastiches, regrettables toujours, et souvent ridicules.»²⁰⁰

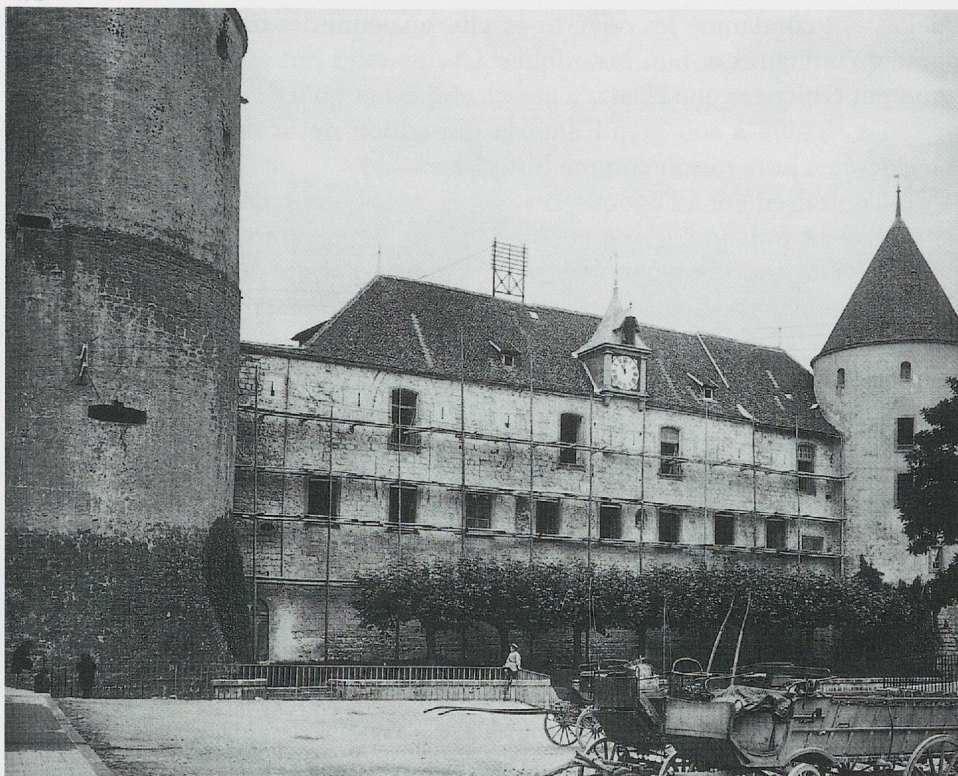
Ce parti puriste, qui privilégie la conservation à la restitution et qui, de ce fait, maintient l'édifice avec ses transformations récentes, n'a de loin pas été respecté à Chillon. D'une part, parce que ce discours reflétait surtout les idées de Henri de Geymüller, alors très influent dans la commission technique de l'Association, connu pour ses prises de position très respectueuses à l'égard des monuments, privilégiant leur simple conservation à toute action interventionniste, de quelque nature qu'elle soit. Les travaux à Chillon commencent justement au moment de la mort de Geymüller en 1909. Dès lors, la commission technique n'est pratiquement plus consultée²⁰¹. Naef agit désormais seul. D'autre part, une simple conservation n'était plus possible, parce que, comme pour la chapelle et ses peintures, les explorations archéologiques de Naef avaient dénudé les maçonneries du château, exacerbant ainsi l'aspect composite des murs et des parois, auxquels il fallait ensuite absolument redonner une homogénéité visuelle et esthétique satisfaisante. L'option choisie allait être la restitution des éléments les plus anciens par des fac-similés, intégrés dans des surfaces laissées en pierres apparentes dans lesquelles les limites archéologiques des diverses époques seraient soulignées, parfois même inventées. Dans la chapelle, les peintures de 1314-1316, retrouvées dans un état très fragmentaire sur les parois, n'ont pas simplement été conservées mais restituées et même complétées avec des motifs étrangers au programme iconographique initial, copiés de celui ornant le narthex de l'église clunisienne de Romainmôtier. Toutefois, cette intervention n'entendait pas s'imposer comme définitive; elle devait pouvoir être effaçable, car l'atelier des frères Correvon, dirigé par Naef, a utilisé des matériaux réversibles dans les travaux exécutés entre 1914 et 1916²⁰². Progressivement Naef, accaparé par d'autres activités, confia les travaux de Chillon à Otto Schmid, qui resta son homme de confiance (fig. 961). Schmid a poussé très loin ce parti de restitution dans les restaurations qui se poursuivirent jusque dans les années 1920. Chillon est même devenu une sorte de «Ballenberg intégré», dans lequel ont été réemployés un grand nombre de fragments architecturaux anciens sauvés d'édifices détruits dans les environs, tels qu'un plafond à caissons du XVe siècle ou la poutraison de la grande tour, recréant ainsi une sorte de «rendu» médiéval factice²⁰³.



961. L'architecte Otto Schmid (1873-1957) en compagnie du maréchal Pétain au château de Chillon. Après 1937. (ACHC)

962. Château d'Yverdon, décrépiage de la courtine orientale, 1903. On distingue l'arc brisé de la grande verrière de la chapelle, coupée en son sommet par la toiture de 1503. (ACV, R. Gindroz)

963. Château d'Yverdon, démurage de la partie haute de la grande baie gothique de chapelle. **1.** Partie supérieure du piédroit septentrionale et naissance de la voûte. **2.** L'arc brisé est en partie conservé jusqu'à son sommet. (ACV, R. Gindroz)



963.1



963.2



Albert Naef apparaît officiellement à Yverdon en 1903, à l'occasion des travaux entrepris à l'étage de l'aile orientale pour la création de trois nouvelles salles de classe. C'est alors qu'on découvre la partie supérieure de la grande verrière gothique (fig. 962-963). Soutenu par l'influent John Landry, Albert Naef réussit à imposer la réouverture de la fenêtre et la restitution de son remplage. Il a obtenu au préalable le décrépiage complet de la façade orientale, mais la Municipalité doit contenir l'ardeur de Landry en lui intimant l'ordre «de suspendre tous travaux ayant trait au côté archéologique». Le château d'Yverdon n'a cependant pas le prestige de celui de Chillon; si son classement jusqu'à l'échelon national est bien acquis, il ne saurait pourtant représenter la quintessence du Monument historique, le symbole de l'histoire vaudoise et même suisse que Chillon était devenu, notamment grâce à l'activité de Naef et de l'Association *ad hoc*. De ce fait, la vocation utilitaire du château d'Yverdon demeure. On ne renonce pas aux trois salles de classe et, à côté de la partie supérieure de la verrière que l'on remet au jour, on perce encore quatre nouvelles fenêtres à l'identique de celles de 1805. John Landry, à la fois édile très impliqué dans les affaires de la ville et historien local, considère que le problème a été résolu à la satisfaction de tous puisque «d'un côté la ville a gagné une belle salle dont elle avait grand besoin, et, d'autre part, on a restitué toute la face est du château, en laissant voir tout ce que les siècles antérieurs y avaient construit. On a concilié dans un monument historique les exigences de l'utilité publique avec le respect dû à ce monument.»²⁰⁴ Le compromis adopté ici convient particulièrement à John Landry, qui est partagé entre sa passion pour l'histoire et l'archéologie mais qui se doit par ailleurs, comme édile, de respecter les décisions initiales prises par la ville, que l'architecte Isoz a pour mission de réaliser. Landry est satisfait, car le simple décrépiage est à ses yeux suffisant pour évoquer l'état passé de l'édifice: l'essentiel pour lui est qu'on puisse lire le «monument» sans forcément avoir recours à des reconstitutions ou des fac-similés. En fait, Landry adopte finalement la même position que Naef dans son fameux programme général de restauration de 1908, mais cette solution, assurément, n'a pas dû plaire à ce dernier, car il est certainement l'initiateur du dénigrement des fenêtres du XIX^e siècle, les-

quelles ont condamné les ouvertures plus anciennes et ont été jugées laides, parce qu'utilitaires et non historiques. Ces fenêtres ont été d'autant plus violemment critiquées que Naef n'a pas pu empêcher qu'il s'en crée de nouvelles, ce qui a signifié à son grand dam la disparition de la substance désormais considérée à juste raison comme historique.

Contrairement à l'époque Pestalozzi, la baie de la chapelle n'incite plus à rétablir la fonction d'origine du lieu car, d'une part, les nécessités du moment sont trop fortes pour que l'on change d'orientation, d'autre part, le nouvel intérêt archéologico-historique sanctionne contradictoirement une rupture de fait complète avec le passé que l'on désire évoquer. Sans renouer avec le fond, soit avec la fonction originelle du château, on se contentera donc de restituer la forme. Tandis qu'en 1878 on estimait qu'il ne fallait pas altérer l'architecture simple et imposante de cet ancien «manoir», le décrépissage, en faisant apparaître les baies et meurtrières anciennes, infléchit ce jugement. Considérées comme bien intégrées à la façade tant qu'il y avait du crépi, les fenêtres du XIXe sont cette fois rejetées au nom de l'histoire, car elles ont détruit un style originel que l'on découvre alors : «De tous les monuments yverdonnois, – dit-on en 1911 – celui qui est certainement le plus beau et le plus imposant par ses dimensions et son style, c'est notre vieux château ; il concentre à lui seul presque toute l'histoire de notre ville, il est le doyen de tous nos immeubles. Mais sa beauté et son style ont été abîmés par des générations qui n'avaient pas le sens de l'art, de sorte qu'il a perdu une partie de son cachet.»²⁰⁵

Avec ces travaux, la sensibilité à l'histoire se développe. En 1905, lors de la reconnaissance des locaux rénovés, la Commission de gestion du Conseil communal déclare que la salle «de la chapelle, restaurée avec beaucoup de soins et conformément au style de l'époque, l'a vivement intéressée»²⁰⁶. L'année suivante, cette même commission, en visitant les écoles, loue encore les trois nouvelles salles et prolonge même sa promenade dans la grande tour souhaitant son accès au public²⁰⁷. Ce vœu ne sera exaucé qu'en 1958. En 1912, malgré la «renommée quasi universelle du château puisqu'il a abrité les écoles du grand pédagogue Pestalozzi» que lui reconnaît ladite commission, celle-ci propose d'y installer la préfecture et la gendarmerie²⁰⁸. Loin d'être incongrue, une telle affectation n'aurait jamais fait que renouer avec la vocation primitive de l'édifice, puisqu'il aurait abrité le représentant de l'Etat de Vaud et son organe de police, transposition directe de l'appareil administratif que représentaient le châtelain savoyard puis le bailli bernois, situation analogue à celle des châteaux fribourgeois devenus des préfectures, ou au cas vaudois du château Saint-Maire à Lausanne, qui abrite l'administration cantonale.

Le départ d'une partie des écoles dans le nouveau bâtiment scolaire Pestalozzi en 1911 encourage la Municipalité à poursuivre la mise en valeur du monument. Emmenée par son syndic, John Landry, elle propose d'utiliser un legs de 10 000 francs à la «restauration» de deux façades du château. Landry, assurément poussé par la curiosité, souhaitait en un premier temps continuer le décrépissage. Les problèmes statiques rencontrés à la grande tour diffèrent ce programme, mais ils le justifient à terme pour qu'on puisse mieux connaître l'état réel des murs dissimulés par les crépis.

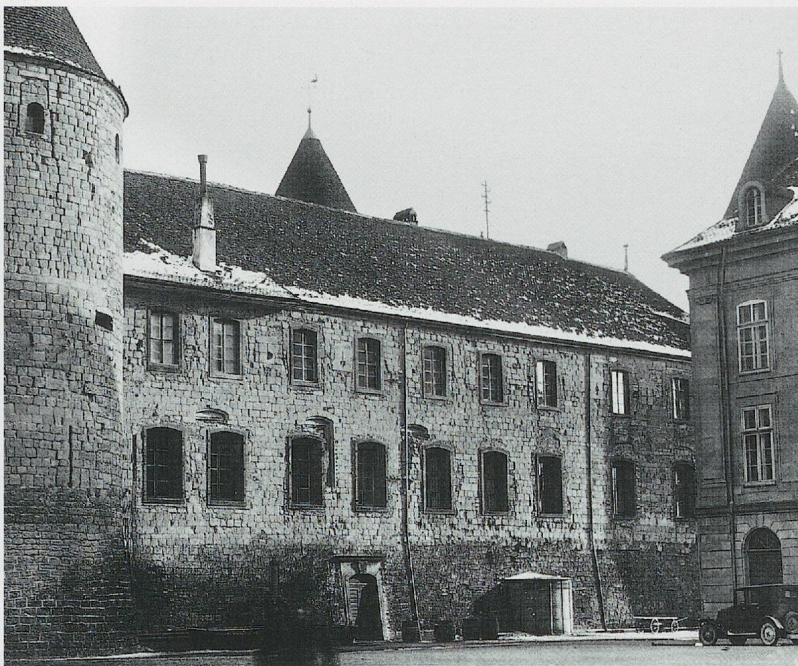
Naef et Schmid arrivent à imposer le début d'un programme général d'exploration et de documentation du château, pour permettre de guider les travaux à venir. Ils réitèrent à Yverdon les démarches adoptées à Chillon. Ainsi, en 1918, les deux architectes obtiennent pour 12 000 francs le décrépissage de la tour orientale d'abord (fig. 964-965), puis celui de toutes les façades²⁰⁹. Le passé du château ressurgit par les bribes et morceaux que les transformations modernes n'ont pas fait disparaître. Schmid réalise des relevés «pierre à pierre» au 1:50, qui sont à l'avant-garde pour l'époque et qui restent



964. Château d'Yverdon, courtine orientale et tour des gardes. Décrépissage de cette dernière commencé à la fin de l'année 1918. Le parti d'orner les murailles de végétation grimpante est apparu au début du siècle. Cette dernière s'est déjà largement déployée depuis les travaux de 1903-1906. Il faut observer la précarité des échafaudages, sur lesquels osaient se lancer les ouvriers. (AFMH)



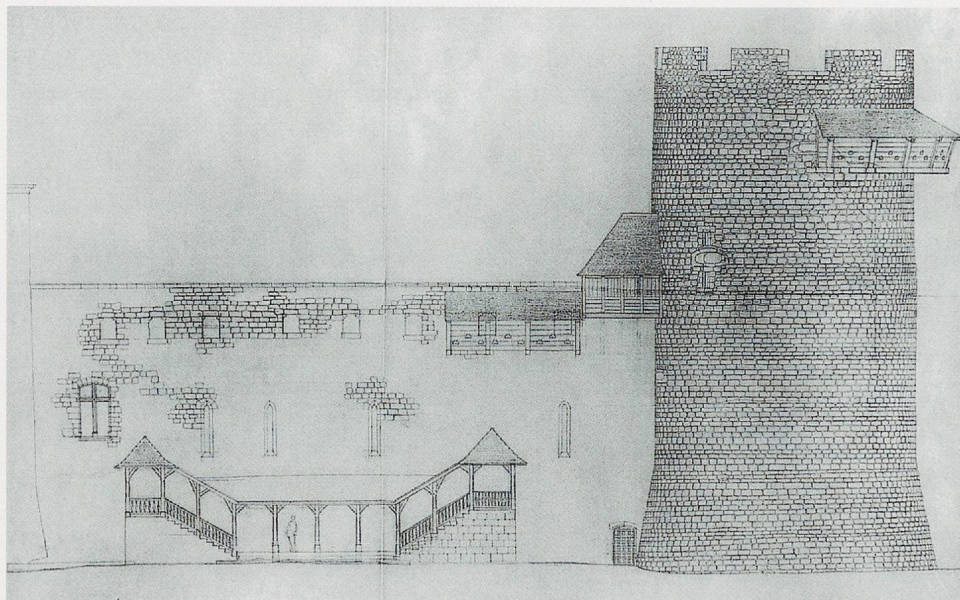
965. Château d'Yverdon, la tour des gardes en cours de décrépiage, fin 1918. Non seulement les percements anciens, mais d'importantes fissures sont mis au jour. (AFMH)



969. Château d'Yverdon, tour nord et courtine occidentale en 1929. Les six fenêtres primitives de l'*aula magna* sont clairement identifiables. L'une d'elles a même conservé son montant dans lequel une forte grille de protection était ancrée d'après les trous encore visibles. (AFMH)

aujourd'hui encore un outil d'analyse très précieux²¹⁰ (fig. XL-XLIII-966-968). Albert Naef propose encore des recherches d'archives, qui doivent être les plus complètes possibles²¹¹. Le dépouillement des comptes baillivaux bernois est réalisé par le sous-archiviste cantonal Chastellain²¹²; avec les comptes de Pierre Mainier, déjà transcrits par Alfred Milloud, cela permet à Naef de situer l'*aula magna*. L'idée de sa restauration miroite déjà. On supprimerait ainsi «de défectueuses salles d'école»²¹³. Les découvertes réalisées lors du piquage des façades (fig. 969), avec ce qu'elles comportaient encore de mystère, ont dû fasciner archéologues, architectes et notables épris d'histoire, et les salles de classes leur paraître bien mesquines. D'autant plus qu'il s'agissait effectivement de celles dont on se plaignait le plus, dès 1880 surtout, à cause de leur manque de lumière.

Le château d'Yverdon toutefois n'est pas celui de Chillon. Naef et Schmid ne disposent pas des énormes moyens financiers qui ont été les leurs pour la reconstitution archéologique de la forteresse, centre de l'ancien Chablais savoyard. Alors que, pour le canton de Vaud, il était facile de se passer de Chillon aux fins de locaux utilitaires, il en allait différemment à Yverdon malgré la construction d'importants édifices scolaires. Il était alors impossible à la ville de déloger les écoles. De ce fait, Naef et Schmid ne pourront pas poursuivre les explorations de façon complète, comme ils l'ont fait à Chillon: l'historien Alfred Milloud, qui avait été envoyé aux Archives d'Etat de Turin pour transcrire, entre autres documents, les comptes de la châtellenie de Chillon, n'a pas le loisir de collecter ce qui touche Yverdon. Les explorations se limitent donc à la face extérieure des courtines. Après avoir achevé les relevés, Schmid s'attaque déjà en 1921 à la restauration de la courtine sud²¹⁴, pour laquelle on lui attribuera le projet de restauration conservé aux Archives cantonales, provenant du fonds de son bureau (fig. 970). Sur son tiers oriental, les blocs de molasse sont changés et trois baies-créneaux sont restituées. Pour l'une, cette restitution se limite au seul encadrement de fenêtre, car elle reste murée. Il en va de même pour la baie de l'ancienne *aula magna* dont les tailles neuves sont signalées F(ac)-S(imilé) 1921 (fig. 971). À l'instar des relevés de Schmid, la restauration reste à ce stade anecdotique et bidimensionnelle, permettant d'éviter les problèmes complexes, qui n'auraient pas manqué de surgir avec une intervention dans les espaces intérieurs, et d'évacuer les contradictions entre l'édifice utilitaire qui continuait à vivre et le monu-



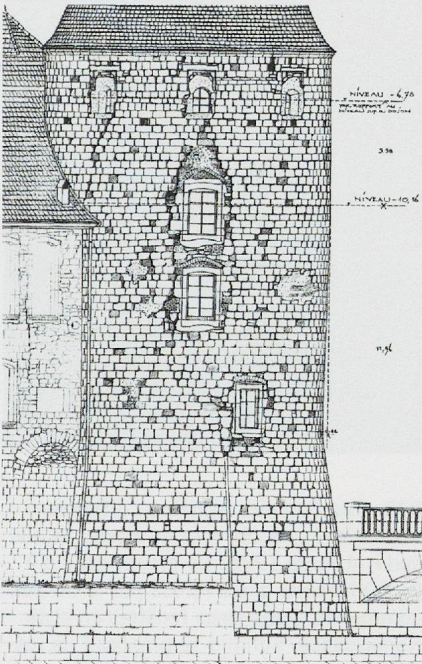
970. Projet de restauration de la courtine sud, attribuable à Otto Schmid. Vers 1920. Les escaliers de l'école sont dotés d'un couvert médiévalisant, les baies-créniaux ainsi que la fenêtre à croisée de l'*aula* primitive sont restituées. Toujours un peu inventeur, au contraire d'Albert Naef, Schmid avait prévu le percement de quatre baies en lancette du type de celles de la courtine nord de Grandson. Il voulait également reconstituer les *hourds*, celui de la grande tour ainsi que celui qui protégeait la poterne d'accès à la cour de la grande tour, dans leur position primitive. (ACV, R. Gindroz)

ment archéologique qui appelait à la réhabilitation des fragments anciens découverts. Ce manque de perméabilité entre l'interprétation que l'on fait des façades historiques et les fonctions toutes pratiques des espaces intérieurs débouche sur un projet et des prises de position vraiment cocasses en 1925, lorsqu'Otto Schmid propose la «restauration» de la tour orientale (fig. 972).

En une époque baignée par l'architecture éclectique, qui puise ses références dans les styles du passé, Otto Schmid a pensé lever la contradiction entre ce désir d'évoquer la dimension historique du monument et sa fonction militaire depuis longtemps disparue, en proposant pour l'ancienne tour des gardes un parti Renaissance (fig. 973), qui se serait exprimé surtout dans les fenêtres de l'appartement du concierge, promu ainsi au rang d'«une splendide demeure seigneuriale», selon les termes de la Municipalité; celle-ci, à la suite de Schmid, évoque Chillon, le modèle à suivre: «Il suffit d'aller à Chillon et de voir tout ce que la sagacité des architectes-archéologues a su découvrir dans l'enchevêtrement des constructions ordonnées dès les temps les plus reculés... et l'habileté avec laquelle ils sont parvenus à faire de cette forteresse un merveilleux monument d'architecture et d'archéologie qui fait l'admiration de tous les visiteurs.» Elle défend le projet avec conviction et en termes savoureux: «Remplacer les deux affreuses fenêtres qui donnent dans l'appartement du concierge par deux autres conçues dans le style Renaissance. À cette époque de l'histoire, les conditions politiques ayant changé et surtout l'art de la guerre s'étant modifié à la suite de l'invention d'armes nouvelles, les châteaux-forts peu à peu se transformèrent en splendides demeures seigneuriales; les fossés devinrent des bassins où se prélassaient de beaux cygnes et des viviers où de belles carpes prenaient leurs ébats, les courtines se changèrent en bâtiments d'habitation et des architectes qui étaient de vrais artistes surent trouver le style convenable pour faire de ces constructions guerrières et puissantes des chefs-d'œuvre de beauté élégante et gracieuse. Ce sont deux fenêtres de ce genre qui viendront orner la tour, et la 3^e sera transformée en une étroite arbalétrière dans le style du temps.»²¹⁵

La restauration de Schmid ne se limite donc une nouvelle fois qu'à la façade, peu importe ce qu'il y a derrière. Le décor architectural adopté n'est plus censé exprimer la fonction réelle de l'édifice. Si l'on souhaite une façade de palais pour l'appartement de service, on déplore simultanément que ce dernier soit vétuste. La Commission de gestion ne se fait pas faute d'ironiser: «En ce qui concerne l'appartement du concierge, sis dans la tour des gardes, la Commission a constaté que plusieurs chambres dudit appartement étaient

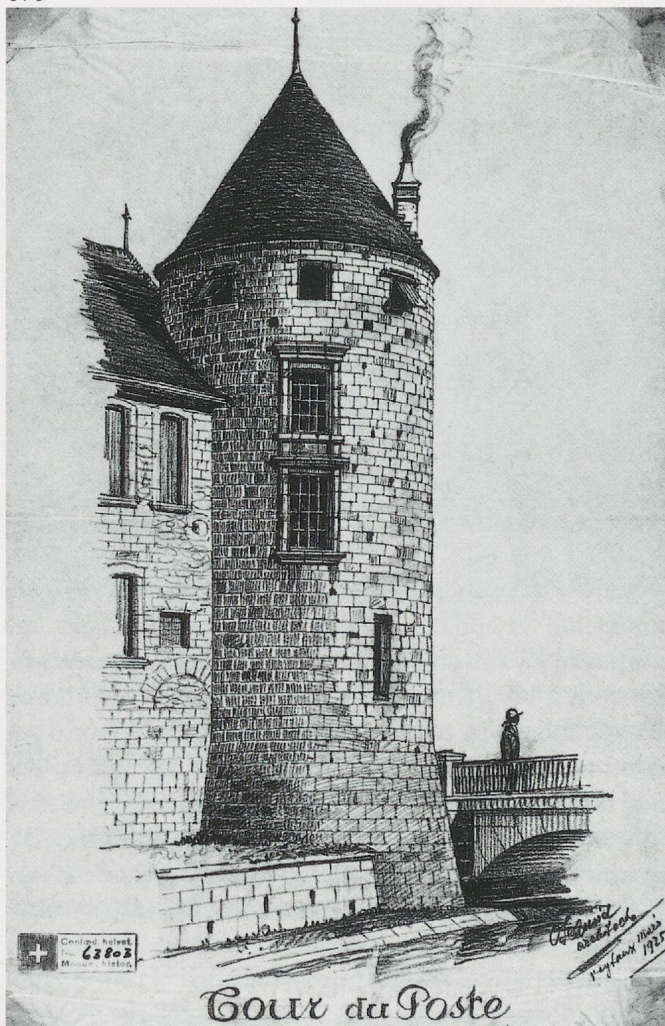
971. Château d'Yverdon, courtine sud en 1929. L'enlèvement du crépi a fait disparaître la cohérence stylistique de la façade engendrée par les transformations de la fin du XVIII^e et du XIX^e siècles. Le tiers de la façade du côté de la grande tour a été réparé en 1921. En même temps que l'on avait reconstitué trois baies-créneaux, on en avait profité pour colmater de longues fissures verticales apparues à la fin du XIX^e siècle sans doute, avec l'affaissement de la grande tour. La molasse d'Ostermundigen apparaît encore ici très neuve, alors que l'identification de ce chantier est nettement plus malaisée aujourd'hui. Près de la tour des Juifs, la baie à croisée de l'*aula* a en partie été reconstituée. (MY)



972. Otto Schmid, «Château d'Yverdon, relevé de la tour du Poste, façade sud», 14 février 1925, en vue des travaux de restauration. Si le programme ambitieux de Schmid a été repoussé, on a tout de même procédé à une réparation sommaire du parement, en insérant des blocs de molasse neufs là où ils étaient endommagés ou avaient disparu. (AFMH)

dépourvues de tous moyens d'éclairage. Le pétrole, sinon l'huile, y règne encore en maître. La Municipalité a-t-elle hésité jusqu'ici à y installer l'électricité ou le gaz par souci de la vérité historique?»²¹⁶ Le projet de la réfection complète de la façade, devisé à 27000 francs, est rejeté par le Conseil communal. Certes le marasme économique des années 1920 y contribue: les détracteurs de la restauration archéologique craignent des dépenses énormes pour la restitution complète du château médiéval, restitution qui ne répond à aucune utilité pratique, ou même de simple sauvegarde, car les problèmes de l'affaissement des tours ne sont pas résolus. Cette inutilité devait paraître d'autant plus évidente qu'il n'y avait justement aucune adéquation entre l'usage que l'on faisait de l'édifice et l'aspect qu'on souhaitait lui conférer. Sur le plan esthétique, on regrette la disparition du crépi. Le rapporteur de la commission opposée aux dépenses, Armand Piguet, déclare en effet: «Notre château classé à juste titre parmi les monuments historiques nous est incontestablement cher à nous tous Yverdonnois qui y avons passé ce qu'on est convenu d'appeler nos plus heureuses années et nous ne négligerons certes rien pour le conserver intact à nos descendants, cependant je n'hésite pas à dire (c'est le rapporteur seul qui parle) que nous le trouvions beaucoup plus beau avant qu'il soit passé entre les mains des architectes fédéraux et autres... À ce jour nous avons donc dépensé environ 30000 francs et tout compte fait ce ne sont guère que des travaux préliminaires qui n'ont rien à voir avec sa consolidation, et qui l'ont du reste laissé, tel un grand blessé, dans un état qu'il nous sera permis de ne pas qualifier d'avantageux. Tout cela n'est guère encourageant d'autant plus que nous sommes obligés de reconnaître que les travaux qui ont été faits ne sont rien ou peu de choses en comparaison de ceux qu'on nous demande et demandera encore de faire et que la somme que nous finirons par engloutir dans cette restauration sera énorme...» Le même Armand Piguet déclare encore: «Il faut en prendre notre parti, pour une petite ville posséder un monument historique de l'envergure de notre château, c'est un peu, passez-moi ici la comparaison, comme un homme posséder une femme de luxe, c'est coûteux...»²¹⁷

Sur le plan esthétique, le diagnostic posé ici est plutôt pertinent: les façades du château sont celles d'un écorché; les maçonneries ont été privées de leur peau, de ce qui constituait leur unité et leur simplicité. Les frais à venir ont fait peur à l'édilité de ces années 1920, car la restauration historique était par trop dissociée de la rentabilité qu'on était en droit d'attendre d'un tel édifice. Cette restauration historique s'est limitée aux façades parce qu'on craignait tout simplement que le château fût inutilisable si elle avait pénétré à l'intérieur. Le caractère archéologique exemplaire du relevé des façades, son

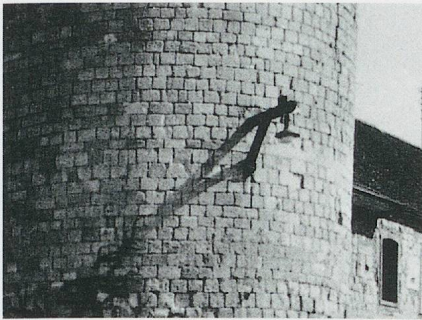


apparente limpidité de lecture, ont cependant occulté les problèmes complexes à l'intérieur, qui ont été éludés dans les années 1920 mais ont surgi avec les travaux commencés en 1956, où les architectes durent travailler non seulement en trois, mais en quatre dimensions, la notion d'histoire induisant celle du temps. Malgré toutes les restitutions précises de détail, les transformations, considérées dans leur ensemble, ne peuvent pas être tenues comme la réhabilitation d'un état antérieur de la forteresse.

Toutes critiquables qu'elles sont apparues aux partisans de la restauration archéologique, les transformations utilitaires du XIXe siècle ont eu l'heur de conserver l'édifice et même de lui préserver sa beauté, comme on le juge à la fin du XIXe siècle avant d'enlever les crépis. D'ailleurs, la frontière entre l'utilitaire, donc laid, et l'historique, donc beau, a été posée de façon arbitraire. Si l'on considère par exemple la qualification de la main-d'œuvre qui a travaillé au château, il faut bien reconnaître qu'elle est essentiellement de niveau régional, et cela à toutes les époques de l'histoire du château. Ne sortirait du lot que la conception initiale, attribuable à Jacques de Saint-Georges, mais celle-ci, on l'a vu, a été immédiatement altérée, non peut-être au niveau des façades (à l'exception plus tardive de la baie gothique), ce qui a pu justifier l'attitude de Schmid, mais dans les dispositions intérieures. Si ceux du XIXe siècle n'ont certes rien eu d'esthétique, il est vrai aussi que les travaux au château ont de tout temps été utilitaires : c'était un devoir d'Etat pour les Savoie ou pour LL.EE. de Berne d'afficher leur rang. Il n'y a jamais eu d'activité dans le seul but d'exalter uniquement la beauté artistique. Le recours à une main-d'œuvre exceptionnelle ressortit donc aussi à une stratégie qui reste fondamentalement utilitariste. Au château, seules les peintures de l'apparte-

973. Otto Schmid, «Château d'Yverdon, restauration, étude, tour du Poste, façade sud», 4 mars 1925. Ce projet, estimé à 27 000 francs, a été refusé par le Conseil communal. Outre deux fenêtres en style Renaissance, Schmid se proposait de restituer les baies-créniaux dans leur aspect du XIIIe siècle avec leurs volets de siège. (AFMH)

974. Installation en 1929 de l'alimentation électrique pour la nouvelle potence en style pseudo-médiéval, dessinée par Otto Schmid, posée l'année précédente. L'ancien éclairage situé en dessous, alimenté par des fils électriques posés sur des isolateurs, n'a pas encore été démontré. On observe la saignée faite dans l'appareil de la tour pour dissimuler l'alimentation. On remarquera enfin que les blocs présentent des joints très fins. On n'a actuellement plus cette impression du fait que la molasse, attaquée par la pollution et les intempéries, s'est corrodée depuis. (AFMH)



975. Le luminaire « médiéval » d'Otto Schmid dans les années 1940. (MY, ancienne carte postale)

ment baillival pourraient être considérées comme artistiques au sens étroit, dans la mesure où elles ont été réalisées par des peintres qui sont appelés en des endroits très divers, qui se prévalent donc d'une certaine réputation.

La récession économique contraint à renvoyer les travaux de restitution de la forteresse savoyarde, lesquels devront se faire en plusieurs étapes, comme on le dit en 1923 : « Plus tard, quand nous aurons eu le bonheur de rentrer dans la période des années grasses, nous ou nos après-venants auront le privilège de procéder étape par étape, à la restauration complète de notre château et d'arriver ainsi à lui rendre peut-être un jour le cachet et la beauté qu'il devait avoir du temps de Pierre de Savoie. »²¹⁸ Les événements à venir n'ont en effet pas démenti le bien-fondé de cette position, puisque l'Association pour la restauration du château, créée en 1956, pourra enfin s'atteler à cette tâche. Dans l'intervalle, Schmid intervient encore en 1928, lorsqu'il fait supprimer un élégant support métallique d'éclairage public pour un autre en bois, dans un style pseudo-gothique, censé d'après son auteur s'harmoniser avec la forteresse savoyarde (fig. 974-975). Schmid dessine même le verre de la lampe dans le même style (!). Depuis que cette dernière a été supprimée, la lourde potence, dont la seule utilité a été de servir de gibet au « bonhomme hiver » lors de la fête des « Brandons » il y a quelques années, nourrit beaucoup les imaginations. Durant ces années 1920, la Commission fédérale des Monuments historiques avait subordonné l'octroi de ses subventions à la disparition des supports électriques, acte anodin de cosmétique, qui a tenté de dissimuler la défaite de ses représentants, lesquels n'ont pu imposer leur restauration archéologique.

De 1956 à nos jours, le château, morceau d'archéologie II, sous les auspices de l'Association pour sa restauration

Les trois décennies d'après-guerre, les Trente Glorieuses, époque formidable, tout accaparées par le progrès, le fonctionnalisme, les réalisations modernes, les matériaux révolutionnaires, le développement du béton armé, l'éternit amianté, les plastiques, le formica, ont été une période particulièrement funeste pour le patrimoine architectural ancien. Le journal des fouilles de Chillon, pour ces années 1950-1980, en témoigne très bien : les subtiles observations archéologiques et les choix de restauration ont fait place à de banales considérations sur la météorologie, à l'inventaire des visiteurs prestigieux et aux petits problèmes de gestion du personnel. Ce château-phare vit désormais sur les acquis de sa grande restauration passée. Les nombreux fac-similés se patinent, ils ne sont en tout cas plus interprétés comme tels par les centaines de milliers de touristes et d'enfants en course d'école : meilleur moyen de favoriser l'émergence d'une image hiératique, que le visiteur imagine avoir été immuable, projetant ainsi le château hors du temps. Le second œuvre, très remanié on l'a dit, acquiert progressivement un statut d'authenticité et fait croire qu'il est, depuis le Moyen Âge, parvenu intact jusqu'à nous. Image encore entretenue par la simple et efficace mise en scène de la prison de Bonivard.

À Yverdon comme ailleurs, c'est l'époque des grandes destructions : ancienne cure de la rue du Collège pour le garage Martin, site de l'ancien collège pour le bâtiment de la Migros, construction des magasins Placette/Manor et Innovation, projet de démolition massive du centre historique qui n'était – disait-on – qu'un ramassis de taudis squattés par les saisonniers italiens ou espagnols, explosion de l'industrie et de la construction locative en

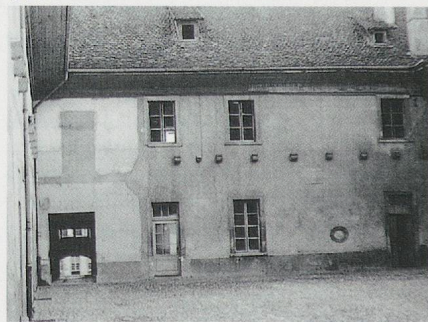
périphérie²¹⁹. En 1953 cependant, quelques notables, historiens amateurs à leurs heures, tentent d'amener à une prise de conscience dans une plaquette destinée à un large lectorat. Françoise Perret, qui sera plus tard rédactrice en chef de l'influent quotidien local, le *Journal d'Yverdon*, rédige un article sur l'ancienne cure de la rue du Collège et intitule un de ses chapitres «Au secours des maisons historiques»²²⁰. À l'échelon cantonal, l'archéologue Edgar Pélichet se lance dans un inventaire des monuments historiques, mais rien de concret et d'efficace ne démarrera avant le début des années 1970.

Jusqu'en 1956, les velléités de restauration archéologique ont sommeillé, cela malgré le progrès des connaissances historiques, apporté notamment par une thèse intitulée *Yverdon au Moyen Âge (XIIIe-XVe siècle), étude de la formation d'une commune*, par Roger Déglon, à qui pourtant l'accès des archives de Turin a été interdit pendant la seconde guerre mondiale. Prenant le relai d'Otto Schmid dont il a dû suivre les travaux, Léon Michaud continue à colporter dans ses divers écrits les préjugés sur les fenêtres utilitaires du XIXe siècle qui enlaidissent les façades²²¹. Ce préjugé est exacerbé par la nouvelle Association fondée en 1956, laquelle a trouvé un architecte prêt à les faire disparaître. Léon Michaud, encore modéré en 1947, se déchaîne dans le «Trésor de mon pays» consacré à Yverdon en 1959: «Le vénérable édifice a été mutilé, rapiécé, maltraité, endommagé, exploité et accommodé selon les besoins du moment. Et comme on comprend qu'un groupe d'amis du passé vienne de créer une Association en faveur de la restauration de cette infortunée victime de l'utilitarisme, pour lui redonner peu à peu un aspect moins anachronique!»²²² Son architecte Pierre Margot, recommandé par l'archéologue cantonal Edgar Pélichet, reprend le travail là où l'avait laissé Otto Schmid quelque 30 ans plus tôt.

Les premières démarches ont été entreprises en 1946 par un jeune étudiant en génie civil, André Kasser, membre de la Société française d'archéologie et abonné à ses deux revues, le *Congrès archéologique de France* et le *Bulletin Monumental*. Frappé à juste titre par l'état délabré des façades de la cour intérieure (cf. fig. 710, fig. 976-977) à la suite des travaux de 1943-1945 et sur les conseils de son ami Edgar Pélichet, il jette les bases d'une Association durant l'année 1955. Retenu par ses activités professionnelles, André Kasser confie cette organisation à son père, le pharmacien de la Place, Georges Kasser, à l'historien et journaliste Jean-Pierre Perret et au pasteur Pierre Coigny. La première séance de cette Association se tient le 31 janvier 1956, où est nommé un comité provisoire que confirme ensuite la première assemblée générale. Georges Kasser en est le président, il conduira les destinées de l'Association jusqu'à son décès, fin 1969, avant qu'il ait pu voir l'achèvement de la restitution de l'*aula magna*.

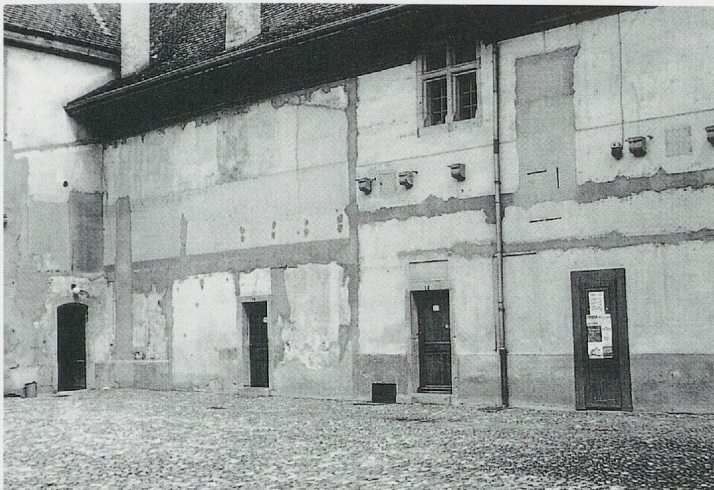
Les premiers contacts sont pris avec Pierre Margot en mars 1956 pour entreprendre une étude, déjà dans l'idée de restaurer la cour intérieure. Quant aux façades extérieures, si elles choquent par leur état écorché, l'Association n'a pas d'opinion préconçue; tout en étant consciente des problèmes posés par une restauration historique, elle attendra les conclusions de l'étude: «Tout spécialement les façades sud et ouest montrent des restes de fenêtres de diverses époques à côté des fenêtres modernes du XVIIIe et du XIXe siècle. C'est intéressant au point de vue historique et archéologique; mais cet état ne peut s'éterniser et il faudra faire un choix, soit dégager entièrement les anciennes fenêtres et sacrifier les modernes ou cacher à nouveau les anciennes. Cela rentrera dans le cadre de [l'] étude. Mais cela risquerait d'entraîner des transformations intérieures nuisant à l'utilisation du château.»²²³ À l'occasion de la première assemblée générale du 21 septembre, des contacts sont pris avec le médiéviste Olivier Dessemontet, qui indique alors tout l'intérêt des investigations à faire à Turin. Historien amateur lui-même, capable de lire les

977

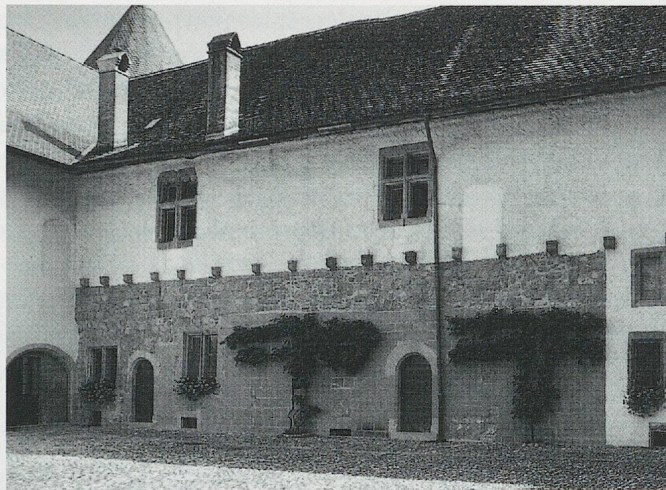


977. Château d'Yverdon, façade sur cour du corps de logis sud en 1956, avant les décrépiages. (P. Margot)

976.1



976.2



976. Château d'Yverdon, façade sur cour du corps de logis oriental. **1.** Etat en 1956. Les traces des anciennes galeries sont bien visibles. L'édification des latrines en 1890 avait entraîné à leur hauteur la disparition des corbeaux prévus pour la galerie de 1536–1539. **2.** Etat en 1997. (P. Margot et Fibbi-Aeppli)

archives anciennes, que ce soient celles du Moyen Âge ou de la période moderne, Georges Kasser a déjà amassé une importante documentation sur le château. Il pense qu'on ne trouvera pas grand chose à Turin : « Je suis assez sceptique au sujet des renseignements que pourront nous apporter les comptes savoyards de la fin du XVe siècle, et si ce n'était que pour cette époque, j'hésiterais à proposer d'envoyer M. Dessemontet à Turin. Mais du moment qu'il y a aussi les comptes de la fin du XIIIe siècle, je crois ces recherches utiles, mais surtout pour la période la plus ancienne. »²²⁴

Les étapes des travaux

■ **1^{re} étape, le décrépiage des façades sur la cour intérieure (1956)** – Afin que l'on puisse compléter les connaissances historiques sur l'édifice, l'étude des façades de la cour intérieure est le premier mandat confié à Pierre Margot. En mauvais état, elles seront également les premières à être restaurées. Margot continue ainsi les travaux d'exploration entrepris à l'extérieur par Otto Schmid. L'opération est confiée en août 1956 à l'entrepreneur Albert Minnig du quartier des Cygnes, qui sera dès lors très actif au château jusqu'à la fin des années 1960 pour tous les travaux de maçonnerie. Pierre Margot procède ensuite au relevé des façades en tentant une première interprétation de tous les éléments anciens retrouvés.

■ **2^e étape, l'approfondissement des connaissances, établissement de relevés généraux (1957–1958)** – En 1957, Oliver Dessemontet a obtenu de faire deux séjours de dix jours aux Archives d'Etat de Turin, et a pu recueillir un grand nombre de renseignements inédits. On ressent la nécessité de confronter ces données à l'édifice mais des relevés précis manquent encore. Il faudrait également un programme général fixant l'orientation de la restauration et le calendrier des interventions. On ajourne prudemment la restauration des façades de la cour pour approfondir d'abord les connaissances générales sur l'édifice. Il faut de plus satisfaire aux exigences de la Commission fédérale des Monuments historiques, qui veut ces relevés avant le début des travaux. Elle demande également une série de plans montrant chacune des grandes étapes de transformation du château²²⁵. Courant 1957 et début 1958, Margot dresse le relevé des trois étages occupés par des salles de classe ainsi que deux coupes complètes. Cependant le plan des caves n'est pas prévu, ce niveau restant entre les mains de la Commune. Avec l'aide d'Olivier Dessemontet, Pierre Margot rédige une première interprétation des sources savoyardes,

d'après ce que les façades décrépies peuvent montrer, mais avec des structures intérieures encore complètement dissimulées par les aménagements les plus récents. Pierre Margot propose également d'exécuter une série de reconstitutions graphiques montrant les étapes de transformation du château au cours des âges, mais ces dernières n'ont jamais été réalisées. De son côté, Georges Kasser complète sa documentation, notamment la lecture des comptes baillivaux bernois qu'il se fera livrer chez lui jusqu'en 1965 encore.

Le parti adopté par Pierre Margot pour la restauration du château

«A. On peut diviser l'histoire du château en trois périodes: la première, de loin la plus intéressante, la savoyarde, deuxièmement la bernoise, enfin la vaudoise.

» Tout l'intérêt de l'édifice réside dans son caractère de bâtie savoyarde à laquelle les Bernois n'ont apporté que des modifications de détails: percement de quelques fenêtres dans la façade nord, ouverture de dix fenêtres au rez-de-chaussée de la façade ouest, transformation de la porte d'entrée, modifications des divisions intérieures.

» Tout autre est l'importance des transformations utilitaires, et exécutées sans art, au XIXe siècle. C'est à cette période qu'appartiennent les baies de l'étage de la façade ouest, une part des baies de la façade nord et toutes les ouvertures qui défigurent les façades est et sud. L'intérieur a également été passablement transformé pour y installer le collège primaire et le musée. Sur cour, les adjonctions du XIXe siècle sont nombreuses.

» B. La restauration du monument doit permettre de loger normalement les locaux qui doivent y prendre place tout en faisant disparaître partout où cela sera possible les adjonctions disgracieuses du XIXe siècle en rétablissant les volumes et les percements primitifs. Certains apports bernois, quoique de peu de valeur, seront à respecter. Tout programme doit être assez souple pour être modifié au gré des découvertes que l'on ne manquera pas de faire au cours des travaux.»

On le constate, et l'attitude de l'architecte sera par la suite cohérente à cet égard, Pierre Margot ne prétend pas revenir à une unité stylistique originelle, même s'il préfère de loin la période savoyarde et s'il pense que l'on parviendra à rétablir les volumes originaux.

Réf.: Pierre MARGOT, *Château d'Yverdon, rapport et programme provisoire en vue de la restauration du monument*, Lausanne, rapp. dactyl. du 26 avril 1958, 3 p., déposé aux ACV, AMH, 387, Yverdon, n° A21124/1-3, et aux AChY.

Même si elles recourent à des méthodes déjà utilisées par Naef dès la fin du XIXe siècle, ces études préalables demeurent quelque chose d'exceptionnel à une époque où on ne s'intéressait que peu ou pas du tout à la sauvegarde et à la réhabilitation de monuments historiques. Au château de Nyon par exemple, Edgar Pélichet procède également à une «restauration» historicisante des façades entre 1959 et 1963, visant à supprimer les éléments des XVIIIe et XIXe siècles jugés étrangers à l'édifice pour revenir à une pseudo-unité médiévale²²⁶, mais aucun plan ne sera dressé ni aucune investigation dans les archives entreprise. Même s'ils ont moins transformé qu'à Yverdon, les importants travaux conduits par Pierre Margot sur les élévations tant intérieures qu'extérieures du château d'Oron dans les années 1970 n'ont été accompagnés d'aucune observation de nature archéologique, si l'on excepte les structures relevées dans la cour intérieure par Werner Stöckli²²⁷. Le dépouillement et l'analyse des sources écrites, notamment des riches comptes baillivaux bernois, n'ont pas été même abordés. Même constat quant à ce qui a été fait au château de Rolle dans cette même décennie. Si à cette époque on porte néanmoins un intérêt à la nature historique des châteaux vaudois, c'est encore le désert total du côté de l'Etat de Fribourg, qui n'est préoccupé que de

transformations utilitaires des sièges préfectoraux; même si elles ne sont pas forcément plus destructrices que celles réalisées au nom de l'histoire, elles ont cependant l'inconvénient, comme hélas encore aujourd'hui dans la plupart des cas, de ne faire l'objet d'aucune documentation archéologique ni historique.

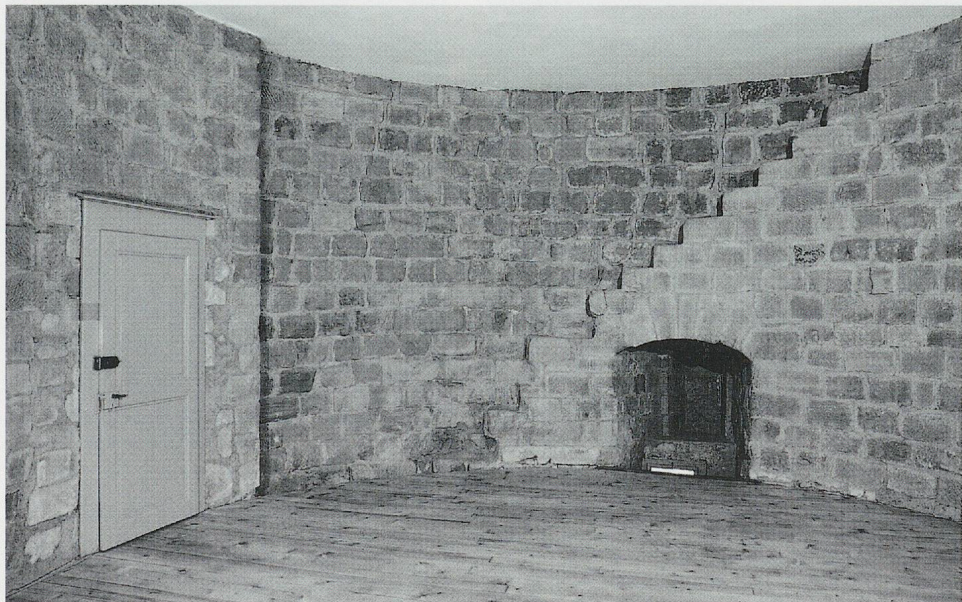
En avril 1958, Pierre Margot livre alors un «rapport et programme provisoire en vue de la restauration du monument» (voir encadré). Puis, dans le courant de l'été, il communique son étude du château, essentiellement fondée sur l'interprétation des comptes savoyards. En principe, les travaux de restauration vont s'exécuter en fonction des locaux abandonnés par les écoles au fur et à mesure qu'elle seront relogées dans d'autres édifices. Le château sera destiné à abriter les diverses collections du Musée d'Yverdon, la bibliothèque publique et une grande salle pour des assemblées, des conférences et des concerts: l'*aula magna*. On prévoit également de restituer la chapelle médiévale sur toute sa hauteur. Le programme vise donc «à redonner à ce monument son intégrité», comme l'écrit l'archéologue cantonal²²⁸. Chaque étape du programme de restauration sera l'occasion de nouvelles observations sommaires au gré des décrépissages, menées par le seul Pierre Margot jusqu'en 1982, mais qui n'aura malheureusement pas l'occasion de revenir aux textes d'archives déjà dépouillés, ceux-ci restant entre les mains de Georges Kasser. La correspondance entre les deux hommes jusqu'en 1969 révèle l'hétérogénéité de leur point de vue, chacun maîtrisant mal le domaine de l'autre. De ce fait, la synthèse entre les données d'archives et la lecture architecturale de l'édifice n'a pu être qu'esquissée²²⁹.

■ 3^e étape, la restauration de deux salles dans la tour orientale (1958)

— Les travaux de «restauration» proprement dits commencent durant le second semestre de 1958 avec la réfection des deux chambres [201] et [301] de la tour orientale pour deux salles d'exposition destinées au Musée. Ce sera l'aménagement, à l'étage inférieur, de la chambre Pestalozzi, et à l'étage supérieur, de la collection d'ethnologie rassemblée par Edouard Martin, un Yverdonnois qui a fait fortune dans les pays d'Orient. À cette occasion, et cela caractérise aussi les travaux futurs, les adjonctions et enduits récents sont enlevés et les parois sont laissées en pierre apparente avec la reconstitution, là où on l'a jugée nécessaire, de l'appareil de molasse original. On découvre à cette occasion l'escalier qui permettait de se rendre de l'étage supérieur à celui du couronnement (fig. 978). Les fenêtres ouvertes en 1809–1810 sont néanmoins conservées.

978

978. Château d'Yverdon, tour orientale, niveau [301]. Etat en 1998. Les subdivisions horizontales sont celles créées en 1810 pour Pestalozzi. Elles ont donc été conservées. L'appareil original a été rendu apparent. Ici, vue en direction du nord sur l'escalier montant à l'étage de couronnement de la tour, surmontant l'embrasure en partie obturée d'une archère originale. (Fibbi-Aeppli)



■ **4^e étape, ouverture au public de la grande tour (1959–1960)** – Les travaux réclamés en 1907 déjà pour que l'on puisse accéder à tous les étages de la grande tour sont enfin entrepris. Le pont-levis et la galerie permettant d'atteindre la tour sont en mauvais état; avec la réutilisation des matériaux anciens, le pont est refait à l'identique, le plancher est changé, le garde-corps et la couverture en bardeaux refaits. Dans l'étage d'entrée, on crée un nouveau plancher avec un jour central qui permet de contempler les parties basses de la tour. Les blocs de molasse des escaliers allant dans les étages supérieurs sont remplacés, une nouvelle main courante est installée. La tour est enfin ouverte à la visite publique en avril 1960.

■ **5^e étape, sondages dans l'«ancienne cuisine» (1960)** – L'Association espère restaurer l'*aula*, mais pour cela il faut récupérer les locaux occupés par la salle de paroisse. Celle-ci pourrait être déplacée dans l'aile orientale, où deux salles de classe [127-128] sont libérées avec la création du nouveau collège des Quatre-Marronniers. Pendant les vacances scolaires de 1960, une campagne d'exploration est entreprise par larges sondages où l'on met en évidence les embrasures des baies originales donnant sur la Plaine ainsi que les deux portes reliant la salle [128] au vestibule [105], celle du XIII^e siècle et celle de 1536-1539, alors attribuée à la reconstruction du château qui a suivi les guerres de Bourgogne (cf. fig. 703). Les travaux de restauration sont toutefois ajournés car les écoles ont encore besoin de ces locaux. Les sondages sont sommairement colmatés pour rendre les lieux à nouveau utilisables. Ne pouvant poursuivre les travaux à cet endroit, l'Association demande de pratiquer des sondages et de restaurer le rez-de-chaussée de l'aile sud [116 + 120]²³⁰.

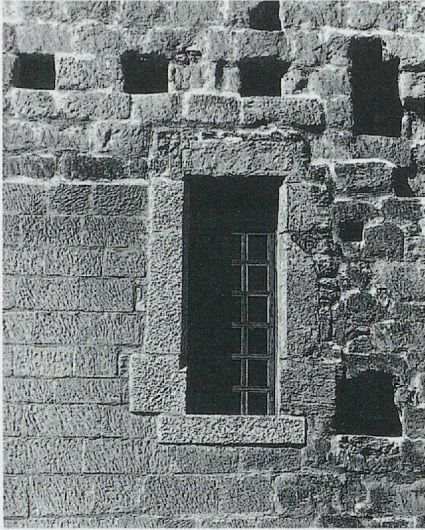
■ **6^e étape, premières investigations dans le rez-de-chaussée de l'aile sud (1960–1961)** – Si, malgré le début des sondages, elle souhaite garder les salles de l'aile orientale à l'usage des écoles, la Municipalité accepte de se séparer de celles de l'aile sud, avec, en surplus, la salle des éclaireurs [116], décision curieuse²³¹, que l'Association s'empresse d'accepter. Les investigations commencent en octobre 1960; elles vont être longues et les travaux retardés par de nombreux imprévus. Les locaux restaurés seront mis à la disposition de la bibliothèque publique, qui se trouve toujours dans la partie nord de l'aile occidentale et dans l'aile nord. Le départ de l'escalier menant à la grande tour (fig. 979) ainsi que les contrecœurs des cheminées médiévales sont mis au jour. D'une façon générale, l'interprétation des découvertes n'a pas été aisée. En effet, l'analyse des sources savoyardes n'avait pas localisé la *camera domini* à ce niveau et Georges Kasser y situe une cuisine à l'époque bernoise.

En 1961, l'Association décide de commémorer le 700^e anniversaire de la construction du château. La fête est annoncée par la rédaction du journal local, pour qui le modèle à suivre est Chillon: «Cette année il y aura 700 ans qu'ont commencé les travaux de construction de notre château, élevé par l'architecte Pierre Mainier de Chillon sur l'ordre du comte Pierre II de Savoie. Chillon et Yverdon, deux créations du même architecte, travaillant sur l'ordre du même seigneur, construites toutes deux au bord d'un lac. Mais si Chillon a pu conserver sa situation merveilleuse unique en son genre, le lac de Neuchâtel s'est éloigné lentement de notre château. Puis les hommes se sont chargés de le défigurer... On a multiplié ces malencontreuses fenêtres faisant perdre à l'antique édifice son aspect de forteresse médiévale. Il arrive souvent dans une famille qu'un des fils tourne bien et l'autre tourne mal. Le château d'Yverdon représente le fils qui a mal tourné. Mais tout n'est pas perdu; l'Association, fondée il y a cinq ans, fera son possible pour le ramener dans le droit chemin.»²³² Cette prise de position est nuancée par ce même journal qui rapporte les propos de Pierre Margot: «Ces travaux, comme la future restau-

979



979. Château d'Yverdon, aile sud, ancienne salle «des armoiries» [120-5], vue sur la courtine sud, dans l'angle sud ouest de la pièce. Etat en 1961. La niche contenant le départ de l'escalier montant à la grande tour vient d'être mise au jour; son couvrement fait de deux arcs de terre cuite alternant avec des blocs de molasse en réemploi, ne saurait refléter l'état médiéval, inconnu. À droite, on voit un des montants du contrecœur de la cheminée de la *camera domini*. (P. Margot)



980. Château d'Yverdon, détail de la courtine sud, porte donnant dans la galerie d'acheminement des céréales. Etat en 1966, après sa restauration. Le linteau et le montant droit sont originaux, en grès de La Molière. La tablette et le montant gauche ont été restitués par Pierre Margot. Si la porte originale ne remonte pas à 1536–1539, elle pourrait être attribuée au bailli Frantz Güder (1607–1613), dont les armoiries, très abîmées, ont été retrouvées sur le linteau et fautive-ment interprétées comme celles de Vaucher de Dizy, châtelain à Yverdon en 1311 sous Louis II de Savoie. Constructivement, cet encadrement est comparable à ceux apparus dans le château au cours du XVIIe siècle jusque dans les années 1670. (P. Margot)

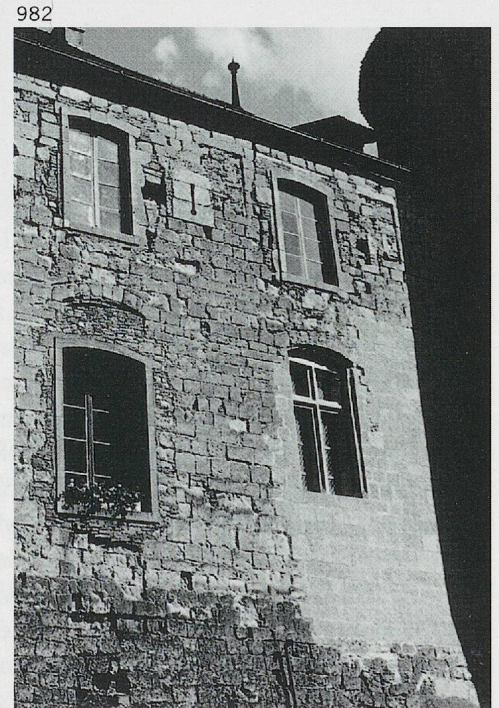
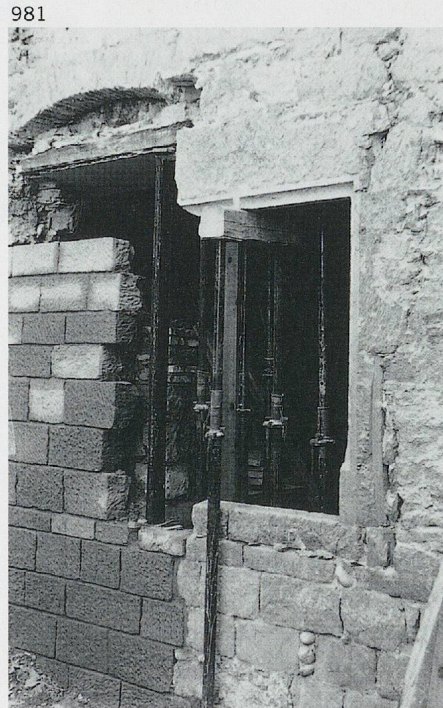
981. Château d'Yverdon, travaux à la façade sur cour de l'aile sud, fin 1963 ou début 1964. Colmatage de la porte avec un appareil de molasse reprenant les assises existantes et dégagement de la fenêtre à meneau de 1536–1539, qui sera complétée pour être restituée. (P. Margot)

982. Château d'Yverdon, extrémité sud de la courtine occidentale, la première baie du XIIIe siècle ajourant l'*aula* sur cette façade vient d'être restaurée. Etat en 1966. (P. Margot)

ration de l'*aula magna*, ne visent pas à rendre au château l'aspect militaire qu'il avait au temps des Savoie, mais à mettre en valeur ses éléments les plus beaux et les plus anciens.»²³³ Mais c'est bien sûr d'abord la forteresse savoyarde qui est magnifiée, la fête commémore l'acte fondateur, elle se déroule en effet sous les couleurs du drapeau savoyard²³⁴.

■ 7^e étape, la restauration du rez-de-chaussée de l'aile sud (1962–1966)

— La suite des travaux ne peut démarrer qu'à la fin de l'été 1962, après une patiente attente des subsides fédéraux. Pour répondre à la demande du Département de l'Intérieur, l'Association estime le coût total des restaurations à venir à 2 600 000 francs. L'embrasure de l'ancienne galerie comme les canaux des latrines suscitent de nombreuses interrogations. Georges Kasser interprète ces derniers comme des passages de fuite pour la garnison²³⁵. Il reprend la lecture des comptes baillivaux, qu'il se fait livrer à domicile par l'intermédiaire de Pierre Margot. En automne 1962, on supprime la porte de 1871 du côté de la tour des Juifs, ce qui permet de restituer l'embrasure de la fenêtre à croisée et le contrecœur de la cheminée prévue dans la grande *aula* primitive. Les blocs de molasse sont des réemplois provenant des chantiers communaux. Cette source, rapidement tarie, est remplacée par de la molasse provenant de Massonnens près de Romont, après que l'on a renoncé à celle de La Mauguettaz dont il aurait fallu relancer l'exploitation²³⁶. L'escalier et l'encadrement de la porte de la galerie sont restitués en septembre 1963 (fig. 980), puis le mur en pan-de-bois de 1685 de l'ancienne chambre du receveur est démoli afin de donner un volume unique à cet étage. Ensuite, en 1964, mais avec de très longues interruptions du chantier, la façade côté cour est restaurée. La fenêtre à meneau de 1536–1539 et la petite porte du XVIIIe siècle sont réhabilitées au détriment de tous les percements du XIXe siècle qui sont colmatés avec de la molasse (fig. 981). Sur la courtine ouest, la première fenêtre à croisée de pierre vient remplacer les deux baies en arc surbaissé de l'ancienne salle des éclaireuses [116] (fig. 982).



Ce n'est pas un retour au Moyen Âge puisque le volume unique de la salle n'a existé comme tel que de 1536–1539 à 1685 pour le grenier inférieur de cette aile. La mise en évidence de cette période est renforcée avec la

reconstitution de l'ancienne «chambre des farines», dont les murs en colombage ont réutilisé une partie des bois de la cloison médiane démolie. Cette chambre aurait dû servir de salle de lecture pour la bibliothèque mais elle est devenue par la suite un dépôt et un vestiaire pour les artistes. Auparavant, fin 1964, il a fallu supprimer l'escalier créé en 1805 pour se rendre à l'étage, ainsi que la dalle en béton, installée en 1943, pour l'abri du poste de commandement. À son sujet, Pierre Margot exhume le rapport de l'archéologue cantonal Bosset, qui avait autorisé la construction de l'abri à la condition que cette dalle fût enlevée après la guerre²³⁷. Enfin en 1965, on restitue le sol avec des terres cuites prélevées sur le premier sol de 1536–1539 formant l'étage supérieur, et le départ de l'escalier pour la grande tour; René Gatabin exécute les menuiseries des portes et fenêtres en style ancien (médiéval?) conçu par Pierre Margot (fig. 983). Dans l'intervalle, la Bibliothèque publique renonce à l'aile sud pour ses nouveaux locaux, la jugeant trop petite; celle-ci sera provisoirement occupée par la fanfare l'Avenir pour ses répétitions, au grand dam de l'Association qui aurait souhaité un sort moins utilitaire à ces nouveaux espaces ayant coûté plus de 195 000 francs. L'inauguration a lieu enfin le 18 juin 1966.

En 1963–1964, parallèlement à la réfection de l'aile sud, on procède à des travaux d'urgence au second étage de l'aile orientale [224]. Le plafond de plâtre – certainement celui de 1904, menaçant de s'effondrer à cause de gouttières qui l'ont corrompu – est enlevé et on décide de mettre en valeur les tirants moulurés de la charpente de 1503. La paroi médiane qui séparait cet espace en deux salles de classe est démontée. Comme l'aménagement intérieur de l'étage ne s'était jamais réalisé avant Pestalozzi, les poutres du plafond n'avaient pas reçu de décor peint. Elles n'ont pas été blanchies à la chaux à l'époque bernoise, ce qui prouve que les greniers s'étendaient essentiellement dans les ailes sud et ouest. Elles sont donc simplement conservées dans leur état naturel (fig. 984).

984



■ **8 et 9^e étapes, l'*aula magna* (1967–1972)** – Avec l'ouverture de la nouvelle école professionnelle de la rue Roger-de-Guimps, la plupart des étudiants de l'école normale peuvent désormais occuper les locaux vacants de cette école, dans l'ancienne infirmerie à l'extrémité sud de la rue Pestalozzi. Cela libère entièrement l'aile occidentale et permet la restauration de l'*aula magna*. Les premiers sondages commencent en mai 1967. En 1968, on déménage la salle de lecture de la bibliothèque, qui passe de l'ancienne salle à manger [115-4] à la salle [107] de l'aile nord. Fin 1968, les boiseries de cette salle sont soigneusement déposées dans les combles en vue d'une autre utilisation dans le château. En 1969–1970, toujours avec la molasse de Massonnens, on entreprend la reconstitution des fenêtres à croisée du XIII^e siècle, la dernière à être restituée étant celle de la salle [110]. En 1970, le corridor oblique ainsi que l'abri de 1779 sont supprimés et l'angle originel de la cour intérieure rétabli avec la création de deux portes aux dimensions arbitraires inspirées par celles de la fin du XV^e siècle, du fait qu'elles n'étaient pas attestées par les explorations archéologiques (fig. 985). Margot s'engage à conserver les colonnes moulurées de l'abri²³⁸, mais on ne sait où elles ont actuellement disparu (fig. 986).

Arbitraire également la cheminée qui a été installée contre le mur ouest de l'*aula* (fig. 987). Les salles de l'étage étant définitivement évacuées, on peut

983



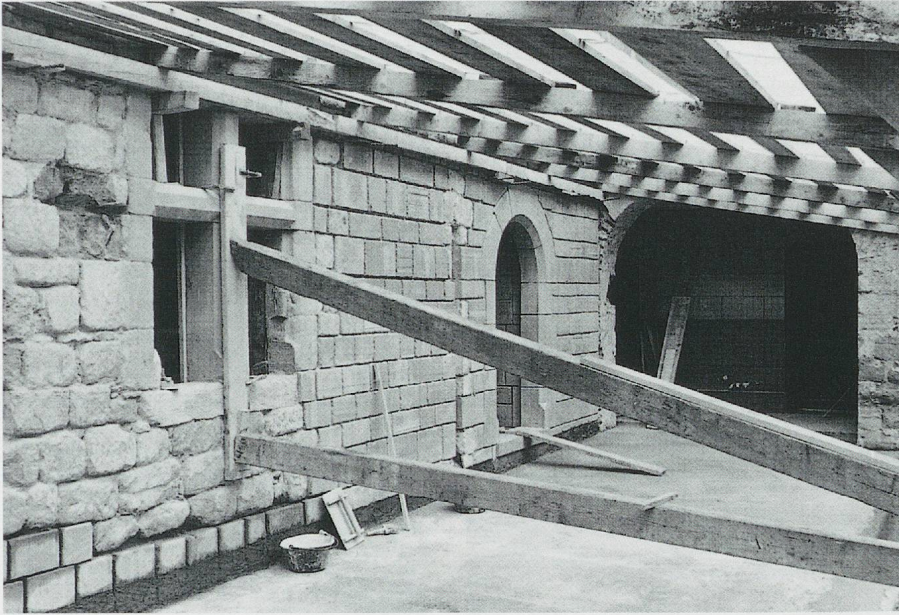
983. Château d'Yverdon, rez-de-chaussée de l'aile sud. Etat en 1966, après les travaux de restauration. Grands vantaux de style médiéval par René Gatabin; l'un est pourvu d'une porte-guichet. Le tout a été inséré dans le passage reliant l'aile sud à l'*aula magna*; ce passage n'a rien de médiéval puisqu'il a été fortement surhaussé à la fin du XVIII^e siècle, voire encore à l'époque de Pestalozzi (cf. fig. 677). (P. Margot)

984. Château d'Yverdon, étage de l'aile orientale après la suppression du plafond en plâtre et des travaux de rafraîchissement, vue vers le nord. Etat entre 1964 et 1985. Les collections permanentes du Musée y sont exposées. Une baie-crénneau et une meurtrière bernoise avaient déjà été démurées lors des travaux de 1904–1906. (P. Margot)

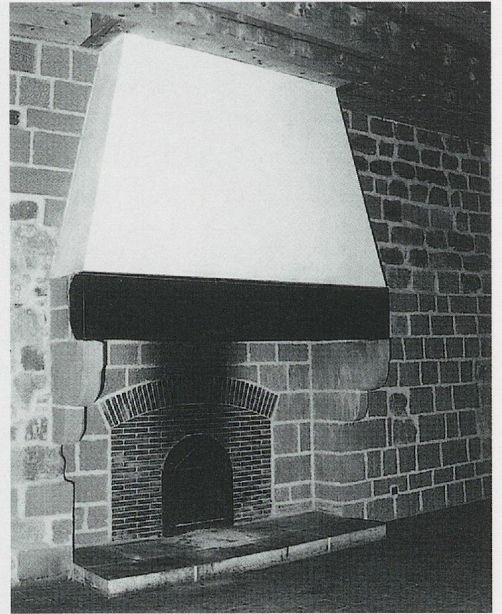
985. Château d'Yverdon, angle nord de la cour intérieure au cours des travaux de 1967–1972, qui ont signifié la disparition du couvert et du passage oblique de 1778. Etat en 1970. L'*aula* a reçu sa nouvelle porte «médiévale» à l'emplacement de l'arcade ménagée en 1778 pour assurer la liaison entre l'aile nord et l'aile ouest, obturée avec un appareil de molasse. L'arcade de l'aile nord n'a pas encore été bouchée. (P. Margot)

986. Château d'Yverdon, cour intérieure vue depuis la porte ouvrant dans le passage oblique. Ce dessin est la seule représentation connue montrant l'escalier de 1779 encore en service, avant 1871. Ce dernier est protégé par l'avent soutenu par deux colonnes ouvragées. (Collection privée)

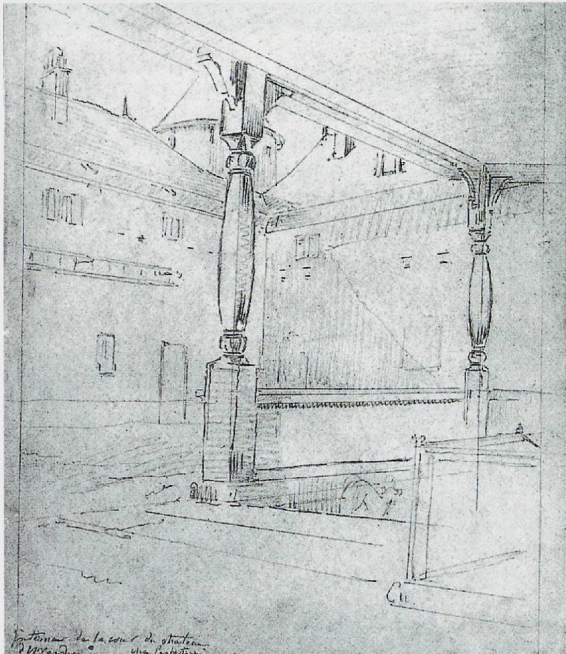
985



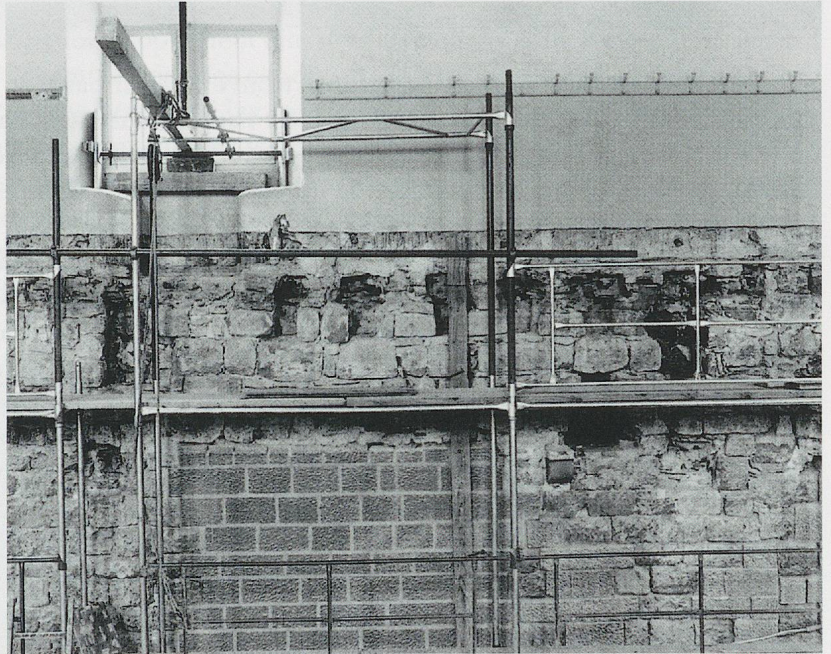
987



986



988



987. Château d'Yverdon, cheminée de l'*aula magna*, conçue par Pierre Margot, état après travaux, septembre 1976. (P. Margot)

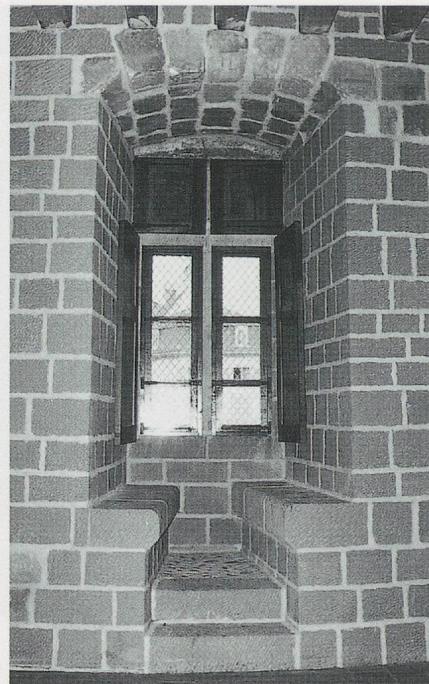
988. Château d'Yverdon, aile occidentale, mur sur cour intérieure, après démontage du plafond de 1485, dont est encore visible sur cette vue un corbeau de pierre ayant soutenu la poutre de rive. Etat en 1971. Au-dessus, les empochements d'une poutraison serrée créée en 1666–1668 pour le renforcement du grenier, définissant le sol de l'étage. On voit également où s'encastraient deux des forts sommiers transversaux soutenant le plafond inférieur. Hauteur de l'ensemble, du corbeau au plancher supérieur, environ 1,50 m. Les portemanteaux desservant les classes de l'étage sont encore en place. (P. Margot)

démonter en 1971 le plafond à solives de 1484 avec son renforcement de 1666–1667 (fig. 988) pour la reconstitution de ce qu'on pensait être le plafond original au-dessus des embrasures des fenêtres. Mais ce faisant, on a transposé à l'époque savoyarde une esthétique qui n'est apparue au château qu'au XVI^e et surtout au XVIII^e siècle, à savoir de placer le sommet de l'arrière-voussure de la fenêtre au-dessous des poutres de rive soutenant le plafond. Le niveau reconstitué correspondait en fait à la base de la charpente médiévale en appentis: on n'avait pas perçu que celle-ci était différente du plafond «terré» situé quelque 80 cm au-dessous et attesté depuis 1271²³⁹. Le mur nord, construit en 1536–1539 sous le plafond à solives de 1484–1485, a été surélevé pour atteindre le nouveau solivage en poutres de sapin. Ainsi, le volume créé ne correspond à aucun état antérieur de la grande salle! On opte pour un parti en «pierres apparentes» avec joints de mortier largement débordants, rejoignant l'aspect dominant des parois au Moyen Âge, continuant l'option prise dans l'aile sud et sur les façades extérieures des courtines. Toutefois, les blocs neufs se différencient des originaux par une taille rustique très heurtée (fig. 989).

989.1



989.2

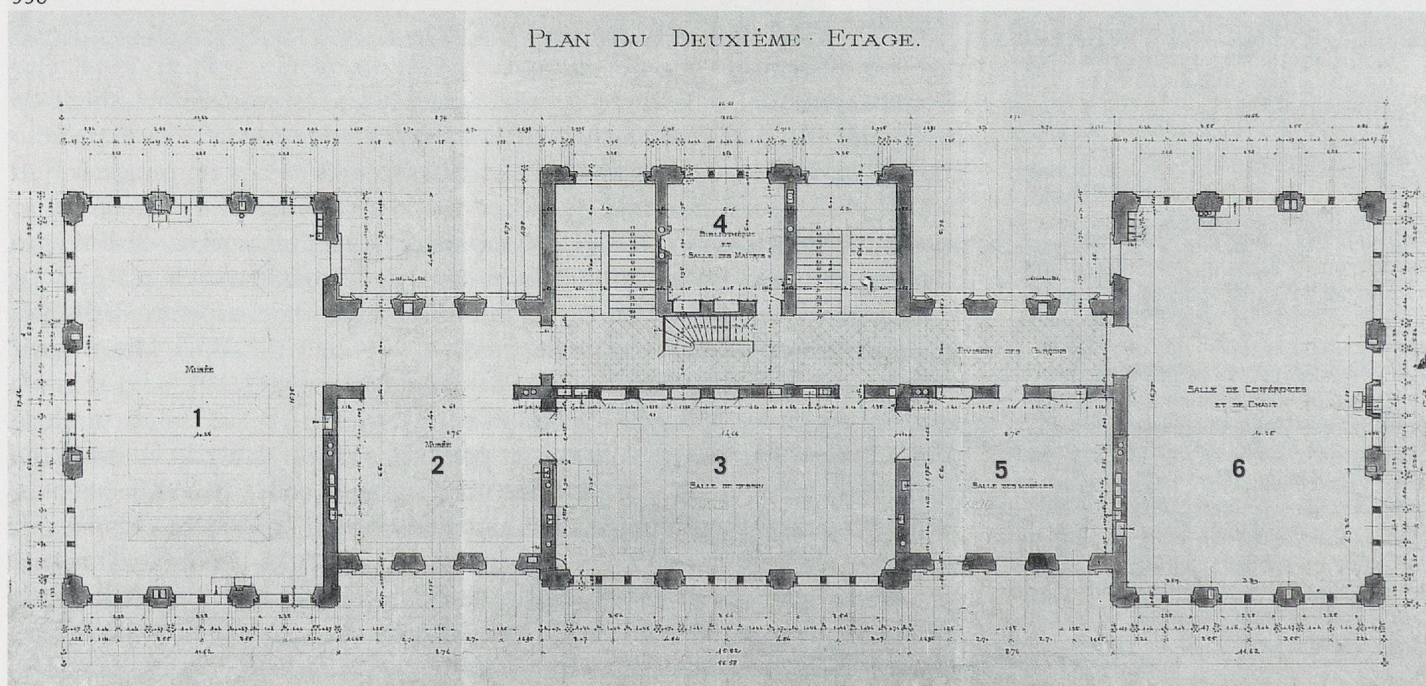


Avec sa fonction actuelle, la salle se trouve être un pastiche médiévalisant de l'*aula* à vocation culturelle, issue de l'architecture académique, telle qu'elle a été conçue sous l'influence des courants éclectiques du tournant du XXe siècle, comme par exemple l'*aula* de l'université au Palais de Rumine à Lausanne par Gaspar André (1898–1906), précédée par celle du collège d'Yverdon par Francis Isoz (fig. 990), qui contenait trois cents places (1893–1897). On peut encore citer l'*aula* plus récente de l'Université de Miséricorde à Fribourg, édifiée sur les plans des architectes Fernand Dumas et Denis Honegger en 1939–1941. Celle du collège d'Yverdon avait été partagée en 1958 pour constituer trois salles de classes. La ville était à la recherche d'une nouvelle grande salle de conférences ou de concerts, moins vaste que celle du Casino-Théâtre. La réalisation de l'Association comblait donc un manque réel et, aujourd'hui encore, l'*aula* remplit pleinement cet office. L'inauguration a lieu le 11 février 1972, toujours sous les couleurs savoyardes.

989. Château d'Yverdon, *aula magna*, 1968-1972. 1. Vue générale vers l'ouest, état en 1998. (Fibbi-Aeppli) 2. Détail d'une fenêtre à coussièges restaurée par Pierre Margot, état en 1976. (P. Margot)

990. Francis Isoz, plan du dernier étage du collège : la grande salle de conférence et de chant, à droite côté lac, était également qualifiée d'*aula* à vocation culturelle, dans la conception humaniste et classique de l'enseignement qui a prévalu jusqu'au début des années 1970, maintenant bien estompée. Ce grand espace de 15,75 m x 10,25 m en oeuvre a été

990



subdivisé en trois salles de classe en 1958. Au début des années 1980, la ville, en créant un niveau supplémentaire en partie pris dans le comble, fragmente encore ces espaces. Il est intéressant de remarquer qu'on avait très fortement intégré le musée au collège, appelé à être un outil didactique, tant dans le domaine des sciences naturelles, que de l'archéologie et de l'histoire, ici voisin des salles réservées au dessin et à la formation des maîtres (bibliothèque). 1. Musée (salle de sciences naturelles). 2. Musée (salle des collections archéologiques et historiques) 3. Salle de dessin. 4. Bibliothèque et salle des maîtres. 5. Salle des modèles. 6. Salle de conférences et de chant. (AY, cartable «collège», Fibbi-Aeppli)

La perception de ce qui a été réalisé reste ambiguë. Pour Yves Lassueur, de la *Feuille d'Avis*, c'est bien l'*aula* des origines qui a été fidèlement restituée : «Spécialistes et maîtres d'œuvre viennent de restituer à cette imposante pièce les dimensions, le caractère et le cachet qu'elle devait avoir au XIII^e siècle... Avec ses 23 m 40 (ndlr: *sic*) sur 8 m 60 environ, son carrelage couleur tuile, ses murs de pierres apparentes et son plafond boisé, l'*Aula Magna* a repris le visage somptueux qu'elle devait avoir jadis. Le 'faux vieux' a été résolument banni ; tout a été mis en œuvre pour en faire une salle restaurée avec goût.»²⁴⁰ Quant au rédacteur anonyme du journal *Yverdon-Revue*, son jugement nous paraît plus nuancé, moins vieilli : «La salle des chevaliers est belle, elle est réussie. C'est une réalisation moderne qui cadre harmonieusement avec le caractère de l'édifice, nulle faute de goût ne la dépare... Non seulement elle valorise le château et lui restitue beaucoup de son caractère originel, mais cette *aula magna* va se révéler d'une très grande utilité.»²⁴¹ Au bouclement des comptes en juillet 1973, la réfection de l'*aula* a coûté un peu moins de 570 000 francs. Le 3 juillet 1974, l'*aula* reçoit une tapisserie exécutée par les élèves de Maris Guex, maîtresse de dessin au collège secondaire.

Pour contribuer sans doute à son aspect «moderne», l'*aula* est dotée d'un chauffage dans le sol, également posé dans la salle des Pas Perdus adjacente. L'installation proprement dite se trouve dans l'édifice scolaire Pestalozzi et l'eau est acheminée par des conduites qui entrent dans le château par l'orifice des anciennes latrines de la courtine sud, située au pied de la tour des Juifs. L'eau est ensuite montée dans les combles, où elle est redistribuée enfin dans les diverses salles. À cette époque encore, les classes de l'étage étaient chauffées par des fourneaux. Le chauffage central, toujours équipé de radiateurs dans les dernières salles de classe, se généralisera au sol au gré des nouvelles réhabilitations.

991

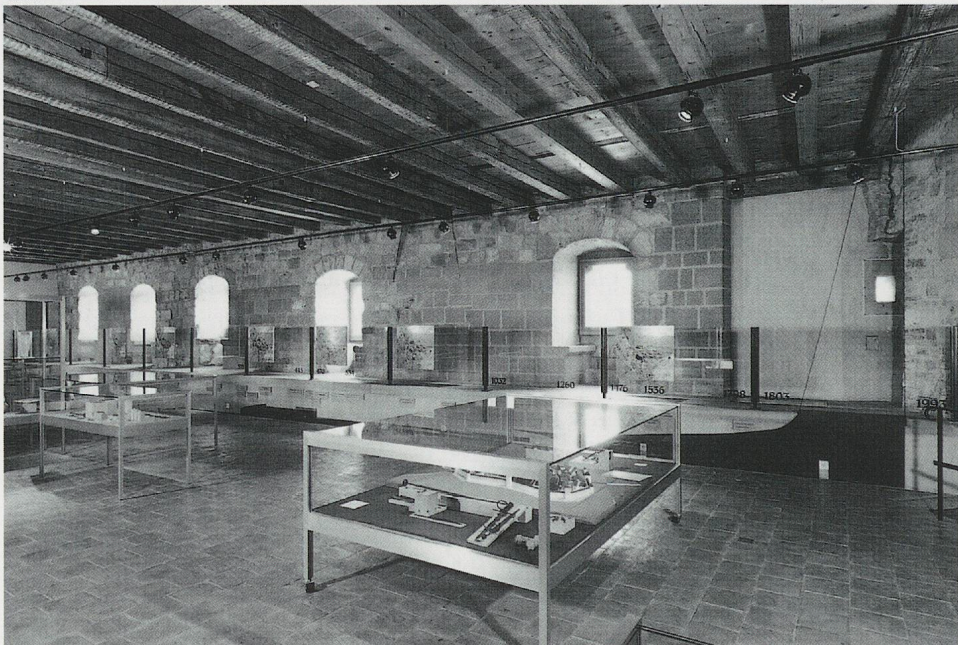


991. Château d'Yverdon, étage de l'aile sud, salle [219-4] vue en direction du nord. Le sol est formé d'un parquet en lamelles de sapin posées en chevrons, l'éclairage est celui en vigueur dans maints édifices scolaires dans les années 1960, les deux fenêtres donnant sur la cour seront remplacées par la restitution d'une croisée de 1494-1495. Etat en 1974. (P. Margot)

■ 10^e étape, la «camera domini» (1974-1977) –

Dès 1970, l'Association est présidée par le pasteur Pierre Coigny, un de ses membres fondateurs, qui a succédé à Georges Kasser, décédé, lequel n'a pas eu la chance de voir l'*aula magna* terminée. Fin 1974, on s'attaque à la réfection du 2^e étage de l'aile sud où l'on croyait localiser la *camera domini* savoyarde. Les trois salles d'école qui s'y trouvaient (fig. 991) sont libérées par l'école normale désormais déplacée dans le nouveau Centre d'enseignement secondaire supérieur du Nord Vaudois (CESSNOV). Avant même de procéder aux sondages archéologiques, on préjuge que l'on recréera un volume unique [215] qui devra abriter le chaland romain exhumé en 1971 à la rue du Valentin. En fait, cet espace n'est pas celui de la

camera domini, mais a été aménagé en 1494-1495 pour y recevoir les nouveaux appartements résidentiels jamais terminés. L.L.E.E. en feront leur grenier puis leur arsenal sur le sol surélevé en 1667-1668 au niveau de la base de l'ancienne charpente médiévale (fig. 992). Côté cour, on supprime les fenêtres rectangulaires de 1838 pour rétablir celles à croisée de 1494-1495, dont seuls les linteaux étaient conservés. On restitue l'aspect «bois apparent» des tirants moulurés de la charpente construite lors du même chantier que les fenêtres. Comme dans l'aile orientale, ceux-ci n'étaient pas peints à l'origine, non par choix esthétique, mais simplement parce que l'aménagement intérieur prévu par les Savoie n'a jamais été réalisé. On reconstitue le chemin de ronde abaissé au niveau du sol pour les dortoirs de Pestalozzi ainsi que les baies-crèneaux à



992. Château d'Yverdon, étage de l'aile sud [219], sondage dans le sol montrant encore le renforcement de 1666–1668, vue en direction de l'est. Etat en 1977. La tête d'un des gros sommiers transversaux prenait place à l'origine dans le bouchon de l'ancienne cheminée de la *camera domini* dont on aperçoit ici le contrecœur, restitué en 1963. On constate aussi le premier sol, recouvert d'un lit de mortier à base de chaux, sur lequel se trouvent quelques terres cuites. Le plancher supérieur formé d'un lambris reposant sur des lambourdes sciées a certainement remplacé le sol primitif lors de l'aménagement du collège en 1838. Le chemin de ronde sera rétabli jusqu'au niveau de la base de l'embrasure des baies-crêneaux, déjà restituées au moment de cette prise de vue. Au fond, on distingue le mur en moellons dressé en 1494–1495 qui a enveloppé le chemin de ronde dont on aperçoit la coupe. (P. Margot)

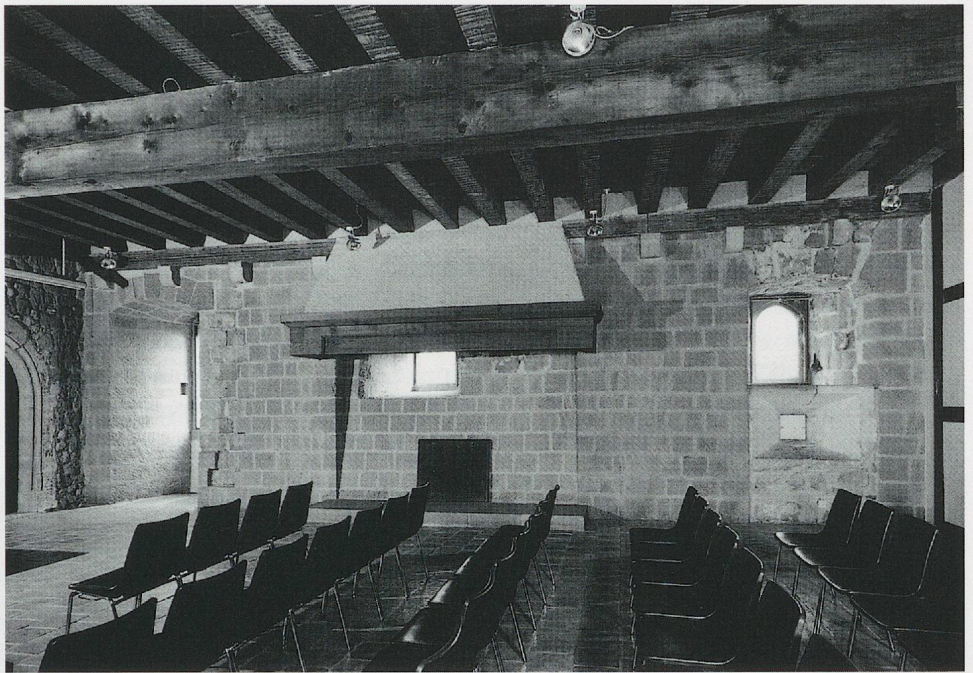
coussièges, dont il subsistait d'importants fragments et même de larges zones d'un enduit médiéval (fig. 993, fig. III-583). L'appareil de molasse, original ou reconstitué, est laissé apparent, alors que le mur en moellons de Chamblon côté cour est recouvert d'un enduit blanc. Dans la courtine occidentale on ne reconstitue pas le chemin de ronde mais on conserve le rhabillage en briques réalisé au moment de sa destruction en 1805. En revanche, on restitue une meurtrière à trou de serrure de 1587–1588²⁴². Le coût de l'étape s'est élevé environ à 520 000 francs. Dans son rapport final, Pierre Margot conclut honnêtement: «La restauration n'a donc pas rétabli un état historique déterminé. On a rétabli un niveau qui correspond à celui du XIII^e siècle, sans rétablir les divisions de cette époque.»²⁴³

■ **11^e étape, restauration des anciennes cuisines (1978–1979)** – Pendant l'exécution de la 10^e étape qui se termine à fin 1977, l'Association réunit les fonds nécessaires pour aborder début 1978 la réfection du rez-de-chaussée de l'aile orientale (fig. 994), en partie explorée en 1960. Le projet prévoit la suppression des fenêtres de 1837, étant entendu que celles de l'étage seront elles aussi amenées à disparaître²⁴⁴. Le second œuvre est entièrement éliminé; cela

993. Château d'Yverdon, étage de l'aile sud [219]. Etat en 1998. La salle abrite la section gallo-romaine du musée régional. Tout à droite, le parapet du chemin de ronde n'a pas été reconstitué en appareil de molasse. Cette zone correspond en fait exactement à l'excroissance des latrines médiévales disparues. À la place s'y était substituée une porte donnant sur des latrines aménagées dans une annexe extérieure, à l'époque de l'institut de Pestalozzi. (Fibbi-Aeppli)

994. Château d'Yverdon, rez-de-chaussée de l'aile orientale [127+128], vue vers le sud, en cours de démontage. Etat en 1978. Les embrasures des fenêtres ouvertes en 1837 seront obturées; elles présentent une arrière-voussure en madriers jointifs, comme cela était la constante pour toutes les baies apparues au château après 1777. À gauche, la canonnière est en partie démurée. (P. Margot)

995. Château d'Yverdon, rez-de-chaussée de l'aile orientale, salle [128], vue vers le nord-est. Etat en 1998. Reconstitution des baies originales du XIII^e siècle, celle de gauche était dotée d'une pierre à eau pour les ablutions. La canonnière, qui a obturé celle de droite, a été conservée. Le plafond est soutenu par un gros sommier placé en 1838, au moment de la disparition définitive des restes de la cloison longitudinale qui séparait les pièces côté cour intérieure du corridor longeant la courtine et permettant de se rendre à l'arsenal depuis la cour d'entrée. (Fibbi-Aeppli)



permet de constater l'extrême complexité des structures résultant des très nombreuses transformations qui ont marqué l'histoire de cette aile. On réhabilite la salle bernoise [127] avec son décor de 1638–1639, reconstitué sur l'embrasure de la fenêtre à meneau de 1569–1570, que l'on rétablit; on l'étend également sur la poutre en traits de Jupiter de 1666–1668 probablement (fig. XXX-705). On ramène la paroi nord de la pièce, déplacée en 1838, à son emplacement originel. La structure en pan-de-bois est curieusement laissée visible. À côté de la fenêtre du XVI^e siècle, on rouvre ce qui restait de la baie de la cuisine médiévale, en la complétant et en laissant l'appareil de molasse visible. L'accès original par le vestibule et le mur nord n'est pas réhabilité; il est remplacé par une porte percée dans le mur sur cour à l'emplacement d'une des baies de 1722. L'expert fédéral accepte qu'elle adopte la même apparence²⁴⁵ que celle en partie reconstituée dans cette même façade donnant sur [128]. C'est en fait, légèrement recentrée par rapport à l'espace intérieur, une transposition XVI^e siècle de la porte ouverte en 1838 pour la salle de classe.

Dans la salle [128], les baies originales du XIII^e siècle sont mises en évidence. On maintient dans la fenêtre sud la canonnière de 1536–1539, elle aussi recréée en partie. Au contraire de ce qui a été exécuté aux cheminées de l'aile sud, on ne se contente pas de rétablir seulement le contrecœur dont on retrouve quelques restes²⁴⁶, mais Pierre Margot propose une reconstitution de son manteau (fig. 995). Elle s'inspire de celle de la *camera domini* de Chillon pour certains détails. On maintient pourtant une petite ouverture carrée, ayant peut-être servi de ventilation à la cheminée, mais, du fait de ses dimensions importantes, plus certainement créée au moment où cet espace servait de corridor entre la cour d'entrée et l'arsenal, en tout cas après la disparition de la cheminée²⁴⁷. L'appareil de molasse de la paroi nord est laissé apparent. On peut y voir les traces de l'incendie de 1476, lesquelles ne s'étendent pas, curieusement, de façon uniforme sur la surface; au contraire, la rubéfaction est limitée seulement à certains blocs. C'est l'indice de l'existence d'un enduit à cette époque, ne permettant au feu de brûler la pierre que là où il était tombé²⁴⁸. La porte de 1536–1539, comme les autres, reçoit des vantaux en style ancien dessinés par Pierre Margot. Côté cour, la paroi est réenduite. De chaque côté de la porte de 1580, on reconstitue les embrasures – n'ayant pourtant laissé pratiquement aucune trace – des baies à meneaux. Le gros sommier posé en 1838 est remplacé par un neuf à cause du déplacement du galandage médian.

Sur la base de quelques rares assises qui subsistaient, la façade des deux salles sur la cour est à nouveau parementée en appareil de molasse, et retrouve ainsi un aspect XIII^e siècle qui avait pourtant largement disparu avec la grande reconstruction de 1503 et les multiples transformations qui ont suivi (cf. fig. 976) Les travaux s'achèvent fin juin 1979. Les deux salles sont dédiées à Léon Michaud, érudit et historien d'Yverdon, ancien directeur du collège, ancien président de la Bibliothèque publique et du Musée du Vieil Yverdon, l'un des premiers membres du comité de l'Association pour la restauration du château. Au terme de la 11^e étape, qui a coûté environ 424 000 francs, les travaux assumés par cette société depuis 1956 s'élèvent à 1 878 000 francs. Les fonds propres amenés par l'Association se montent à 456 000 francs, les subsides de la Confédération, du Canton et de la ville totalisent 1 422 000 francs²⁴⁹.

996



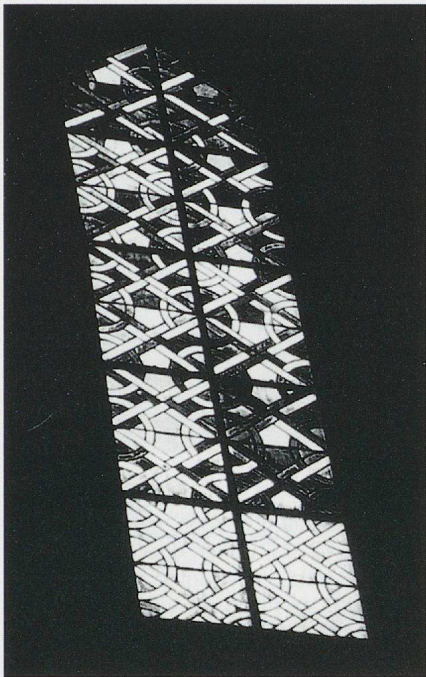
997



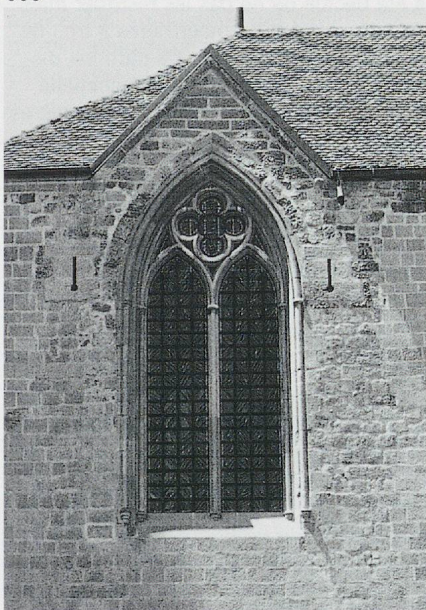
■ **12^e étape, la chapelle (1981–1983)** – Les travaux d'exploration commencent à la fin du printemps 1980. Pour la première fois, l'analyse archéologique de l'édifice n'est pas menée par l'architecte-restaurateur mais par un archéologue dûment mandaté. Durant le premier semestre de 1981, Peter Eggenberger et Alain Muller, de l'Atelier d'archéologie médiévale de Moudon, font l'inventaire des diverses transformations qui définissent le volume de la chapelle à restaurer. Ils établissent une chronologie relative et une interprétation historique sur la base des extraits d'archives rassemblés par Olivier Dessemontet en 1956. Des relevés au pierre à pierre précis et une couverture photographique professionnelle de qualité par Daniel et Suzanne Fibbi se substituent aux dessins hâtifs et aux photos troubles de l'architecte-restaurateur. Ces deux chercheurs situent l'obturation de la grande verrière à la période bernoise seulement, car l'analyse et la datation de la charpente n'avaient pas encore été faites. Cela permet à l'Association d'opter pour une restitution de la chapelle dans son état d'après 1476, avec la baie gothique réouverte et dans la position actuelle de la façade occidentale, reculée à cette époque²⁵⁰. Bien que l'étude archéologique admette l'existence d'une galerie supérieure par la lecture trop rapide des sources, elle démontre que les structures n'en révèlent pas l'existence matérielle avant l'époque bernoise, quand est apparu un plancher complet. On en justifie tout de même la création, puisqu'elle devait relier

996. Château d'Yverdon, chapelle, vue en direction du sud-ouest, état en 1998, résultant des transformations de 1981–1983. (Fibbi-Aeppli)

997. Château d'Yverdon, aile orientale et chapelle, niveau de l'étage, vue en direction du sud-est sur la courtine orientale. Etat avant la création de trois salles de classe en 1904–1906, soit avant l'ouverture des dernières fenêtres à encadrement rectangulaire. Au premier plan, la niche d'une meurtrière de 1587–1588, desservie par le chemin de ronde disparu en 1807 (l'arrachement a été habillé avec des moellons). Au second plan, le mur pignon de la chapelle, plus épais que la courtine voisine. Celui-ci a visiblement été redressé en 1503 au moment de la création de la charpente actuelle. Ce complément peut être repéré à la zone de maçonnerie plus claire; plus loin, une meurtrière obturée et la partie nord de la grande baie gothique. (ACV, AMH, R. Gindroz)



998. Sion, église capitulaire Notre-Dame de Valère, vitrail ajourant les parties hautes du chœur, sans doute du XIII^e siècle. Certains morceaux de verre, contenant de la céruse (blanc de plomb), ont viré au noir. (D. de Raemy)



999. Château d'Yverdon, façade orientale de la chapelle après la restauration complète de la verrière, état au printemps 1984. (P. Margot)

logiquement la chapelle à la *camera domini* qu'on situe encore à l'étage de l'aile sud. Sa réalisation permettra en tout cas d'établir une liaison utile pour le circuit de visite du Musée (fig. 996).

Les travaux commencent à la fin de 1981. La partie basse de la baie gothique est complètement dégagée, les fenêtres de 1837 au rez-de-chaussée et de 1904 à l'étage sont obturées par des bouchons parementés en blocs de molasse qui se raccordent à l'appareil original. Sur la base des photos prises en 1903 qui montrent les traces du pignon primitif encadrant la baie gothique (fig. 997), on décide d'établir un plafond lambrissé à deux pans. La position et la forme de ce plafond procèdent du même genre de confusion que celui de l'*aula*: au lieu de se situer en dessous, il se place dans le même plan que la charpente, non sur les tirants comme l'*aula*, mais contre les chevrons dont il faut imaginer l'existence avant 1476. Cela implique de faire disparaître quelques tirants de la charpente de 1503 et de compromettre en plus le bel espace induit par sa forme en carène inversée²⁵¹. L'appareil de pierre de Chamblon, caractéristique du chantier de 1503 et formant la partie haute du mur sud, est remplacé par des blocs de molasse. À la place du galandage en brique construit en 1903, il faut également reconstituer avec ce même matériau le mur nord au-dessus du solivage bernois intermédiaire. Hormis le mur ouest, qui est enduit pour dissimuler ses parements très composites, on opte pour une apparence naturelle des matériaux, parti éloigné de celui qui devait prévaloir au Moyen Âge²⁵².

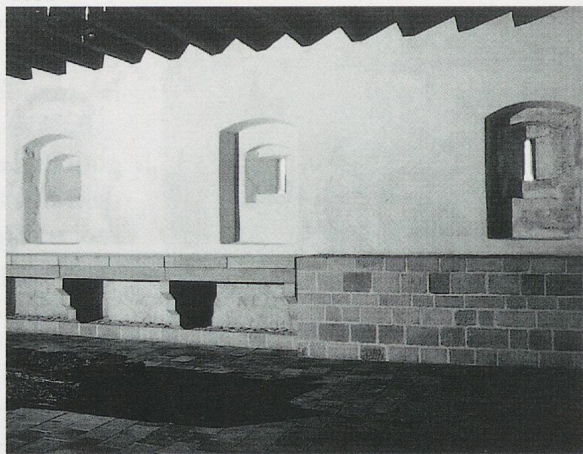
Le vitrail est l'œuvre du peintre-verrier Pierre Chevalley, il se présente comme une élégante transposition contemporaine de vitraux médiévaux aux coloris très clairs et au fin réseau de plomb tels qu'ils prédominaient chez les cisterciens et dont il reste de spectaculaires exemples à l'église du chapitre Notre-Dame de Valère à Sion (fig. 998). Les verrières sont tenues par des barlotières formant un quadrillage métallique. Si l'emplacement des barres verticales n'a pas été retrouvé, les éléments horizontaux ont été replacés dans leur empochement d'origine, travail exécuté par le ferronnier Charles Pernoux (fig. 999). Les peintures de l'embrasure ont été nettoyées, fixées et restaurées par Anne-Françoise Pelot. La nouvelle chapelle est inaugurée début septembre 1983, elle aura coûté 547000 francs.

■ **13^e étape, la *stupa* (1985–1986)** – Les travaux débutent en janvier 1985. Un constat archéologique global des structures est dressé après la suppression des enduits récents et plus anciens. On peut reconstituer le chemin de ronde, enlevé en 1807 pour l'aménagement des dortoirs de l'institut Pestalozzi. Contrairement à la restauration « à l'identique » de l'aile sud, on opte pour une restitution analogique en béton armé, qui reconstitue l'encorbellement d'origine sur la partie la plus mince de la courtine (fig. 1000). On supprime les fenêtres de 1807 et de 1904 et l'on décide de réouvrir et au besoin compléter les meurtrières de 1587–1588. L'une d'elle avait d'ailleurs déjà été mise en valeur sous l'impulsion d'Albert Naef lors du chantier de 1904. Leur état de conservation est variable : de l'embrasure de trois parfaitement intactes à celle qu'il faut complètement restituer du fait qu'elle a disparu en 1904, lorsque la meurtrière a été déplacée (seul son parement extérieur, remonté, a été conservé) pour laisser place à deux fenêtres. Si le chemin de ronde est laissé en molasse ou en béton apparent, le parapet reçoit un enduit dans lequel on souligne les restes des baies-crèneaux originales. Dans le mur nord, on ouvre à nouveau une petite porte située près de l'angle nord de la pièce, condamnée au moment de la création de la grande porte pour la bibliothèque et le musée en 1830. La première remonte à la période bernoise et était utilisée pour accéder au dortoir de l'institut Pestalozzi. Elle sera à nouveau définitivement condamnée lors du grand chantier de 1992–1998 pour permettre la réhabili-

tation de la grande entrée de l'ancienne bibliothèque. Les travaux s'achèvent en automne 1986. Plus tard, en 1988, sera encore posée sur le chemin de ronde une barrière de verre, soutenue par des poteaux métalliques, au moment de l'aménagement par le musée d'une nouvelle salle de préhistoire. Cette étape a marqué la disparition des dernières baies ouvertes dès l'époque de Pestalozzi, à l'exception d'une seule, celle qui éclaire la cage d'escalier de l'entrée, tout contre la tour orientale (fig. 1001).

La somme totale consacrée par l'Association pour la restauration du château s'élève à 3 150 000 francs. Elle a dépensé 1 040 000 francs et les subventions fédérales, cantonales et communales se montent alors à 2 110 000 francs²⁵³. La part de l'Association a été très importante dans ces deux dernières étapes.

1000



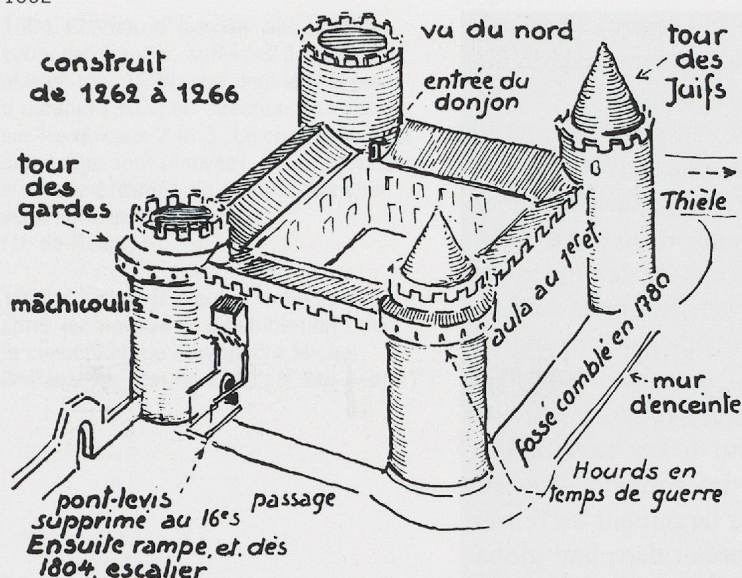
1000. Château d'Yverdon, étage de l'aile orientale [224], vue en direction du nord-est, détail montrant la reconstitution du chemin de ronde, en béton armé où il était originellement en encorbellement sur la portion de courtine mince, en molasse appareillée là où il était formé simplement par le retrait du mur, état en 1987. (P. Margot)

1001



1001. Château d'Yverdon, courtine orientale. Etat en 1998, après les diverses interventions de Pierre Margot qui ont visé à supprimer les fenêtres des XIXe et début XXe siècles, sauf une. Comme les baies-créniaux étaient mal conservées, il a été décidé de ne pas les restituer mais de leur préférer les meurtrières à trou de serrure de 1587–1589. Ce parti est discutable, puisque la baie de la chapelle était obturée au moment où ces dernières ont été percées. (Fibbi-Aeppli)

■ **14^e étape, l'aile nord (1992–2002)** – L'optique dans laquelle on aborde le chantier de loin le plus considérable entrepris par la ville et l'Association se trouve être très différente de celle des étapes précédentes²⁵⁴. En 1986, la Bibliothèque publique s'installe dans le bâtiment des anciennes postes et y emporte le fonds ancien, libérant ainsi plusieurs pièces [109-1], [109-2] et [110]. On pensait commencer une campagne peu importante, qui n'aurait touché que le rez-de-chaussée de l'aile nord et les chambres de la partie nord de l'aile ouest. Dès 1960, l'Association souhaitait réhabiliter les appartements baillivaux dont les boiseries du XVIIIe siècle avaient subsisté. Les transformations s'annonçaient en principe moins radicales; notamment, on pensait maintenir les fenêtres des XVIIIe et XIXe siècles. Mais, simultanément, l'approche du monument change. On l'a dit, les années 1950 et 1960 s'intéressaient peu au patrimoine construit. Les connaissances sur les monuments classés n'avaient pratiquement pas évolué depuis la disparition d'Albert Naef. Les destructions massives de cette période suscitent tout de même des réflexes de protection. Les articles de Ric Berger parus dans la *Feuille d'Avis de Lausanne* ont contribué à sensibiliser le public et, réédités, ils jouent encore un rôle utile au moins à ce titre. Toutefois, ils sont de piètre qualité «scientifique» et sommairement documentés; souvent fautifs, tant dans les dessins que dans les textes, ils n'amènent aucun véritable progrès dans la connaissance du patrimoine monumental, au contraire même parfois²⁵⁵ (fig. 1002). Dans ce contexte, les recherches d'Olivier Dessemontet et de Georges Kasser ont été véritable-



1002. Le château d'Yverdon selon Ric Berger. Cet auteur a imaginé un couronnement rappelant vaguement les restitutions de Viollet-le-Duc à Pierrefonds, mais sans aucune adéquation avec la réalité matérielle de l'édifice pourtant clairement visible à l'époque de ce dessin. L'entrée est située trop bas, de même que la cour intérieure. La cour de la grande tour a été escamotée. Des créneaux ont été reconstitués à la place des baies-créniaux, les tours ne sont pas assez élevées par rapport aux courtines adjacentes. La question des toitures n'a fondamentalement pas été comprise. (Ric Berger)

1003



1003. Le pasteur Pierre Coigny, président de l'ARCHY, et l'architecte Michel DuPasquier dans la chapelle du château. Fin des années 1990. (Alain Martin)

ment pionnières, le second pondérant utilement les jugements souvent hâtifs de l'architecte restaurateur. Après la mort de Kasser, l'architecte Margot est seul à détenir les informations de nature historique, qu'il n'a souvent ni le temps ni la volonté d'exploiter à fond pour les nouvelles étapes de transformation. Les choix de la restauration sont en général avalisés non sur la base d'études poussées mais d'après une approche esthétisante fondée sur l'arbitrage et le jugement du Président de la Commission fédérale des monuments historiques, le professeur Alfred A. Schmid, homme de vaste culture, considéré comme un des meilleurs historiens de l'art en Suisse.

Parallèlement pourtant, les années 1970 sont le cadre d'un progrès notoire dans la sauvegarde du patrimoine ancien. La protection des biens culturels,

le recensement architectural et monumental y contribuent. Le canton de Vaud étoffe sa section archéologie en nommant à côté de l'archéologue cantonal, un conservateur des Monuments. Ces deux fonctionnaires, s'appuyant sur de nouvelles spécialisations qui apparaissent alors, développent notablement l'approche scientifique de leur domaine et abandonnent l'optique de leur prédécesseur encore très amateur-antiquaire, selon laquelle seul le bel et prestigieux objet est jugé digne d'intérêt. Ils peuvent compter sur l'apport de l'Université qui développe sa section d'archéologie antique et gallo-romaine et crée dès 1972 une chaire d'histoire de l'art monumental régional, plus spécifiquement consacrée au patrimoine du second millénaire. Cet enseignement lie à l'approche typologique et esthétisante propre à l'histoire de l'art, les méthodes des historiens, l'étude des sources écrites; il favorise une définition extensive du patrimoine, qui ne se limite plus seulement aux objets les plus prestigieux et déjà reconnus mais s'attelle à démontrer l'importance de «monuments» plus modestes, également chargés de sens, d'enseignement, dans une volonté d'approche globalisante. Simultanément, l'archéologie médiévale, déjà pratiquée en pionnier par Albert Naef, connaît un nouvel essor avec l'apparition de bureaux privés qui développent l'approche matérielle et structurelle du patrimoine construit en établissant de nouvelles typologies prenant en compte la taille de la pierre, ou les moulures utilisées par les menuisiers et les serruriers²⁵⁶. Le restaurateur d'art développe également l'analyse de l'objet à restaurer en faisant l'archéologie des couches picturales. Ces nouvelles disciplines peuvent bénéficier de techniques d'analyses scientifiques auxiliaires plus nombreuses et plus performantes. On ne citera ici que la dendrochronologie, apparue à la fin des années 1970, abondamment utilisée au château d'Yverdon dès 1982, qui a pu autoriser la datation absolue de nombreux chantiers, parfaitement concordante avec l'analyse des sources écrites, lorsque la vérification était possible²⁵⁷.

Comme ailleurs, le temps de l'architecte-archéologue omniscient et polyvalent, brillamment inauguré par Naef, est révolu²⁵⁸. Lui succède celui des «spécialistes» énumérés ci-dessus, qui vont ausculter le monument en étroite collaboration dès 1987, sous la direction d'un nouvel architecte engagé au début de 1990, Michel DuPasquier (fig. 1003), déjà sensibilisé aux problèmes de restauration architecturale par son activité au sein d'un collectif d'architectes, le «groupe Y». La constitution de cette nouvelle équipe est organisée par un expert mandaté par la section vaudoise des Monuments historiques, Dominique Gilliard.

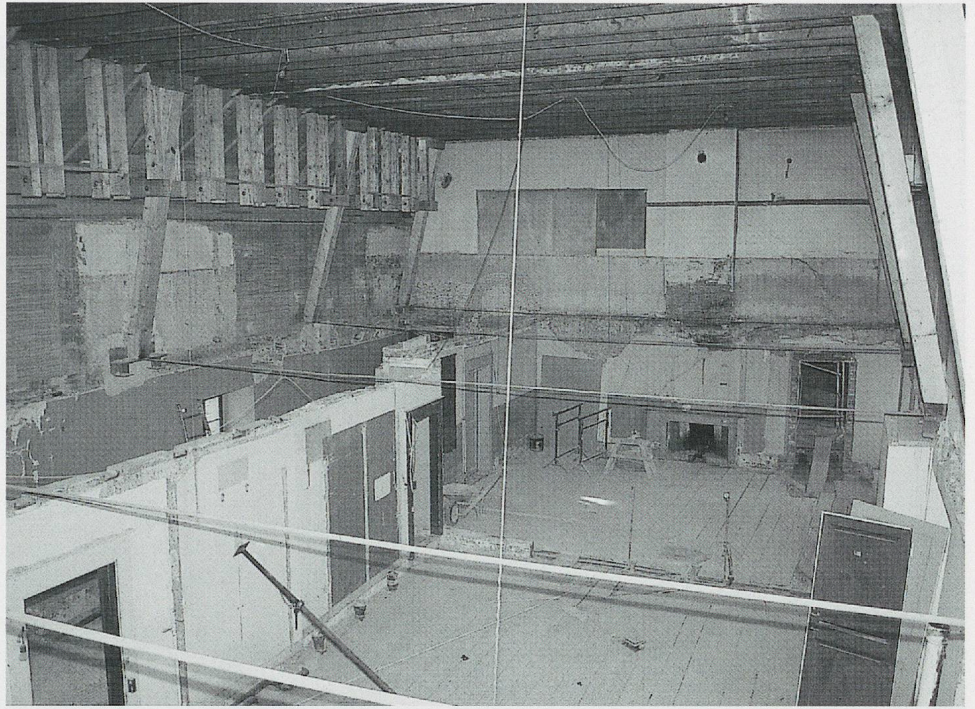
Les premières analyses, conduites en 1988 et 1989, convainquent la Ville et l'Association de ne pas se limiter seulement au rez-de-chaussée de l'aile nord, mais d'en aborder la réhabilitation jusqu'aux combles, toitures comprises. Cette décision est notamment motivée par l'ingénieur civil, qui met en évidence de graves désordres statiques. Une seconde phase d'études très importantes commence alors. Après avoir été documenté, le second œuvre est démonté pour que soient mises à nu les structures porteuses. Le dépôt des boiserie du XVIII^e siècle à la veille de Pâques 1990 permet également de se rendre compte de la richesse des peintures murales conservées, mais aussi de leur fragilité. Un restaurateur en peintures, une historienne de l'art, un archéologue et un historien des monuments poursuivent la documentation de l'aile nord. Ce dernier reçoit en plus le mandat de l'Association, désormais affublée du sigle un peu high tech d'ARCHY²⁵⁹, de rédiger à la fin de ces travaux d'investigation un rapport de synthèse qui établisse l'état des connaissances sur l'ensemble du château. Il a ainsi l'occasion de compléter largement les renseignements d'archives déjà connus et surtout de les interpréter dans leur globalité à la lumière des nouvelles découvertes. À la fin de 1992, cette phase d'étude s'achève ; elle permet à l'architecte d'élaborer un projet de restauration, ou plutôt de réhabilitation, de l'aile nord ; elle aura coûté plus de 600 000 francs, effort exceptionnel accepté dans un contexte encore de haute conjoncture.

Le projet de restauration et son devis sont soumis au Conseil communal en décembre 1992 pour la part qui revient à la ville. Celui-ci accorde un crédit de 4 360 000 francs, l'ARCHY ayant à sa charge 2 020 000 francs, soit en gros le double de tous ses investissements antérieurs. On peut indiquer ici les options générales choisies. Outre leur «restauration», la conservation des peintures et le souhait d'utiliser le 2^e étage pour une grande salle destinée à des expositions temporaires nécessitent un important renforcement des structures porteuses au moyen de nombreux profilés métalliques. Il faut également, pour les futures salles d'exposition, un dense réseau d'éclairage et de ventilation, cette dernière spécialement conçue pour le maintien d'un climat propice aux peintures. Cet équipement technique très important a par endroits singulièrement diminué les espaces à disposition.

Il s'agit d'une part de rester au plus proche de l'état touché au début des travaux, ceci pour avoir à éliminer le moins possible de substance ancienne. Cette dernière est conservée, soit cachée par le second œuvre contemporain (choisi avec goût grâce aux talents de l'architecte, spécialisé dans l'architecture d'intérieur), soit revalorisée sans adjonction ni reconstitution en fac-similé. D'autre part, il faut répondre aux besoins actuels qui font maintenant du château une sorte de centre culturel polyvalent, par la création de salles nouvelles, aménagées de façon contemporaine. Même si la plupart des volumes anciens ont été maintenus, il a fallu changer quelques cloisons en trop mauvais état.

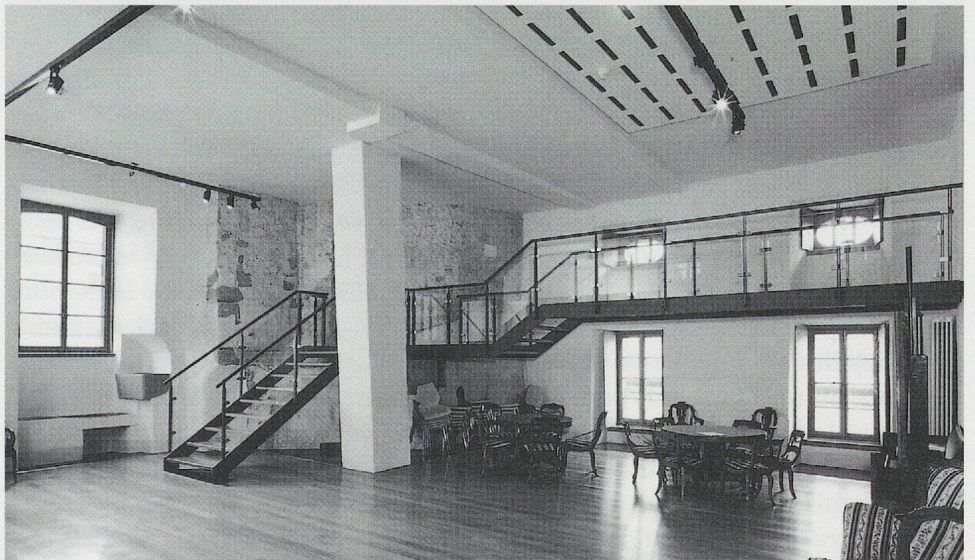
Il a été décidé également de supprimer le corridor [106-3] pour reconstituer le volume original de la salle d'audience à l'époque des peintures²⁶⁰. Cette pièce, comme celle d'à côté [109-2], fait l'objet d'un traitement particulier dans le but de mettre en valeur les peintures en suggérant l'ambiance qui prévalait au début du XVIII^e siècle. C'est une maison spécialisée dans l'architecture d'intérieur et le design, ADN System (Ateliers du Nord), d'Echandens, qui s'est chargée en 2000 de cette mission difficile. Un travail très poussé est en effet conduit sur l'éclairage qui finalement est concentré sur de sobres colonnes servant également de supports aux textes de présentation des salles. Cet aménagement contemporain a permis d'éviter l'écueil du pastiche, même avec des meubles d'époque qui de toute façon n'auraient pas été ceux qui avaient réellement occupé les salles. On a assumé le fait qu'il s'agissait d'une salle d'exposition dont le décor ancien devait être l'objet unique à présenter.

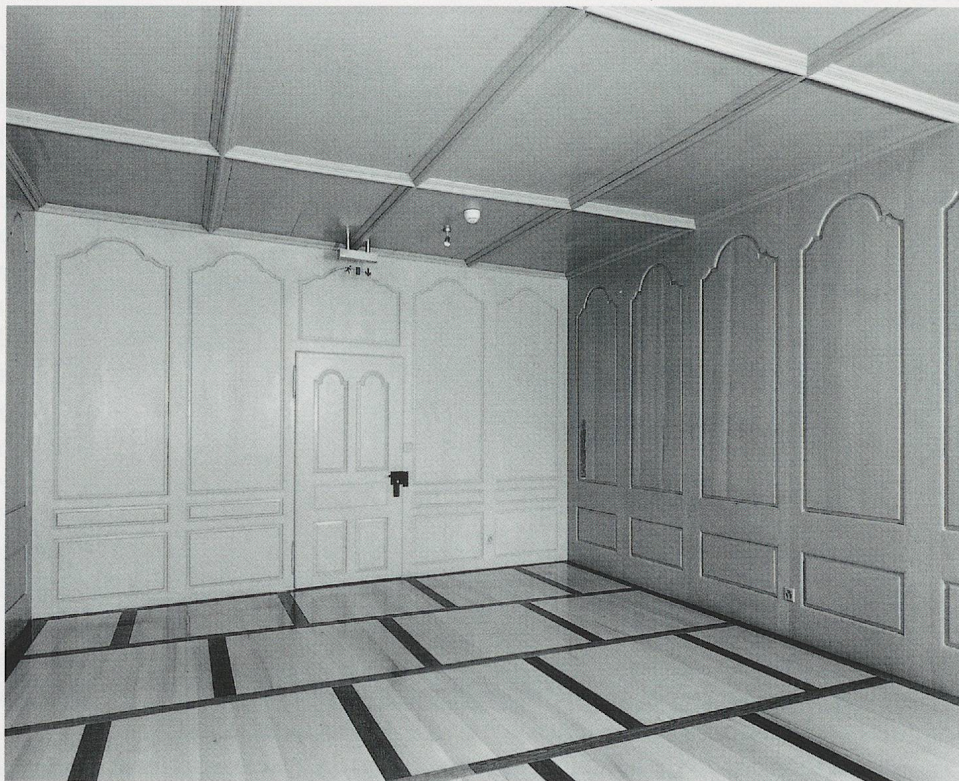
1004. Château d'Yverdon, aile nord en cours de chantier, après les démontages, état en mai 1994, vue depuis le repos d'escalier [303] en direction de l'ouest sur les niveaux 2 et 3. La charpente et la couverture sont rénovées. On va procéder à la reconstitution du plafond/plancher séparant ces deux niveaux.
(D. de Raemy)



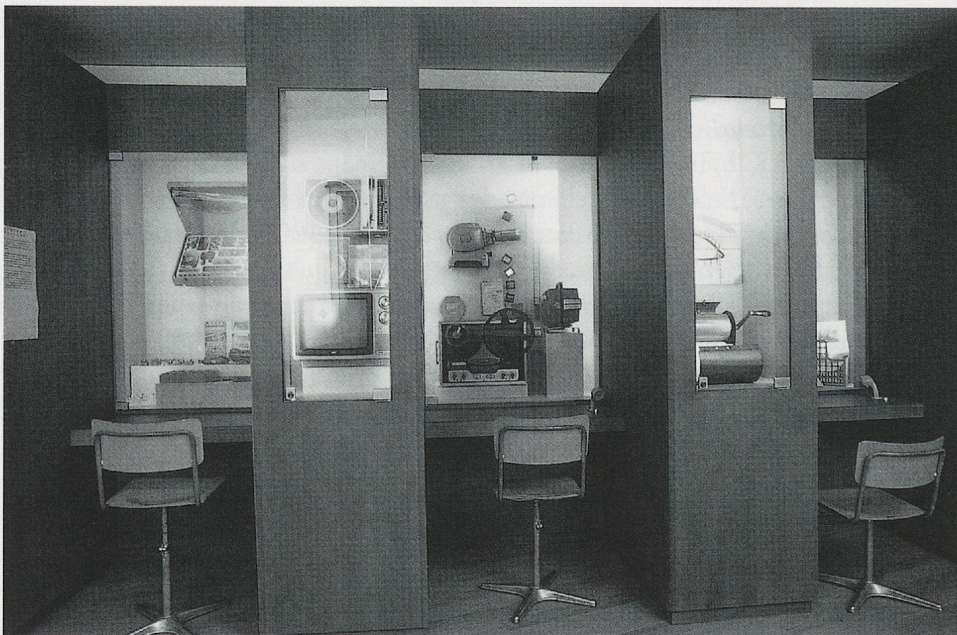
1005. Château d'Yverdon, salle [210], après les travaux de réhabilitation selon la conception de l'architecte Michel DuPasquier. Etat en 2001. (Fibbi-Aeppli)

Au 2^e étage, les galandages suspendus en brique, de même que les fenêtres de 1883 sur la cour, ont été supprimés pour l'installation d'une nouvelle salle d'expositions temporaires, ce qui a permis de réhabiliter les toitures. Ce local exige également la suppression des solivages (fig. 1004) qui avaient progressivement formé ce niveau, de 1650 à 1810, remplacés par une structure mixte de bois et de métal à la solidité conforme à un tel lieu public. Le solivage de 1536-1539 entre le rez-de-chaussée et l'étage n'a pas pu être conservé dans la pièce [107-1+2], remplacé par des poutres neuves à l'identique. Le vestibule en bois renfermant l'escalier d'accès à la tour [201], les restes de sol en terre cuite de l'ancienne cuisine du directeur [210-1] et le plancher du cabinet de Pestalozzi [210-2] ont été enlevés. Le premier est remplacé par une passerelle métallique reliant l'entrée de la tour à la salle d'exposition du 2^e étage. Son caractère contemporain lui permet de suggérer l'existence passée du chemin de ronde, mais sans aucun asservissement puisqu'elle ne se situe pas exactement au niveau original, ce qui serait entré en contradiction avec les fenêtres et les oculi conservés. Le volume de la pièce est à peu de choses près celui établi en 1887 pour la grande salle des sciences naturelles du collège (fig. 1005).





1007



Les boiseries de la salle [110] sont reposées à leur place primitive mais contre les structures métalliques de renforcement; un plafond en plâtre est refait à l'identique de celui qui a été enlevé. Les lambris de la salle d'audience [109-1] et son plafond à caissons sont replacés dans le volume très semblable de l'ancienne cuisine [107-3+108] (fig. 1006), ceci aux fins de les conserver, car les transformations récentes avaient singulièrement diminué le nombre des lambris de hauteur de 1778 à panneaux rectangulaires, dès lors insuffisants pour habiller complètement cet espace recréé²⁶¹. À l'étage, le plancher de la chambre du receveur [209] est remplacé sur les renforcements métalliques qui protègent le plafond peint de la salle d'audience. Sous ces derniers, le sol en terres cuites de 1536-1539 a été conservé. Les salles voisines [207] et [208] sont réhabilitées dans leurs dispositions de 1864 avec un second œuvre contemporain. Dans la première, on maintient la cheminée qui chauffait une

1006. Château d'Yverdon, ancienne chambre à coucher du bailli [107-3], à laquelle a été intégré l'espace de la cage d'escalier [108]. Vue en direction de l'ouest, état en 2001. Les boiseries de 1777 à simples panneaux rectangulaires, en nombre insuffisant, n'ont pas été remplacées. On leur a préféré les lambris de hauteur Louis XV de l'ancienne chambre de madame la baillive [109-2], de 1751 (avec le petit panneau supplémentaire ornant la traverse à hauteur d'appui), et celles subsistantes dans la salle d'audience [109-1], de 1744 (diminuée du corridor [106-3] en 1778). Le plafond à caissons de 1744 a également été récupéré de cette ancienne salle d'audience [109-1]. (Fibbi-Aeppli)

1007. Château d'Yverdon, salle [207-1], restaurée lors du chantier de 1990-2001, ayant reçu son aménagement muséographique en 2002. Ici, l'évocation de l'histoire scolaire d'Yverdon et de sa région. Y est muséifié (déjà !) pour l'essentiel le matériel pédagogique des années 1970, celui en vigueur au moment où les dernières écoles quittent le château (1974). (Fibbi-Aeppli)

1008



1008. Château d'Yverdon, aile orientale, chantier de réfection de la charpente. Etat début décembre 1998. Détail montrant le façonnage à la hache des poutres ainsi que les marques d'assemblage (ici 9, 10, 11, 12, etc.) sur l'aisellier renforçant et stabilisant le chevron et le faux-entrait, du côté de la cour intérieure. (D. de Raemy)



1009. Château d'Yverdon, tour nord «de la Place» et amorce de la courtine occidentale. Cette vue est antérieure à 1877 puisque la seconde fenêtre du laboratoire n'y figure pas encore. La lumière rasante met en évidence la texture légèrement granuleuse de l'épais enduit qui recouvrait alors les murailles du château. Cet enduit, dans la partie éclairée en tout cas, est postérieur à 1715, année où le parement de la tour est intégralement refait en tuf sur cette portion. (MY, André Schmid?)

des chambres de l'appartement Pestalozzi. La sobriété du réaménagement de ces salles est conçue dans la perspective de recevoir l'exposition permanente du Musée d'Yverdon et de sa région, laquelle propose un circuit complet autour de la cour intérieure, en occupant l'étage de l'ensemble des corps de logis. L'exposition, consacrée à l'histoire contemporaine d'Yverdon et du Nord Vaudois, a été inaugurée le 26 avril 2002 (fig. 1007).

■ **La réfection des couvertures (1994–2001)** — Simultanément au long chantier de l'aile nord, l'aspect extérieur du château change: après la réfection générale des couvertures des deux tours nord et est, ainsi que de celles de l'ensemble des logis s'étendant entre elles en 1993–1995, toutes les autres subissent le même sort entre 1998 et 2001, pour un montant accordé par la ville, propriétaire de l'édifice, de près de 2 millions de francs (fig. 1008). Si les tuiles et le lattage doivent être impérativement remplacés, les charpentes, heureusement en bon état, peuvent être conservées, moyennant le changement de quelques pièces. Les trois charpentes médiévales conservées au-dessus des corps de logis ont vu leur panne faîtière systématiquement renforcée au moyen de petits faux-entraits placés sur chaque ferme. Les coyaux de 1779 ont également été changés. Les charpentes des tours, qui ont ten-

dance à se disloquer, nécessitent une consolidation, et ses éléments sont «resolidarisés» au moyen de tirants et de câbles métalliques insérés de façon très discrète, selon une conception particulièrement bien adaptée, mise au point par un ouvrier-charpentier devenu ingénieur civil, Christian Burkhard, du bureau d'ingénieurs Perret-Gentil et Rey SA. Les tuiles ont pu faire l'objet d'une étude détaillée dont les résultats sont présentés dans cet ouvrage²⁶².

■ **Le recrépissage de la façade nord (2001)** — En 2001, on procède également au recrépissage de la façade nord du château (fig. XXVI-715), qui était alors dans un état très dégradé puisque, au contraire des autres, elle n'avait bénéficié d'aucune réfection du parement avec de nouveaux blocs de molasse. Il est retenu un parti général attesté depuis le début de la période bernoise au moins²⁶³, que nous avons présenté plus haut: tous les encadrements de portes et de fenêtres, qu'ils soient en molasse ou en pierre jaune de Hauterive, étaient peints d'un badigeon ocre, alors que l'enduit de la façade elle-même était recouvert d'un badigeon presque blanc. Les teintes exactes sont déterminées sur la base des rares fragments anciens que la campagne très violente de 1918 avait épargnés (cf. fig. 1010.1 à comparer avec fig. 1010.2, fig. 1009). Les encadrements des fenêtres attestent non seulement la présence de l'enduit, mais indiquent également son épaisseur originale. Les restes des anciens percements obturés, comme les baies-créneaux ou la baie en plein cintre de l'ancienne cuisine médiévale, ne sont pas complètement dissimulés afin qu'ils restent lisibles, mais recouverts du même badigeon que la façade.



1010. Château d'Yverdon, vue générale depuis le nord. **1.** En 1899. Les baies, générées par les premières apparues en 1720, sont à linteau droit dans la façade nord, et à arc surbaissé dans la façade ouest où les deux premières étaient apparues en 1757. La dernière d'entre elles, contre la tour des Juifs, a été ouverte en 1881. Le volume général ainsi que l'aspect très fermé des tours évoquent encore la forteresse médiévale alors que les façades des corps de logis ont intégré le château à l'architecture urbaine et classique de la Place. Cette dichotomie était également ressentie à l'intérieur. Louis Rochat demande une salle de physique qui soit lumineuse, car, en entrant dans l'ancienne, sombre, il a l'impression de pénétrer dans les oubliettes de la tour. Les tours frappaient l'imagination des enfants qui osaient franchir leur seuil : ils y retrouvaient le Moyen Âge terrifiant des contes de leur grand-mère. Ce qui est maintenant de l'histoire à Yverdon est encore une réalité vivace au château de Semur-en-Auxois, dont certains corps de logis ont été reconstruits au début du XXe siècle pour accueillir les écoles. De ces dernières, on peut accéder dans les parties médiévales de l'édifice, encore non restaurées, étonnamment bien conservées. Si l'on observe à nouveau la photo, on constate que tout n'est pas recouvert du même crépi uniforme. Celui-ci protège systématiquement l'appareil de molasse, alors que les talus en grès coquillier ou le tuf de la tour des Juifs restent apparents. Les nombreux tonneaux entourant le château témoignent que l'usage des caves est exclusivement réservé à l'activité viticole. Au milieu de la courtine occidentale, l'édicule qui y est appuyé abrite un urinoir public que l'on a tenté d'enlever en 1924, mais qui s'est maintenu jusque dans les années 1940.



2. En 1998. Les baies de l'*aula* à croisée de pierre des années 1260–1265 ont été en grande partie restituées en 1969–1971 sous la direction de l'architecte Pierre Margot. Si la lisibilité archéologique est plus précise dans le détail, elle occulte peut-être l'harmonieuse simplicité des masses, à laquelle les constructeurs du XIII^e siècle étaient sans doute sensibles. À l'instar de la façade nord, encore non touchée depuis son décrépiage, on comprend que l'aspect écorché, lépreux, du château ait toujours déplu, que ce soit à Armand Piguët, le conseiller communal opposé aux restaurations archéologiques en 1925, pour qui le château a été « laissé, tel un grand blessé, dans un état qu'il ne nous sera permis de ne pas qualifier d'avantageux » (voir p. 651), ou à Georges Kasser, le premier président de l'Association pour la restauration du château. C'est cet état qui a en tout cas initié tous les travaux considérés comme des restaurations. Ceux de ces quarante dernières années représentent en volume et en matériaux déplacés la somme en négatif de tous ceux qui ont précédé depuis 1536–1539. (AFMH et Fibbi-Aeppli)

Conclusion :

Que signifie restaurer ?

Que signifie le mot «restaurer» dans le cas d'Yverdon ? Le dictionnaire *Robert* donne plusieurs sens. Lorsqu'il s'agit d'objets d'art ou de monuments anciens, de style déterminé, il signifie «réparer, en respectant leur état primitif, leur style» (ce qui n'était pas le cas aux XVIII^e et XIX^e siècles où il prenait parfois la valeur de «reconstituer», «reconstruire»). Au XIX^e siècle, il se rapportait de façon générale à n'importe quel objet architectural, même très modeste, et signifiait simplement «remettre à neuf». Ce qui est écrit dans la parenthèse ci-dessus peut se rapporter aux interventions d'un Viollet-le-Duc, dont le but est de plaquer sur le monument sa propre vision du Moyen Âge, et implique l'introduction d'un nouveau style, celui de l'architecte-restaurateur. Viollet-le-Duc n'a pas fait du château de Pierrefonds une copie conforme de ce qu'il était au Moyen Âge, c'est une recomposition nouvelle où les styles de plusieurs époques du Moyen Âge sont juxtaposés voire intégrés au service d'un message nouveau, celui du créateur Viollet-le-Duc²⁶⁴. L'intervention d'Otto Schmid à la tour des gardes du château d'Yverdon procède plus modestement de cette même démarche. Les deux fenêtres de la tour devaient recevoir un encadrement emprunté non pas au XIII^e siècle mais à la Renaissance, non par fidélité à l'état original qui aurait impliqué la simple élimination des fenêtres, l'une peut-être remplacée par une archère, mais pour évoquer la grandeur passée du monument que suggéraient ses dimensions imposantes et son ancienneté. Elles devaient également refléter l'état contemporain de l'édifice, qui avait perdu son caractère guerrier.

La définition donnée par *Robert* est assez proche de l'idée de réhabilitation archéologique telle qu'elle a été inaugurée par Naef à Chillon. Il s'agit d'abord de montrer les étapes de construction de l'édifice en éliminant les crépis. Ensuite, les éléments anciens sont reconstitués à l'identique de ce qui préexistait, par le recours au fac-similé, copie conforme de l'original, qui a laissé suffisamment de traces pour être fidèlement complété. Cohérente pour chaque détail qu'elle met en valeur, cette méthode ne l'est pas à l'échelle de l'édifice, simplement parce que ce dernier est le résultat de transformations multiples qui rendent extrêmement difficile la définition d'un style original et surtout uniforme. On a pu mettre en évidence les nombreux changements de projets qui ont affecté le château d'Yverdon au XIII^e siècle, et encore avant même qu'il puisse être considéré comme achevé (vers 1275–1277, avec la surélévation de la grande tour, assurément prévue dès l'origine). De ce fait, la réhabilitation de détails anciens, telle qu'elle a été pratiquée à Chillon, ne revient pas à restituer un état historique de l'édifice à un moment choisi, mais à juxtaposer tout ce que la subjectivité du restaurateur estime utile de montrer. En ce sens, la restauration n'est pas le respect d'un style primitif mais bien une création nouvelle. L'usage, la fonction influent également sur l'importance de la métamorphose. En 1904 et en 1918–1921, les restitutions ne s'étaient limitées qu'à quelques fenêtres en façade, certaines même pas entièrement réouvertes. On s'était en effet rendu compte que leur réhabilitation complète entraînait en contradiction avec les structures intérieures existantes à l'usage des écoles, dont le départ n'était pas encore de mise. L'Association obtient de la ville dès 1956 qu'elles s'en aillent progressivement, aidée par les soucis de l'époque, où l'on était à la recherche de bâtiments fonctionnels et modernes. La métamorphose du château allait pouvoir s'étendre à l'intérieur au fur et à mesure que l'usage scolaire disparaissait et que s'affirmait une fonction nouvelle, celle de centre culturel et de réunions pour des collectivités de toute nature.

Cette métamorphose n'est pas un retour en arrière, mais encore l'interprétation d'une époque, avec ses pratiques propres, sur les états antérieurs qu'elle veut mettre en évidence. Ainsi l'esthétique « pierre et bois naturels » de l'*aula* ou de la chapelle exprime le goût des années 1960–1970, comme les choix de mise en évidence des peintures bernoises et tout le second œuvre de l'aile nord, celui des années 1990. Si l'on peut juger qu'il y a réhabilitation de la dimension historique de l'édifice depuis 1903 et surtout depuis 1956, les travaux engendrés par cette sensibilité nouvelle, quelle que soit leur nature, se posent comme une strate supplémentaire qui éloigne toujours davantage des origines. Les archéologues le savent bien, l'accroissement des connaissances historiques d'un édifice comme le château d'Yverdon ne s'établit très souvent qu'avec une certaine destruction de ce qui en fait la substance. Les problèmes structurels rencontrés dans l'aile nord, la sauvegarde des salles peintes, les nouvelles affectations prévues ont impliqué, malgré la volonté réelle de conserver au maximum, l'élimination de plus de 200 m³ de matériaux les plus divers, du plafond de 1650 ou des tuiles de la fin du XVe siècle à la banale chape de béton et aux WC posés dans la salle [207] au cours des années 1960. Cet enlèvement procède bien sûr du projet de transformation mais aussi du banal remplacement de matériel défectueux, comme la couverture par exemple, pour assurer la simple survie du bâtiment.

La documentation archéologique a bénéficié de l'enlèvement progressif du second œuvre existant au début du chantier, comme les plafonds, les enduits et les boiseries qu'il a fallu également étudier. La connaissance des étapes les plus anciennes de l'édifice a impliqué l'élimination des transformations les plus récentes. On peut se rendre compte de cette démarche dans l'étude de l'aile nord : les photos les plus anciennes, de 1988, illustrent les moments les plus proches de l'histoire de l'édifice, les plus actuelles, de 1996, les éléments les plus vieux, comme la porte gothique en arc brisé reliant l'aile nord à l'*aula magna*. Un monument historique ne livre ses secrets que lorsqu'on le blesse lors d'un chantier. C'est le prix à payer pour essayer de comprendre la succession des transformations passées et comment s'est présenté le château à chaque moment important de son histoire.

La mise en valeur didactique des éléments anciens d'un monument historique est rarement réussie, car ils finissent toujours par apparaître juxtaposés dans une unité factice qu'exigent la remise en état et l'utilisation nouvelle de l'édifice. Dans l'idéal, il faudrait présenter un état de chantier en vitrifiant par exemple les structures mises à vif (fig. XLVI). Ainsi dans les salles peintes, chacun pourrait trouver l'explication des lacunes en ayant sous les yeux les interventions plus tardives qui en ont fait disparaître une partie. Comme cette option archéologique absolue n'est pas soutenable, on voit donc bien ainsi l'importance de la documentation qui peut permettre de rendre intelligible chacun des fragments du palimpseste que se trouve être l'édifice actuel. Elle autorise la conservation d'une mémoire des états antérieurs effacés par la remise à neuf en cours. Elle peut justifier le déplacement apparemment gratuit (mais financièrement onéreux) de boiseries d'une chambre à l'autre, seul moyen d'assurer leur sauvegarde tout en montrant les peintures qui se trouvaient cachées par elles. Car il ne faut pas se leurrer, l'aile nord, même avec le maintien et la mise en valeur d'intéressants vestiges, apparaît comme radicalement différente de ce qu'elle a été. Cette différence rend plus difficilement accessibles les clefs de lecture servant à appréhender les étapes passées de l'édifice.

Un simple exemple peut éclairer notre propos. Nous ne sommes pas parvenus à comprendre complètement l'articulation entre l'aile ouest de l'*aula* et l'aile sud de la *camera domini*, non seulement à cause de la porte percée en 1841 dans l'angle de la cour mais aussi du fait que cette dernière a été colmatée par un appareil uniforme de molasse à l'extérieur et surtout à l'intérieur.

Ce dernier, parce qu'il n'est pas l'original et qu'il a effacé un secteur très perturbé, a peut-être fait disparaître les derniers indices qui nous auraient permis de comprendre cette articulation, que l'on peut subodorer à la vue d'une mauvaise photo prise au moment des travaux. Cet appareil de molasse censé restituer l'état original de l'édifice l'a au contraire définitivement fait disparaître.

C'est l'état réellement délabré des façades de la cour intérieure qui motive la création de l'Association pour la restauration du château. L'émoi de ses membres est légitime. Son président, Georges Kasser, déplore également l'aspect heurté des courtines extérieures, sorte d'écorché qui doit retrouver un épiderme. Son choix n'est alors pas arrêté, mais il pressent qu'il faudra choisir entre les ouvertures anciennes et les fenêtres des XVIII^e et XIX^e siècles et demande à Pierre Margot de trancher²⁶⁵. C'est assurément ce dernier, dans le prolongement des sentiments d'Albert Naef, qui a attisé le mépris de ces baies. Pourtant, elles ne sont intrinsèquement pas plus laides que celles qu'elles ont remplacées. Leur dévaluation a en vérité été conditionnée par le fait qu'elles éclairaient de banales salles d'école qu'il s'agit de déloger. Si, dès 1960 en revanche, on décide de conserver les fenêtres de l'aile nord, c'est parce que les lambris conservés contre les murs témoignent de l'existence des appartements baillivaux. Ces lambris pourtant ne sauvent pas celles de la façade ouest ajoutant la salle [110], sacrifiées pour la reconstitution homogène de toutes celles de l'*aula*. On l'a déjà dit, avant le décrépiage, personne ne jugeait les façades du château de façon négative, au contraire. La vue générale de 1899 montre que les baies récentes avaient conféré un aspect bourgeois au château et une certaine unité à ses façades (fig. 1010). Cette unité n'est atteinte qu'avec le percement de celles du second étage de l'aile orientale, précisément au moment du décrépiage et de la réhabilitation de la verrière de la chapelle! Ce choc stylistique a dès lors inversé les jugements. L'aspect actuel du château, vu sous le même angle, montre que les problèmes subsistent, lesquels à notre sens ne seront résolus qu'avec un recrépiage général.

D'aucuns hésitent à recrépir, car les interventions de la restauration commencée en 1904 et largement poursuivie depuis 1956 ne seraient plus identifiables comme telles. Cet argument n'est cependant pas péremptoire car, au cours des années, une telle identification sera de plus en plus malaisée à faire. En effet, la molasse neuve se patine, s'use à l'air libre, et son coloris tend à se fondre avec celui de l'ancienne. Il suffit d'ailleurs de comparer les photos. Dans les années 1920, l'appareil des murs était encore très net avec des blocs aux angles francs (fig. 1011). Maintenant, et cela se voyait surtout sur la façade nord, tout se corrode, la pierre part en poussière: lentement mais sûrement, le monument de pierre (de Pierre!) tend à devenir un château de sable. L'enduit est pourtant une bonne protection contre les intempéries et la pollution, il peut s'accrocher facilement contre la taille grossière des blocs neufs, sciemment adoptée pour les différencier des originaux. De tout temps, les façades du château se sont présentées comme une sorte de «patchwork» dont les contrastes ont été atténués par un enduit général. Ce serait respecter une certaine continuité historique que de maintenir cet état composite, d'ailleurs toujours dominant après les 14 étapes de restauration commencées en 1956. C'est justement parce que cet édifice est marqué de l'épaisseur de l'histoire qu'il est impossible de lui redonner une unité stylistique absolue, comme certaines constructions néogothiques prétendaient le faire au XIX^e siècle²⁶⁶. Dans le cas de la façade occidentale, un recrépiage en tout point semblable à celui de la courtine nord atténuerait le contraste actuellement choquant entre les baies médiévales très reconstituées de l'*aula* et celles du XIX^e siècle éclairant l'étage. Toutes avaient leur encadrement peint en ocre, dès le XVI^e siècle dans le cas de celles de l'*aula*.

1012. Le château d'Yverdon à l'occasion de l'inauguration du monument Pestalozzi, le 5 juillet 1890. Somptueusement décoré, l'édifice était l'autre pôle d'attraction de la fête, puisqu'il était encore à ce moment-là le seul édifice qui abritait les écoles de la ville. Les réjouissances consacraient également le temple de l'éducation populaire qu'il était devenu. (MY, Couturier)

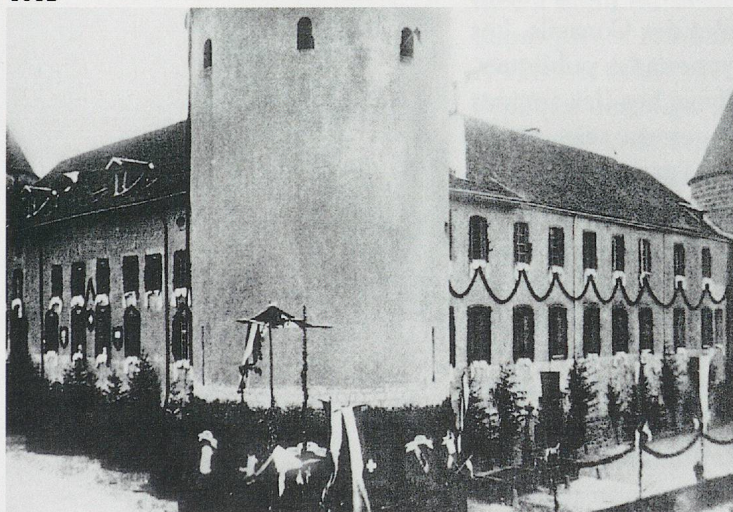
1011. Château d'Yverdon, vue sur la courtine nord, l'entrée et la tour orientale, 1929. L'appareil de molasse apparaît beaucoup moins érodé qu'à la veille du recrépissage. (AFMH)

1011



Dès lors, qu'a pu donc rétablir l'Association pour la restauration du château ? Si ce n'est un état ancien, son action a contribué à restituer au vénérable édifice la première place qui avait toujours été la sienne dans le paysage construit d'Yverdon, même à l'époque des écoles, on l'a vu (fig. 1012). En effet, dès que sont apparus des bâtiments scolaires plus fonctionnels, le château avait perdu cette première place, car jugé de plus en plus désuet et inadapté à sa fonction scolaire. L'Association a sensibilisé la population à sa dimension historique, les quelque 800 et 2000 personnes qui ont défilé dans l'espace de deux journées « portes ouvertes » du chantier de l'aile nord en témoignent. Elle a contribué à y concentrer les activités culturelles et associatives qu'il faut espérer les plus variées possible, ceci pour maintenir l'édifice présent et vivant pour le plus grand nombre, au centre de la ville. C'était en tous cas bien là sa place durant sa période scolaire, puisque de 1838 à 1890 tous les enfants d'Yverdon ont vécu de longues heures dans ses murs. De ce fait, l'utilité de l'édifice était évidente pour tous, ce qui en assurait son entretien, sa pérennité même. Il faut prendre conscience de la nouveauté de cette affectation culturelle, qui, elle aussi, nous éloigne des origines. En 1992 en effet, sous la pression du Musée et

1012



du théâtre de poche de l'Echandole, le dernier négociant en vins a évacué les caves. Certains jugeaient même ce départ bienfaisant pour le château, car cette activité leur paraissait indigne du monument. Elle dégradait justement la nouvelle dimension culturelle de l'édifice, considérée comme indispensable pour assurer sa revalorisation historique. Et pourtant, cette activité, qui n'avait nécessité aucun travail de restauration et se révélait même un peu rentable pour la ville, est la seule qui, très authentiquement, montrait l'usage de ces caves au Moyen Âge puisqu'elle était la même. Déjà, les baillis bernois ne se contentaient pas, comme les Savoie, de stocker le vin, mais le produisaient et le vendaient. Le château devenu « temple de la culture » consacre donc une nouvelle rupture !

Les châteaux médiévaux deviennent des monuments historiques

Comme on l'a fait pour les périodes savoyarde et bernoise, nous aurions aimé dresser un tableau rapide du devenir des grands châteaux savoyards aux XIX^e et XX^e siècles, ce qui aurait permis encore une fois de bien dégager la spécificité de celui d'Yverdon. Toutefois, les destinées de chacun de ces édifices, contrairement à ce qu'il en a été à la période bernoise, se sont révélées très diverses et leur histoire reste à établir. Le passé récent des châteaux n'a pas encore motivé les historiens ou les historiens des monuments, si l'on fait exception de la problématique des restaurations et de l'intérêt porté à Albert Naef²⁶⁷. Une étude spécifique devrait développer ce sujet, que nous pouvons seulement effleurer ici.

Avec leur abandon par LL.EE. de Berne et les réformes ou révolutions du système étatique qui ont suivi, les châteaux ont perdu pour la plupart cette fonction de représenter l'Etat et surtout de servir de résidence à ses représentants. Ils étaient devenus encombrants pour la nouvelle République Helvétique et le tout jeune canton de Vaud, qui ont cherché à s'en débarrasser. Car, avec l'abandon du système féodal, ces édifices sont désormais coupés de la seigneurie foncière et fiscale qui servaient à leur entretien, assuré par une paysannerie qui ne les aimait guère, on l'a vu. S'ils en avaient eu les moyens, les «bourla papey» les auraient volontiers brûlés avec les reconnaissances qui sanctionnaient leur asservissement aux diverses redevances (qui ne sont jamais devenues que nos impôts, plus égalitaires, tout de même, et avec en retour une contrepartie à nouveau fournie par l'Etat qui en bénéficie).

Les acquéreurs potentiels s'y sont intéressés dans la mesure où ils pouvaient rentabiliser leur nouvel achat. Yverdon, déjà bien pourvue en édifices publics, n'aurait sans doute pas acheté son château si Pestalozzi y avait renoncé. L'institut représentait vraiment pour la ville une aubaine afin de se faire connaître et d'augmenter le volume de ses affaires. Rolle justement avait décliné l'offre de Pestalozzi, car le château était une occasion de pallier à moindres frais son manque de locaux en se séparant de son Hôtel de Ville, jugé trop petit. La ville y installa ses écoles, les prisons en service jusqu'au début du XX^e siècle, et le tribunal de district. En 1900, elle s'opposa au classement du château comme monument historique, car elle craignait de devoir supporter de nombreux frais supplémentaires. Destinée semblable pour les châteaux d'Aubonne et de Nyon ; ce dernier cependant n'abrita pas d'écoles mais, en plus des prisons et du tribunal de district, les salles des Conseils. Les abords défensifs de ces deux châteaux deviennent des promenades publiques. Des écoles ont encore occupé les châteaux baillivaux d'Avenches (les anciens greniers), où s'est installée également l'administration communale, et de Payerne où elles subsistent encore. Revenus des illusions de l'architecture néofonctionnaliste des années 1950 et 1960, les enseignants qui fréquentent encore ces quatre derniers châteaux apprécient hautement pour la plupart ces anciens édifices qui ont conservé ainsi l'école en plein centre historique. À Payerne, quelques éléments anciens ont été mis au jour, comme la frise des armoiries de la *Schiltzaal* et une grande salle peinte avec un décor de la seconde moitié du XVII^e siècle. Il n'y a là nulle incompatibilité avec l'usage actuel. Au contraire, la fonction didactique de ces réhabilitations très limitées trouve une application immédiate lors des leçons d'histoire et continue dans un édifice toujours considéré comme utilitaire²⁶⁸.



1013. Château d'Oron, chaise au dossier décoré d'un ours (de Berne?). Datable de la toute fin du XVIII^e siècle, cette chaise aurait pu faire partie du mobilier du dernier bailli en place à Oron. Etat en 1992. (D. de Raemy)

Le château d'Aigle, propriété de la ville depuis 1804, accueillit un tribunal, les prisons de district et un arsenal. Ces deux derniers usages se retrouvent aux châteaux de Morges et de Chillon, restés entre les mains du canton. On le remarque : la quasi totalité des châteaux qui ont contribué à l'administration d'un district ont abrité des prisons, toutes délaissées aujourd'hui, certaines très récemment. Celles qui subsistent dans les grandes tours d'Aubonne, de Rolle et d'Echallens ou au troisième étage du château de Nyon (désaffectées en 1979) mériteraient d'être conservées. Elles pourraient alimenter une histoire architecturale des lieux carcéraux qui attend toujours son auteur et serait un complément utile à la monographie historique d'Henri Anselmier sur le sujet.

On l'a dit, les grands châteaux savoyards de l'actuel canton de Fribourg sont restés des préfectures²⁶⁹. Les intérieurs montrent une continuité étonnante. Ainsi l'appartement du préfet de Bulle est encore celui de 1770 avec ses boiseries et ses poêles intégralement conservés. La cuisine a toujours occupé le même emplacement et a suivi tous les perfectionnements, son équipement a évolué du potager de molasse au four à micro-ondes. Si en ce cas un aménagement a éliminé l'autre, ce n'est pas le cas pour les prisons, car les actuelles, déplacées dans l'aile nord, ont laissé intactes celles de l'étage de l'aile sud, à conserver absolument. Une histoire des postes de gendarmerie pourrait être également établie avec l'étude de nombreux plans intéressants conservés au Service des Bâtiments de l'Etat de Fribourg²⁷⁰. Depuis peu, le maintien de ces appartements de fonction est remis en cause du fait que les préfets ont été libérés de l'obligation de résider au château. Les corps de police vont également quitter les châteaux tout prochainement.

Tous les châteaux n'ont pas passé dans le domaine public, cantonal ou communal, certains sont restés la propriété de familles. Cependant la disparition des redevances seigneuriales ou la diminution drastique des revenus agricoles liés à leur domaine implique que leurs propriétaires actuels aient d'autres apports financiers importants. Ils sont maintenant à la portée des seules grandes fortunes de la banque, de l'industrie et du commerce. Même si certains aménagements y sont d'un goût discutable, ils sont transitoires et ne blesent pas trop la substance ancienne de l'édifice dans la mesure où ils ne font jamais que perpétuer ses fonctions résidentielles premières. C'est souvent le «trop d'argent», lié au statut de «parvenu» de son détenteur, qui nuit le plus. Mais dans de nombreux cas heureusement, les dépenses somptuaires ont été évitées.

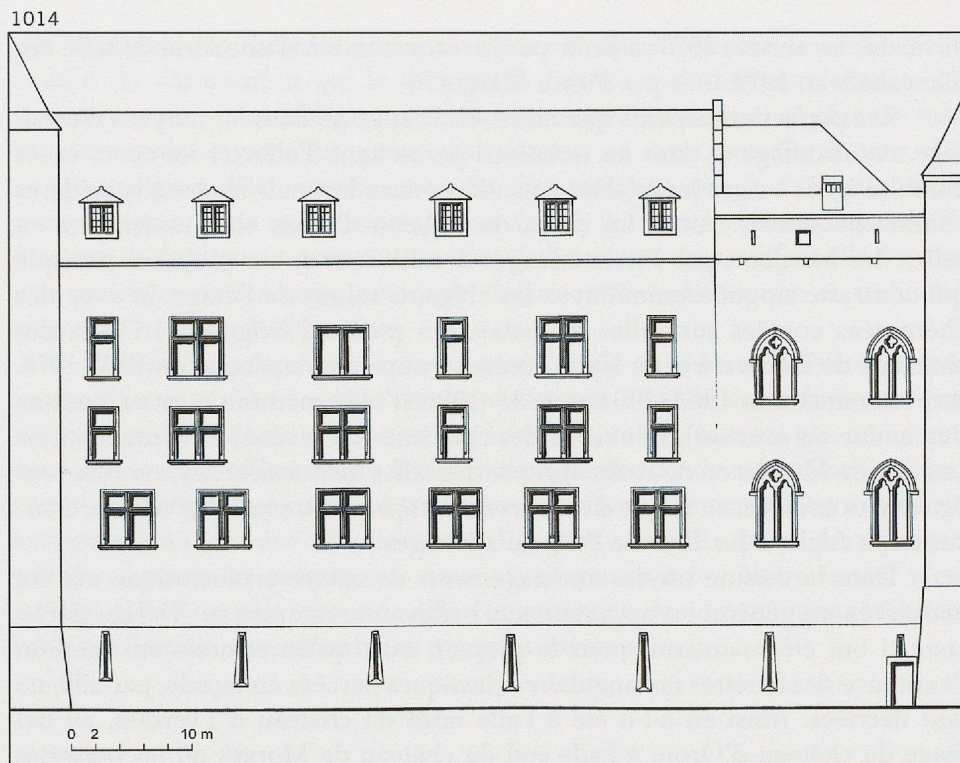
À Oron par exemple, les Roberti puis les Gaiffe ont maintenu les appartements baillivaux pratiquement intacts, rafraîchis dans les années 1970 par Pierre Margot. Adolphe Gaiffe y a laissé une remarquable bibliothèque constituée à la fin du siècle dernier. Le mobilier de ces anciens propriétaires – certaines pièces remontant certainement à la période baillivale (fig. 1013) – des XVIII^e et XIX^e siècles, donne une excellente idée de ce qu'il devait être à l'époque bernoise. À quelques exceptions près, il n'est heureusement pas un rassemblement artificiel collecté auprès d'antiquaires. Bien qu'en dehors du cadre de cette étude, il faut citer le château de Blonay, toujours entre les mains de la famille du même nom depuis le XII^e siècle. Si le gros œuvre en est médiéval, les dispositions intérieures, héritées d'une très importante transformation entre 1676 et 1684, sont d'une qualité magnifique, de la seconde moitié du XVIII^e et du début du XIX^e, siècle avec un mobilier ancien transmis de génération en génération. L'usage résidentiel qui est toujours le sien aujourd'hui en garantit une authenticité supérieure à ce qui nous a été donné de voir dans les aménagements actuels des grands châteaux médiévaux. Les nécessaires adaptations qu'exige l'évolution du confort (chauffage central, sanitaires, cuisines) ne peuvent de ce fait être ressenties comme une agression dans la

substance ancienne. La même qualité est à mettre en évidence au château de Coppet, toujours entre les mains des descendants de Necker, dont une partie est devenue musée, comme à Oron, rappelant le souvenir de Mme de Staël avec les meubles qui lui ont appartenu. Le château de La Sarraz connaît le même sort: on y montre depuis 1949 les intérieurs aristocratiques de la famille Gingins-Mandrot des XVIII^e et XIX^e siècles, aménagés dans des corps de logis de la fin du Moyen Âge.

Des châteaux comme Lucens et Grandson laissent une impression plus mitigée, qui tient du fait que leur usage au XIX^e siècle s'est par trop écarté de leur fonction antérieure d'une part, et qu'ils ont subi des périodes d'abandon d'autre part. Dans ces deux cas, cet état de chose a impliqué de fortes restaurations «à l'ancienne» par Otto Schmid. À Grandson par exemple, ce dernier reconstruit en 1913 pour les Blonay le grand corps de logis oriental de la *stupa*, dans un secteur que L.L.E.E. de Berne et Fribourg avaient négligé. En 1875 déjà, les Blonay avaient reconstitué, mais en style franchement néogothique, une «salle des chevaliers» à l'emplacement du petit château occidental, toutefois sans en respecter les dispositions d'origine; son architecte est pour l'heure encore inconnu. Les revers de fortune qu'a traversés la branche «Grandson» de cette famille dans les années 1940 et 1950 ont provoqué la dispersion du mobilier familial et forcé à la vente du château, évitant ainsi qu'il ne fût transformé très durement en hôtel de style pseudo-médiéval, sur un projet présenté par Pierre Margot, dans l'espoir de rentabiliser l'édifice (fig. 1014). Dès 1956, l'industriel chauffagiste Georges Filipinetti, plus enclin à investir dans le sport automobile (le Singinois Seppi Siffert a couru pour son «écurie») que dans le monument, a laissé quelques transformations pseudo-médiévales d'un kitsch délicieux, maintenant très décriées, mais qui méritent à notre sens conservation. Son architecte, un ancien officier de la Wehrmacht allemande, Herbert von Caboga, relativement bon connaisseur de l'architecture militaire médiévale, a su éviter de porter irrémédiablement atteinte à la substance ancienne. Ses interventions, qui ont eu largement recours au plâtre, se présentent en fait comme un décor de théâtre, et en tant que tel, réversible. Au demeurant, la grande aile sud de l'*aula* renferme encore quelques pièces boisées intéressantes réaménagées au XIX^e siècle à l'époque de François Perret (1835-1875), un ressortissant de la région qui avait fait fortune en Amérique. De 1806 à 1835, le château, alors entre les mains de la commune, avait abrité les prisons du district, un hôpital militaire et surtout l'usine de cigares Devos et Decoppet qui l'a dégradé. Les traces les plus évidentes – et intéressantes – de cet usage s'observent sur les poutres des charpentes anciennes, notamment celles du chemin de ronde, où des dizaines de chevilles ont été plantées dans les entrails pour le séchage du tabac.

Les châteaux ont progressivement été promus au rang de «monument historique» au cours du XIX^e siècle. Dans le dernier quart de ce même siècle, avec Johann Rudolph Rahn puis Albert Naef, on se met à étudier de façon rigoureuse, positiviste et scientifique l'histoire de leur architecture. Rahn, le premier historien de Chillon, ne peut que décréter: «N'y touchez pas!», ce qui est la meilleure solution pour ne pas porter atteinte à l'authenticité de l'édifice, qui se donne à lire avec toutes ses transformations, y compris les plus récentes. Mais on se rend compte que, si l'on veut «montrer» cette histoire, il faut changer la fonction de l'édifice, il doit devenir un musée. Dans la perspective des architectes Naef puis Schmid, chargés de le «restaurer» en mettant en évidence ces nouvelles valeurs, cela conduit à définir une nouvelle esthétique, selon laquelle tout ce qui est ancien et authentique est beau, donc doit être réhabilité, quitte à être complété. Dans la métamorphose identitaire nationale et cantonale de cette période, Chillon devient le monument par excellence. Il en ressortira complètement transformé à la fin des travaux dans les

1014. Pierre Margot, projet de transformation du château de Grandson en grand hôtel, 1956. Toutes les baies de la courtine sud ayant abrité l'*aula* sont remplacées par des fenêtres à meneaux et croisées médiévales sur les trois niveaux résultant pourtant des subdivisions verticales nouvelles de 1716. Les combles sont également occupées. Margot reconstitue les archères manquantes de 1277-1281 pour éclairer les anciens celliers qui seraient devenus salles des fêtes et d'expositions. (ACV, AMH)



années 1920. À l'instar de Chillon, qui sert désormais de référence, les reconstitutions historiques et archéologiques ont d'autant plus durement touché les monuments anciens que les affectations utilitaires dont ils ont été investis au XIXe siècle dans un souci de rentabilité étaient considérées comme dégradantes²⁷¹. Pourtant, hormis le cas particulier des écoles, ces fonctions ne faisaient que perpétuer celles des origines qui consacraient le rôle administratif du château médiéval. Curieusement, lorsqu'on décida de mettre en évidence l'histoire de Chillon, son rôle au cours des siècles, le dernier prisonnier dut quitter le château, où l'on avait pourtant sans cesse enfermé ! La prison est désormais muséifiée avec la reconstitution du pilier et des chaînes de Bonivard. Exit également l'utilisation de ses excellentes caves pour le stockage des denrées et des vins. L'arsenal, traditionnel dans un château, disparaît aussi.

La réhabilitation du monument a sans doute été d'autant plus ardemment désirée qu'il avait perdu depuis longtemps sa valeur résidentielle, puisque le dernier bailli était parti s'installer à Vevey en 1733. Dès cette date, les élégants aménagements intérieurs, à l'échelle des exigences aristocratiques, avaient progressivement disparu de ce château, qui a fini par ne devenir qu'une prison, la « prison centrale civile et militaire du Canton de Vaud », comme on disait alors²⁷². Les travaux entrepris par l'Association pour la restauration de Chillon ont consisté à rétablir des espaces résidentiels muséifiés, non pas ceux du début du XVIIIe siècle, mais ceux du Moyen Âge, en leur conférant un lustre qu'ils n'avaient jamais eu, puisque la richesse de ces intérieurs était formée par le mobilier de voyage de la cour médiévale en déplacement. Chillon va dès lors faire école. Les réhabilitations archéologiques affecteront la plupart des grands châteaux médiévaux, surtout ceux qui étaient restés dans le domaine public et devenus des musées ; on substitue ces derniers au second œuvre jugé sans valeur qu'avaient induit les fonctions utilitaires dénoncées. Ce genre de restauration a très fortement touché le château de Morges entre 1947 et 1950, par le ravalement et de fortes rénovations des façades extérieures et de très nombreux murs intérieurs, dus à l'architecte Alfred André. On le constate également à Nyon, sous l'initiative d'Edgar Pélichet qui fait procéder à une « restauration » des façades entre 1959 et 1963 ; à Oron avec Pierre Margot dès 1957 ; à Aigle avec Pierre Margot puis Jacques

Féval dès les années 1970 ; à Rolle par la reconstitution d'une sorte de salle des Chevaliers en 1972-1973 par Pierre Margot²⁷³.

Les perfectionnements que notre siècle apporte dans les moyens d'éclairage, de chauffage et dans les isolations permettent d'affecter les caves et les combles à des usages jusqu'alors concentrés dans les seuls niveaux considérés comme habitables. Ainsi, les caves du château d'Oron sont aménagées en salles des banquets par Pierre Margot dès 1957, avec un mobilier rustique qui contraste singulièrement avec les élégants salons de l'étage, et avec des cheminées copiées sur celles du palais des papes d'Avignon²⁷⁴ ! Celles des châteaux de La Sarraz et de Nyon connaissent un sort analogue en 1977-1978, respectivement en 1963-1964 et 1985-1986 (l'*aula* médiévale est en somme descendue au sous-sol). Les caves des châteaux d'Yverdon, de Grandson, de Lucens, de Morges ou de Rolle abritent des salles de musées. Les combles sont également investis, au risque d'ailleurs de compromettre la longévité des charpentes, à Aigle, à La Tour-de-Peilz ou à Morges.

Dans la mesure où des aménagements de nature aristocratique ont été conservés, en général les appartements baillivaux remaniés au XVIIIe siècle, ceux-ci ont été maintenus pour la plupart, sans qu'on remette en question l'existence des fenêtres rectangulaires classiques percées en façade, par ailleurs tant décriées. Ainsi en a-t-il été à l'aile nord du château d'Yverdon, au bel étage du château d'Oron, à l'aile sud du château de Morges où les boiseries des appartements baillivaux ont été maintenues, à l'étage inférieur du grand corps de logis du château de La Tour-de-Peilz²⁷⁵, ou encore à Nyon, là en contradiction parfois avec la réfection des façades. Ce maintien, on l'a vu, a été la règle dans les châteaux restés privés, pour des raisons d'économie d'une part et simplement parce qu'ils n'ont jamais perdu leur rôle résidentiel d'autre part. Ces deux facteurs nous ont à notre sens permis d'hériter d'édifices que l'on peut véritablement ressentir comme parfaitement authentiques, car ils demeurent, modernisés au cours des siècles, ce qu'ils étaient au Moyen Âge. Le contraste est particulièrement saisissant entre les deux châteaux proches de Blonay et de Chillon, le premier exempt de tout révisionnisme archéologique, le second dont les parties essentielles sont assurément médiévales mais avec une mise en scène qui reflète ce que Naef puis Schmid percevaient du Moyen Âge.

Dès lors, quel avenir pour les grands châteaux médiévaux encore exploités aujourd'hui ? La réponse n'est pas simple. On est en effet confronté à leur rentabilisation. Présentes encore au château d'Aubonne seulement, les écoles, à Yverdon, ont été une bonne solution, car l'entretien de l'édifice est alors jugé nécessaire par la majorité de la collectivité, qui n'en conteste pas l'utilité. Leur affectation en musée est en revanche plus problématique car ce genre d'activité ne touche qu'une frange plus limitée de la population locale ; cependant, le musée peut attirer un important tourisme culturel, comme c'est le cas à Prangins avec l'antenne romande du Musée national. Les visiteurs sont toutefois moins nombreux dans un musée de portée régionale comme celui d'Yverdon, qui n'a pas les moyens d'organiser des expositions de prestige. Pour éviter l'écueil, ces monuments doivent abriter les activités les plus diverses possibles, culturelles et associatives au château d'Yverdon, culturelles et gastronomiques à Chillon, Oron, Nyon, ou La Sarraz. Depuis quelques années, on a pris conscience qu'un nouveau chantier, quelle qu'en soit sa nature, laisse une strate ajoutée aux précédentes, qui s'estompent alors davantage, et entraîne un éloignement plus marqué de l'état d'origine.

Du moment que l'on reconnaît une valeur à la substance historique de ces édifices, et qu'on souhaite la maintenir, les fonctions nouvelles doivent s'adapter au mieux aux structures préexistantes, à la morphologie de l'édifice. Dans cette idée, la ville d'Yverdon a pris une sage mesure en décidant de ne

pas aménager les combles en espaces pour le musée comme le réclamait le comité de l'association qui le dirigeait²⁷⁶. Les travaux doivent s'efforcer de maintenir, mais sans obligatoirement tout mettre en valeur, le plus de substance ancienne possible, prise globalement et sans présélectionner des époques dignes d'être revalorisées. Ils doivent aussi savoir s'affirmer, mais sans agressivité, de notre siècle, pour éviter les fausses lectures futures²⁷⁷. Comme ils impliquent quand même des destructions, des sacrifices, ils doivent être précédés et accompagnés de la documentation historique et archéologique la plus complète possible.

Les efforts acceptés et déployés pour l'étude du château d'Yverdon, tout particulièrement dans le cadre du grand chantier de l'aile nord, devraient être maintenant considérés comme exemplaires. Toutefois, ce n'est pas parce que nous avons aujourd'hui abouti à une étude approfondie de cet édifice qu'il faut croire qu'il n'y aura plus rien à faire dans l'avenir. Les travaux futurs mettront assurément au jour des données archéologiques nouvelles qui ne manqueront pas de nuancer les propos que nous avons pu tenir ici. Notre travail n'est qu'une pierre de plus apportée à la connaissance de ce passionnant édifice, utile, on l'espère, aux chercheurs qui nous suivront.